

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

UNIVERSITÉ ABOU BAKR BELKAID – TLEMCEM –

Faculté des lettres et des langues

Département de Français

Filière de Français



La ScaPoLine comme stratégie de persuasion
dans la chronique « Tranche de vie », dans le Quotidien d'Oran

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme
de master

Spécialité : sciences du langage

Présenté par :

M. BOUDGHÈNE STAMBOULI Mohammed

Sous la direction de :

M^{me} ZENASNI Amal

Membres du jury :

Président :

Rapporteur : M^{me} ZENASNI Amal

Examineur :

Année universitaire 2016-2017

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

UNIVERSITÉ ABOU BAKR BELKAID – TLEMCEM –

Faculté des lettres et des langues

Département de Français

Filière de Français



La ScaPoLine comme stratégie de persuasion
dans la chronique « Tranche de vie », dans le Quotidien d'Oran

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme
de master

Spécialité : sciences du langage

Présenté par :

M. BOUDGHÈNE STAMBOULI Mohammed

Sous la direction de :

M^{me} ZENASNI Amal

Membres du jury :

Président :

Rapporteur : M^{me} ZENASNI Amal

Examineur :

Année universitaire 2016-2017

Remerciement

Je tiens à remercier mon encadreur de recherche M^{me} ZENASNI Amal qui a accepté de diriger ce travail et qui m'a aidé et m'a conseillé tout au long de cette recherche.

Je remercie également les membres du jury qui ont accepté de lire et d'évaluer ce travail.

Et je remercie toute personne ayant contribué de près ou de loin à la réalisation de ce travail de recherche.

Dédicace

Au président de l'Algérie, M. Abdelaziz BOUTEFLIKA.

Table des matières

Table des matières

Introduction	11
--------------------	----

Chapitre 01 : De la polyphonie vers la ScaPoLine

1.1. Redéfinition : Argumentation / persuasion	18
1.2. De la polyphonie littéraire à la polyphonie linguistique	19
1.3. La ScaPoLine (NOLKE Henning)	23
1.3.1. La configuration	25
1.3.1.1. Le locuteur (LOC)	25
1.3.1.2. Les points de vue (pdv)	26
1.3.1.3. Les êtres discursifs (ê-d)	26
1.3.1.4. Les liens énonciatifs (liens)	27
1.3.2. La structure polyphonique	28

Chapitre 02 : Le pronom "on" et la négation polyphonique

2.1. Les manifestations du locuteur	31
2.1.1. Locuteur de l'énoncé (l_0)	31
2.1.2. Locuteur t_i (l_i)	31
2.1.3. Locuteur textuel (L)	31
2.2. Les aspects sémantiques de « On »	32
2.3. Les références de « On »	32
2.3.1. Référence floue inclusive	33
2.3.1.1. Inclusion implicite	33
2.3.1.2. Inclusion explicite	33
2.3.2. Référence floue exclusive	33

2.3.3. Référence floue générique.....	34
2.3.4. Référence totalement floue	34
2.4. La négation polyphonique.....	34
2.4.1. Emploi à fonction réfutative	35
2.4.2. Emploi à fonction délimitative.....	36
2.4.3. Emploi à fonction corrective.....	36
2.4.4. Emploi à fonction descriptive	36
2.5. Présentation du corpus	37

Chapitre 03 : Analyse et interprétation des données

3.1. Analyse du pronom indéfini « On ».....	41
3.1.1. Les manifestations du locuteur	41
3.1.2. Analyse des références de « On ».....	41
3.1.2.1. Référence floue inclusive.....	41
3.1.2.2. Référence floue exclusive	42
3.1.2.3. Référence floue générique	43
3.1.2.4. Référence totalement floue	45
3.1.3. Tableau 01 représentatif du dépouillement des données : « Références du pronom indéfini « On » ».....	47
3.2. Analyse de la négation polémique « Ne...pas »	50
3.2.1. Les manifestations du locuteur	50
3.2.2. Analyse des emplois de la négation polémique « Ne...pas ».....	50
3.2.2.1. Emploi à fonction réfutative	50
3.2.2.2. Emploi à fonction délimitative.....	52
3.2.2.3. Emploi à fonction corrective.....	52

3.2.2.4. Emploi à fonction descriptive	53
3.2.3. Tableau 02 représentatif du dépouillement des données : La négation polémique « Ne...pas ».....	55
3.3. Figure 01 : Secteur représentant le bilan du dépouillement des donnés	57
Conclusion.....	59
Bibliographie.....	63
Annexes.....	69

Introduction

Introduction

Au XVII^{ème} siècle, les Classiques, tel que Rabelais, avaient comme principe d'instruire et plaire. D'ailleurs, l'apologue¹ est l'exemple parfait de cette combinaison. À ce propos, Jean DE LA FONTAINE disait : « *c'est proprement un charme : il rend l'âme attentive, ou plutôt, il la tient captive* ».

Au XVIII^{ème} siècle, le siècle des Lumières, un ensemble de courants philosophiques, scientifiques et littéraires a vu le jour. Parmi leurs pionniers, il y avait René DESCARTES, Charles DE MONTESQUIEU et Denis DIDEROT qui privilégiaient le rôle de la raison, de la réflexion personnelle et surtout du progrès scientifique comme sources d'accès à la vérité et à la liberté. Néanmoins, pour défendre leurs idées, ils choisissaient de passer par la fiction, en d'autres termes, la mise en scène, à partir des registres humoristique, satirique, etc.

Donc, tel un théâtre où se musèlent des personnages à propos d'une pensée, idéologie ou autre, le spectateur, certes il y est passif mais loin d'être exclu ; malgré le paradoxe d'idée, il se voit incarné, considéré et ainsi il sera persuadé de ce que l'auteur a voulu lui transmettre.

À la fin du XVIII^{ème} siècle une autre façon d'expression a vu le jour, qui est le journalisme. Sans aucun changement concernant les méthodes employées par leurs ascendants, les journalistes entretiennent des relations conflictuelles avec le monde dont ils sont pourtant issus, etc.

Au XIX^{ème} siècle, le journalisme a pris son essor dans une période de crise politique où les journaux participaient à la transmission de l'actualité politique du pays, qui intéresse toutes les couches de la population et parallèlement le boom des tirages qui font naître une presse industrielle car « [...] *tout ce qui concerne la consommation intéresse l'entreprise* » (MOIX, 2016)

Après un certain temps le journalisme s'est imposé comme le quatrième pouvoir parce qu'il est très répandu et constitue un moyen utile de l'interaction et

¹ En littérature, c'est un bref récit destiné à illustrer une vérité morale. (ENCARTAS, 2009).

la dynamique sociale. « *Libéré de toutes contraintes, le journaliste « citoyen » est toujours soumis au risque de devenir un Monsieur « Je sais tout » ou Monsieur « de Source-Sûre » prêt à relayer n'importe quelle rumeur (pourvu qu'elle semble contredire la « vérité officielle ») et tranchant de tout. Ou encore de se livrer à l'escalade de l'indignation permanente et de la dénonciation [...]* » (HUYGHE, 2011)

Cette fonction que le journal occupe auprès de ses lecteurs, est due principalement à la diversité d'articles que ceux ayant la responsabilité d'en publier, veillent à l'accomplir quotidiennement et fournir ce dont ils pensent que les lecteurs ont ou pas le besoin de savoir.

Par ailleurs, cette quotidienneté de l'actualité a créé un phénomène de surinformation qui sous-tend la désinformation, c'est-à-dire, la suspicion de l'information disponible. À titre d'exemple, les billets, « *Petit article de journal, souvent polémique ou satirique* » (Le petit LAROUSSE : 158) à travers lesquels le journaliste traite des sujets d'actualité sous un ton humoristique. Certes, il montre les aspects absurdes et plaisants d'une réalité partagée entre le journaliste et potentiellement ses lecteurs, néanmoins, il ne faut jamais perdre de vue l'existence d'une visée persuasive sur laquelle tout le billet, la chronique sont fondés, voire l'intégralité du journal.

C'est pour cette raison que depuis l'introduction, nous ne cessons de faire allusion à notre terrain d'étude, qui n'est pas un terrain au sens littéral du terme nécessitant d'y être, mais en son sens notionnel qui rend indispensable le fait d'être recueilli à partir d'une source d'information, c'est-à-dire, un journal.

En ce sens, nous avons opté pour le quotidien d'Oran, plus précisément, la chronique « Tranche de vie », non seulement pour sa richesse, sa diversité et le talentueux journaliste qui l'a prise en charge, mais aussi parce qu'elle a fait l'objet d'innombrables recherches en sciences du langage, entre autres sur l'alternance codique. Toutefois, aucune étude n'a approché la chronique sous l'angle de la polyphonie de Ducrot qui relève des premiers travaux sur

le roman² Dostoïevski, et encore moins la ScaPoLine de Nolke apparue dans les années 2000. Cette dernière est une revisite de la polyphonie linguistique avec plus de paramètres qui aident à comprendre la stratégie polyphonique employée dans une œuvre écrite, telle que notre cas d'étude qu'est le billet.

Quant à notre choix de la persuasion au lieu de l'argumentation dont nous pensons, tout simplement, que l'usage a été excessif, voire abusé qui conduit automatiquement à la répétition des résultats des recherches menées.

De ce constat, nous avons pensé utile d'élargir l'angle de vue et d'approfondir nos spéculations en choisissant la persuasion, dont l'objectif est d'amener le lecteur à adhérer à des points de vue autres que les siens, ce qui nous amènera ultérieurement à distinguer l'argumentation de la persuasion.

Quant à la problématique qui nous intrigue et par ailleurs constitue notre centre d'intérêt est de prime abord, la suivante : comment la polyphonie permet-elle au journaliste de persuader ses lecteurs ?

De cette problématique découlent d'autres questions consubstantielles : en quoi consiste l'acte de faire dialoguer une pluralité de voix intentionnellement indéfinies ? Et quel(s) emploi(s) la négation occupe-t-elle dans une chronique à visée persuasive ?

En outre, pourquoi le journaliste en tant qu' "être du monde" ne prend pas la responsabilité des dires des personnages dont il produit les discours, même quand il manie le paradoxe d'opinions, il veille à ne pas marquer sa propre attitude à cet égard ? Et comment le journaliste parvient-il à unifier les énoncés d'un ou de plusieurs personnages à côtés du sien et les entremêler de façon naturelle ?

Pour que nos questions ci-dessus ne soient pas anodines, nous supposons, pour y répondre, que la polyphonie permet la mise en scène d'un débat et d'un ensemble de points de vue au sein d'un texte élaboré, à partir du déjà-dit d'une période donnée, qui offre au journaliste un désengagement de tout jugement de valeur à

² Le mot « Roman » ici ne renvoie pas à une œuvre littéraire ; mais il s'agit du genre littéraire spécifique des œuvres romanesques écrites par Fiodor Mikhaïlovitch DOSTOIEVSKI. (Encartas, 2009).

travers l'emploi du pronom indéfini « On » dont les contours sont quasiment indéterminés. Souvent être persuasif signifie avancer des représentations à propos d'un phénomène saillant, néanmoins, la représentation par définition signifie laisser voir une apparence bilatérale favorable et défavorable, d'où l'emploi de la négation qui est délimité à travers les relations transphrastiques entre l'énoncé nié et son contexte.

De même qu'être responsable d'un point de vue, c'est être sa source et ainsi le prendre en charge signifie un accord total et une entière responsabilité. Par ailleurs, la non-prise en charge offre non seulement la possibilité d'être neutre mais carrément la réfutation si le lecteur réclame une preuve des assertions faites par le journaliste.

Au-delà de ce postulat, la finalité de la présente étude est d'interpréter autrement la chronique « tranche de vie » et notamment casser les digues qui se sont installées au fur et à mesure dans l'analyse du discours en s'intéressant qu'à la dimension argumentative qui n'est qu'un élément parmi d'autres dans l'entreprise persuasive.

Notre recherche s'inscrit donc dans le champ de l'analyse du discours ; celle-ci est une discipline apparue dans les années soixante et qui se trouve aujourd'hui au cœur de l'ensemble des sciences humaines et sociales ; son terrain d'étude est le discours, le langage lui-même considéré comme activé en contexte à travers la construction du sens et du lien social.

Elle est notamment interdisciplinaire et se situe dans le domaine des sciences du langage, sans que l'optique soit limitée ; son objectif principal est l'étude linguistique des conditions de production d'un énoncé et elle s'occupe principalement des mots qui dès la langue, structurent le discours, soit parce qu'ils marquent les rapports entre les interlocuteurs, soit parce qu'ils organisent l'énoncé en une argumentation censée agir sur le raisonnement du destinataire, d'où la persuasion. En ce sens, l'analyse du discours traverse différents domaines et nécessite une maîtrise globale de la linguistique, à savoir la lexicologie, la syntaxe, la sémantique et notamment la pragmatique, du moment que

les linguistes considèrent le discours non seulement comme un phénomène interactif de communication et d'influence mutuelle, de production et de maintien des systèmes de croyance, de construction de la personnalité, mais aussi un élément prépondérant pour manier le langage à des fins, entre autres, la persuasion.

Pour ce faire, nous avons scindé notre travail en trois chapitres. Le premier est consacré aux prémises des concepts théoriques utilisés tout au long de la recherche car il s'agit de détailler au fur et à mesure la signification de la polyphonie ? En quoi consiste sa nouvelle extension nommée « la ScaPoLine » ? Et brièvement quels sont ses fondements ?

Le second chapitre concerne, principalement, les concepts théoriques de base détaillés qui sous-tendent notre recherche et qui nous permettent d'effectuer notre analyse.

Le troisième chapitre porte sur l'analyse et l'interprétation des données, il consiste en l'application des éléments précédemment définis sur les données brutes relevées du corpus, à savoir la délimitation des références du pronom indéfini « On » et les emplois de la négation polémique « Ne...pas », qui sont consécutivement illustrés par des tableaux ainsi qu'un secteur représentatif du bilan de l'analyse, lesquels ne sont qu'une tentative d'explication de l'aspect étudié.

De surcroît, nous allons procéder à l'analyse de notre corpus à travers l'approche pragmatique linguistique telle développée par Ducrot (1980) et revisitée par Bracops (2010). En d'autres termes, nous avons adopté cette approche dans l'analyse de la polyphonie pour que l'interprétation soit sur une base scientifique.

À la fin de notre mémoire, nous allons procéder à une récapitulation des résultats antérieurement obtenus qui sont relatifs à la problématique de départ : « Comment la polyphonie permet-elle au journaliste de persuader ses lecteurs ? »

Pour conclure, nous espérons à travers cette recherche pouvoir contribuer, dans la mesure du possible, à la compréhension de l'emploi de la polyphonie comme stratégie persuasive dans la chronique « Tranche de vie ».

Chapitre I

De la polyphonie vers la ScaPoLine

1.1. Redéfinition : Argumentation / persuasion

Remontant aux origines de ces termes, soit entre 329 et 323 av. J.-C où Aristote a sculpté l'art de bien s'exprimer ou plutôt comment ciseler son discours, sous la nomination « *la rhétorique* », laquelle se base sur cinq éléments dont les trois liminaires sont consubstantiels :

Tout d'abord, *Inventio* qui signifie une recherche systématique des arguments dans une perspective de générer des idées et créer des arguments convaincants ; puis, *Élocutio*, sous-entendant l'élocution, en d'autres termes, c'est la maîtrise des éléments stylistiques de la rhétorique afin de parvenir à un bon style qui inclut la clarté, la pertinence et l'ornement.

Ensuite, *Dispositio*, relatif à l'utilisation d'une démarche, un stratagème pour organiser ses arguments en vue que le contenu et le contenant soient homogènes et intelligibles, d'où l'usage de la ScaPoLine comme stratégie persuasive.

À la fin, il y a d'une part, *Mémoria*, il s'agit de se rappeler les arguments qui servent à priori comme réponses et contre-arguments. D'autre part, il y a *Actio*, c'est la performance propre qui pourrait prendre une forme orale ou écrite.

En résumé, tout ce qui précède a pour vocation d'user des arguments, c'est-à-dire, employer, se servir des arguments et peu importe ce qu'ils étaient. Ils visent constamment à persuader autrui en lui faisant admettre les principes, idées, etc. de l'énonciateur, qui se présente comme ayant des preuves irréfutables et ainsi suppose des conséquences.

Cette spontanéité qui fait surgir une signification d'un terme par défaut et d'une manière quasi-intuitive, incite les interlocuteurs à commettre la grave erreur qui consiste à confondre entre argumentation et persuasion, mais leur innocence est justifiée car au fil du temps ces deux termes se sont amalgamés.

Ainsi, l'argumentation fait partie de la science et la science ne pense pas mais elle aide à penser en stipulant un enchaînement lucide entre le discours et la raison qui le sous-tend, sinon elle sera tout simplement erronée et pas autrement.

Quant à la persuasion, qui fait partie de la philosophie, la rhétorique y est omniprésente au niveau interne et non pas externe, puisque la persuasion relève principalement de la trilogie aristotélicienne ; *Logos*, rationalité du discours, en d'autres termes, ce qui est conforme au bon sens surtout celui des énonciataires, *Éthos*, image de soi que l'énonciateur fait surgir dans son discours et *le Pathos*, c'est l'affect de l'énonciataire. Donc, c'est à travers ce cheminement que l'énonciateur parvient à persuader son destinataire.

Somme toute, l'argumentation est scientifique et se base exclusivement sur le *logos* et jamais par l'utilisation d'une stratégie quelconque dépourvue de scientificité. Par ailleurs, elle pourrait être utilisée comme un outil, indépendant ou interdépendant des autres, mais jamais comme une finalité, puisqu'il n'y a que la persuasion qui bénéficie d'une assise trilatérale ; *logos*, *Éthos* et *Pathos*, qui sont les fondements de la rhétorique aristotélicienne. Cette rhétorique est constituée de cinq éléments : *Inventio*, *Élocutio*, *Mémoria*, *Actio* et *Dispositio* ; celle-ci est à notre avis la plus fondamentale car elle abrite l'art d'organiser et de coordonner un ensemble incommensurable de stratégies, en vue de parvenir à un but. Parmi ces stratégies, il y a la ScaPoLine dont les discussions remontent à 1998 et qui a vu le jour officiellement en 2001, cette nouvelle extension puise ses racines principalement de la polyphonie linguistique de Ducrot.

D'ailleurs, Nolke suggère de la considérer comme une théorie formelle susceptible de réussir comme un outil heuristique dans l'analyse des textes et plus particulièrement les énoncés.

1.2. De la polyphonie littéraire à la polyphonie linguistique

La polyphonie est la présence de plusieurs voix dans un seul et même texte, voire un seul énoncé qui manifeste une pluralité et une hiérarchisation de différents points de vue dans un seul énoncé.

Quant au premier à se servir d'une manière restreinte du terme « polyphonie » dans un cadre littéraire et partiellement linguistique est Bakhtine, dans ses études sur le roman de Dostoïevski qui se caractérise par l'opposition des points de vue

des personnages qui sont créées à partir des rôles qu'ils incarnent ou ceux qu'ils les représentent réellement, etc.

« Pour Bakhtine, il y a toute une catégorie de textes, notamment de textes littéraires, pour lesquels il faut reconnaître que plusieurs voix parlent simultanément, sans que l'une d'entre elles soit prépondérante et juge les autres : il s'agit de ce qu'il appelle, par opposition à la littérature dogmatique, la littérature populaire, ou encore carnavalesque, et qu'il qualifie quelquefois de mascarade, entendant par là que l'auteur y prend une série de masques différents. » (BRES et al : 26)

En effet, le locuteur fait apparaître le discours produit par un autre locuteur (sa voix ou sa pensée) en la représentant dans sa propre énonciation et par le simple fait d'être représenté, l'énoncé perd une des caractéristiques fondamentales des « vrais » énoncés : celle d'être associé à des coordonnées situationnelles, ce qui sous-entend qu'une pensée d'autrui est représentée. En ce sens, Ducrot dans son ouvrage *« Le dire et le dit »*, distingue entre le « dire » qui renvoie à l'énonciation par le locuteur d'un message dont il est l'auteur et le « dit » renvoie à ce qui n'est pas directement pris en charge par le locuteur, mais seulement communiqué à travers l'énonciation, comme l'affirmation sous-jacente injectée dans l'énoncé.

À la suite de Bakhtine, Ducrot remet en question le postulat de l'unicité du sujet parlant, qui a longtemps dominé en linguistique, selon lui tout texte est soumis au principe dialogique selon lequel les textes sont censés faire partie d'un dialogue continu, se composant à la fois de reprises de paroles antérieures et d'anticipations de paroles futures, voire éventuelles. Il étudie la polyphonie comme un phénomène qui se manifeste aux différents niveaux du texte à partir de différentes structures linguistiques véhiculant une polyphonie au sein de l'énoncé.

En résumé, la polyphonie signifie pour Bakhtine la présence textuelle de voix discursives égales tandis que Ducrot voit une structure hiérarchique et argumentative entre les différents points de vue.

Dans cette perspective, toutes les manifestations langagières, (les textes, les discours oraux, les dialogues), sont vues comme une composite de différents points de vue qui coexistent, se hiérarchisent et se superposent dans les énoncés et même les polyphonistes partagent l'idée selon laquelle l'énoncé n'est pas toujours la représentation d'une seule et même pensée ou d'un seul acte de parole, mais qu'il peut représenter simultanément une multiplicité de points de vue.

Aussi, entre 1980-1984, Ducrot a élaboré une sémantique instructionnelle qui a été employée et développée ultérieurement par Nolke en 2001. Selon cette sémantique, il faut distinguer entre "énoncé" et "phrase" puis entre "signification" et "sens" puisque *l'énoncé* constitue l'occurrence immédiate d'une phrase, c'est-à-dire l'emploi temporaire d'une phrase dans un but communicatif ; la *phrase* est, au contraire, une entité entièrement abstraite.

La *signification* est la caractérisation sémantique d'une phrase, en d'autres termes, elle est constituée par les indications linguistiques, valeurs abstraites (syntaxiques et sémantiques), signalant différents sens que peut prendre un énoncé dans un contexte spécifique et le *sens* est décrit comme étant la caractérisation sémantique d'un énoncé, c'est-à-dire toutes les interprétations et les allusions qu'il est capable de créer en contexte.

Ceci étant, le sens d'un énoncé porte des traces de son énonciation et certains éléments de la langue témoignent d'une structure polyphonique où plusieurs instances énonciatives s'y entremêlent.

En outre, la théorie de la polyphonie considère le sens de l'énoncé, de part sa représentation à travers l'énonciation dans laquelle apparaissent des voix qui ne correspondent pas au locuteur, ces « voix » ne sont pas considérées uniquement comme des représentations de paroles effectivement tenues, mais comme des indications ambiguës d'actes énonciatifs injectés à l'intérieur de l'énoncé.

Dans la continuité des recherches bakhtiniennes sur la polyphonie littéraire dans l'étude du roman dostoïevskien, Ducrot développe sa théorie de polyphonie linguistique pour remettre en cause l'unicité du sujet parlant et surtout le fait que

chaque énoncé ne puisse être rapporté qu'à un seul énonciateur identifié au locuteur.

Ensuite, il distingue locuteur de l'énonciateur de part leur fonction et leur nature au sein de l'énoncé pour déceler méticuleusement les marques qui font apparaître des personnages et une interprétation qui n'est pas celle du locuteur, il s'agit donc d'une modification du sens littéral original pour obtenir un sens dérivé en vue de faire entendre une voix qui n'est pas celle du locuteur et soutenir une absurdité insoutenable et dans ce même ordre d'idées Ducrot fait le constat ci-dessous :

« J'ai essayé de décrire, au niveau de l'énoncé, en disant que le locuteur présente une énonciation - dont il se déclare responsable - comme exprimant des attitudes dont il peut refuser la responsabilité. Le locuteur parle au sens où le narrateur raconte, c'est-à-dire qu'il est donné comme la source d'un discours. Mais les attitudes exprimées dans ce discours peuvent être attribuées à des énonciateurs dont il se distancie comme les points de vue manifestés dans le récit peuvent être ceux de sujets de conscience étrangers au narrateur »
(DUCROT : 208)

Ducrot va encore plus loin en décortiquant la synergie que présente le locuteur et l'énonciateur et le raisonnement par analogie qui s'ensuit, en induisant que le locuteur fait de son énonciation une sorte de représentation où la parole est donnée à différents personnages, et ainsi, faire apparaître un énonciateur auquel le locuteur n'est pas assimilé ; or ce n'est qu'une possibilité parmi d'autres.

Finalement, la description polyphonique de Ducrot s'inscrit dans le cadre d'une sémantique instructionnelle et structurale qui se place au niveau de la langue pour présenter un fonctionnement quasi mécanique du langage où tout semble être calculé à l'avance dans un but précis et où il n'y a guère de place pour les phénomènes linguistiques qui échappent à tout contrôle de l'énonciateur.

1.3. La ScaPoLine³ (NOLKE Henning):

Depuis deux décennies, la polyphonie a évolué en concept central aussi bien en recherches littéraires qu'en recherches linguistiques. S'inspirant des travaux précédents, actuellement, elle est nommée autrement grâce à l'élargissement de son objet d'étude, elle est connue sous le nom de La ScaPoLine qui s'inscrit fondamentalement dans la continuité des recherches menées par Ducrot.

En analysant la polyphonie à partir d'un niveau microscopique, c'est-à-dire, celui des mots et des phrases de la langue ; la ScaPoLine est donc une théorie cohérente de la polyphonie linguistique, qui d'une part, maintient l'unité sémantique de l'énoncé et d'autre part, se prête aux analyses de la forme polyphonique des textes que composent les énoncés.

Elle étudie l'interprétation comme un fait qui fait partie du sens que l'allocutaire attribue au texte qu'il entend ou lit. Cependant, il arrive qu'un texte qui est polyphonique pour un tel allocutaire ne le soit pas pour tel autre pour des raisons diverses telles que le champ d'intérêt, le partage de la même idéologie et bien d'autres raisons ; mais il y a aussi des textes qui sont perçues comme polyphoniques par n'importe qui indépendamment de leurs contextes.

En outre, la ScaPoLine se présente comme un modèle d'interprétation qui traite principalement la création du sens au niveau de l'énoncé, c'est-à-dire le fait que l'énoncé renferme des traces de ses énonciateurs est bien connu et cela de multiples façons par exemple les pronoms personnels, les adjectifs, etc.

Cette présence des participants du discours est un phénomène profondément saillant dans la langue naturelle qui est principalement référentielle.

À juste titre, Benveniste affirme qu' « *Une langue sans expression de la personne ne se conçoit pas. [...] le langage est marqué si profondément par*

³ La ScaPoLine est l'abréviation apocope de la version révisée de la théorie **Scandinave** de la **Polyphonie linguistique**. (NOLKE, 2012).

l'expression de la subjectivité qu'on se demande si, autrement construit, il pourrait fonctionner et s'appeler langage » (BENVENISTE : 261)

Autrement la polyphonie fait partie du sens de l'énoncé, quant à la signification de la phrase fournit le plus souvent des instructions relatives à cette polyphonie observable. À travers une étude des différents aspects constitutifs du discours nous pourrions déceler des points de vue autres que ceux de l'émetteur et du récepteur qui peuvent être véhiculés à travers des énoncés présents conjointement dans un discours.

En d'autres termes, chaque énoncé peut être considéré comme un discours co-construit qui se manifeste clairement dans *la configuration polyphonique* se composant de locuteur (LOC) et des entités construites par lui : les points de vue (pdv), les être-discursifs (ê-d) et les liens.

Cette polyphonie peut être représentée comme une métaphore théâtrale où l'auteur du drame est le LOC, c'est lui qui construit le jeu polyphonique mais il n'y participe pas directement et les acteurs du drame sont les ê-d. Auxquels le LOC crée des rôles et il peut créer des rôles pour des images de lui-même ; tout à fait comme il peut créer des rôles pour d'autres personnages notamment l'allocutaire (ALLOC) qui sont présents dans le monde dont fait partie le théâtre. Tout cela a pour objectif la mise en avant implicite de l'énonciateur et le maintien de son raisonnement comme étant celui le plus juste, et qui suppose à être admis comme tel sans aucune réflexion puisque le fait de manier le langage comme outil de connaissance et de représentation du monde, suppose que le sens et la forme d'un énoncé ne soient pas déductibles de la prise en compte de son contexte immédiat, ni d'une fonction de représentation directe du monde, mais dépendent des énonciations antérieures et de l'anticipation de ses interprétations.

En somme, l'objet d'étude prépondérant de la ScaPoLine est la signification qui se compose d'instructions permettant de construire le sens (censé rendre compte des interprétations réelles auxquelles donnent lieu les énoncés). (NOLKE, 2012)

La ScaPoLine se situe donc dans un carrefour de plusieurs théories énonciatives, sémantiques, discursives, etc. Nous y distinguons *la configuration polyphonique* (abrégée en *configuration*) qui est un observable et *la structure polyphonique* (abrégée en *structure-p*) qui est un fait de langue. En outre, il est intéressant de signaler que *la structure-p* n'est qu'une notion facultative dans ce travail.

1.3.1. La configuration

La configuration polyphonique est considérée parmi les éléments de la description sémantique de l'énoncé, donc une partie inséparable du sens ; la configuration abrite entre autres les instances énonciatives du locuteur qui se présentent pour la configuration comme son élément dominant.

Selon la ScaPoLine *la configuration* est constituée de quatre éléments indispensables :

1.3.1.1. Le locuteur (LOC) :

C'est l'élément le plus important puisqu'il prend en charge l'énonciation dans son intégralité en construisant les autres éléments qui peuvent être regroupés dans trois classes :

1. La distinction fondamentale entre le choix des temps
2. Les connecteurs
3. Toute modalisation de l'énonciation qui comprend les éléments à fonction métalinguistique, les adverbiaux d'énonciations et le conditionnel dans certains emplois modaux.

Cette omniprésence dans tous les aspects se manifeste, d'abord, à travers la construction de l'énonciation jusqu'à les pdv et les ê-d et le LOC est également la source qui abrite le pdv global. Cette fonction qu'occupe le LOC laisse certaines marques linguistiques, entre autres les pronoms qui sont détectables au niveau de l'analyse, du moment qu'il introduit et s'approprie indirectement le discours de l'Autre dans son propre discours en prétendant ne pas le modifier mais uniquement le reproduire (le cas du discours indirect) ; le LOC est ainsi responsable simultanément des actes illocutoire et argumentatifs véhiculés par l'énoncé.

1.3.1.2. Les points de vue (pdv) :

Ces pdv sont des entités⁴ sémantiques dotées d'une source à travers laquelle le locuteur construit un pdv, ces sources en question représentent de prime à bord des êtres abstraits variables qui correspondent implicitement aux énonciateurs réels. En d'autres termes, les pdv ont une forme générale qui est [X] (JUGE (P)) où X représente la source qui correspond aux énonciateurs, JUGE c'est le jugement porté sur (P) le contenu ; les pdv sont généralement indiqués dans la signification et ils forment deux catégories:

1.3.1.2.1. Les pdv simples :

Ils sont formés d'un contenu sémantique et d'un jugement porté sur ce contenu qui peut être propositionnel, argumentatif ou autre mais leur énoncé est monophonique au niveau de la langue cela sous-entend que le LOC est la source unique d'un pdv simple.

1.3.1.2.2. Les pdv complexes :

a) Les pdv hiérarchiques : se composent simultanément de pdv simples ou complexes organisés selon une structuration hiérarchique, leur fonction principale est de porter des jugements (extérieurs) sur d'autres jugements.

b) Les pdv relationnels : relie des pdv simples ou complexes entre eux par des connecteurs coordinations.

1.3.1.3 Les êtres discursifs (ê-d) :

Ces ê-d sont des entités sémantiques, une fois construites par le LOC, elles acquièrent la propriété constitutive d'être susceptible d'être désignés comme énonciateurs de pdv et d'assumer la responsabilité des dire. Autrement, les ê-d sont des images de différents personnages qui figurent dans le discours. Ils sont composés de deux catégories :

⁴ Élément concret ou réel envisagé de façon abstraite. (ENCARTAS, 2009).

1.3.1.3.1. Les Locuteurs Virtuels (LV) :

Ces LV sont des ê-d présentés comme étant des images d'autres locuteurs qui semblent indépendants comme étant des personnages à part entière qui, même décontextualisés, leur permettent de prendre la parole eux-mêmes. Ainsi, les LV abritent des images du LOC et de l'allocutaire.

1.3.1.3.2. Les Non-Locuteurs (NL) :

C'est le néant, c'est-à-dire l'absence dont les origines ne sont pas présentées, comme ayant cette propriété de pouvoir produire eux-mêmes une énonciation, et dans le cas où un LV manifeste la même caractéristique, il devient un locuteur représenté (LR) puisque ce dernier est responsable d'un discours représenté

Par ailleurs, « *le LOC n'est pas lui-même un ê-d - il n'est que metteur en scène* » (NOLKE, 2012)

Tout en gardant la possibilité de construire des ê-d comme des images de lui-même et cela à travers plusieurs stratégies dont nous distinguons deux types ayant des effets polyphoniques différents :

Le locuteur de l'énoncé (L_0^5), le LOC construit une image de lui-même dans l'enchaînement des idées qu'il vient d'exprimer.

Le locuteur textuel (L), le LOC construit une image générale de lui-même ou une image de lui-même à un autre moment de l'histoire

« *Dans la terminologie de Ducrot, les deux images du locuteur correspondent respectivement au locuteur en tant que tel et au locuteur-en-tant-qu'être-du-monde* » (NOLKE, 2012)

Donc le rôle des ê-d n'est qu'un support d'images créés principalement par le LOC qui étaye ses connaissances et les représente comme neuves, voire les actualise au niveau du texte.

1.3.1.4 Les liens énonciatifs (liens) :

La configuration construite par le locuteur se compose donc des pdv reliés aux êtres discursifs par différents liens qui sont susceptibles d'être marqués dans

⁵ Est l'indice de l'énoncé actuel. (NOLKE, 2012).

la signification. Puisque l'objectif principal des liens est la mise en évidence de la position des ê-d présents dans le texte en question par rapport aux pdv qu'ils véhiculent, ils s'avèrent comme des éléments fondamentaux de *la configuration*, et donc ils établissent des relations d'interdépendances entre les différents ê-d et les pdv...etc.,

D'abord, Les liens de responsabilités, par définition, c'est tout simplement être obligé d'assumer ce qui s'ensuit, c'est-à-dire, l'ê-d qui (pris pour) source d'un pdv donné entretient un lien direct et claire de responsabilité avec le pdv, mais « *Le lien de responsabilité est de loin le plus important pour l'analyse polyphonique.* » (NOLKE, 2012)

Sinon d'une part, tous les éléments précédents seront inutiles et donc rendent l'analyse polyphonique planifiée, prévue voire erronée, et d'autre part, tout ê-d et notamment toute image du LOC dans le texte est susceptible d'être reliée à un pdv dont le LOC n'est pas évidemment la source unique et ultime, cela indique qu'ils y a des liens de non responsabilité qui vont surgir et qui eux-mêmes se subdivisent en liens réfutatifs et liens non réfutatifs qui sous-entendent une position oscillant entre un accord déguisé ou une neutralité réprimée.

« *Dans la ScaPoLine, X est responsable de pdv si et seulement si X est la source de pdv. "être responsable de" et "être la source de" sont donc des prédicats équivalents.* » (NOLKE, 2012)

1.3.2. La structure polyphonique :

Cette structure se compose des instructions provenant de la signification de la phrase marquant ainsi des éléments de la configuration, c'est-à-dire, qu'elle contient toujours un pdv et l'existence d'une instruction qui indique que L_0 est responsable au minimum d'un pdv de la structure-p, celle-ci a différentes formes qui correspondent à différents types de phrases : d'abord, la monophonie où une phrase ne contient qu'un seul pdv qui est associé directement au LOC, ensuite, il y a la diaphonie qui représente une structure où un pdv est associé

conjointement à L_0 et à a_0 . En d'autres termes, l'image de l'allocutaire est mise en avant en tant que co-constructeur de l'énoncé.

Dans ce qui précède, nous avons exposé l'essentiel de ce qu'est la ScaPoLine qui se résume en une métaphore théâtrale dans laquelle le LOC est simultanément l'auteur et le metteur en scène du drame verbal joué par l'énoncé où les ê-d sont les acteurs du drame qui sont indispensables pour étayer la vision du LOC à travers leurs interactions, leurs paroles et leurs répliques qui sont véhiculées sous formes de pdv coordonnés par des liens qui une fois rassemblés expriment leurs attitudes et ainsi celle du LOC.

De plus, pour continuer l'enchaînement précédent, nous allons définir les notions sur lesquelles porte notre étude au micro-niveau où la polyphonie est omniprésente.

Chapitre II

Le pronom "on" et la négation polyphonique

2.1. Les manifestations du locuteur

L'omniprésence du LOC dans *la configuration* se concrétise par la construction du sens qui est conçu à travers des ê-d avec leurs pdv et leurs liens abrités dans une scène où le LOC construit son centre déictique de l'énoncé et même y intègre celui d'une autre personne qui rejoindra ladite scène à un moment donné.

Par ailleurs, ce qui nous intéresse le plus, c'est la manifestation du LOC dans son texte qui est résumée ci-dessous :

2.2.1. Locuteur de l'énoncé (l_0)

Le locuteur construit une image de lui-même dans son énoncé du fait qu'il en est la source au moment de l'énonciation et à laquelle l_0 est automatiquement relié, mais le plus souvent, il arrive que le locuteur ne soit pas clairement précisé à travers le repérage du pronom « je » et les expressions performatives.

2.2.2. Locuteur t_i (l_i)

Le locuteur conçoit une image de lui-même à partir d'une activité énonciative antérieure ou postérieure dont il est l'auteur, et il joue un rôle important dans l'analyse du discours rapporté ; le locuteur t_i est connu sous l'abréviation l_i dont le « l » signifie locuteur et le « i » renvoie à l'énoncé concerné. Ce genre de locuteur est détectable au sein de l'énoncé par l'utilisation du pronom de la première personne, d'un verbe de dire ou performatif conjugué principalement au passé ou au futur. Il est important de signaler que cette image du locuteur a été inscrite sous la notion du locuteur textuel.

2.2.3. Locuteur textuel (L)

Le locuteur crée une image de lui-même exposée comme ayant toutes les caractéristiques d'une personne complète qui peut être générale ou projetée dans l'avenir. Les indices qui indiquent la présence de ce type de locuteur sont généralement les pronoms de la première personne employés comme sujet ou compléments d'objet (Je rédige un article, il m'a envoyé un article, etc.).

2.2. Les aspects sémantiques de « On »

Ce sont les significations en contexte que le pronom « On » pourrait avoir puisqu'il règne autour de son interprétation une grande allusion du fait qu'il réfère non seulement à une ou plusieurs personnes mais aussi les composants de la phrase où il figure pourraient mener à une interprétation plutôt qu'à une autre. En revanche, le contexte phrastique peut élucider le genre auquel se réfère le pronom « On » à travers la morphologie ou des aspects sémantiques.

1. Lorsque « On » coïncide avec « Me ou Nous », le « On » acquiert un sens exclusif (tu, il, vous ou ils) et le LOC sera automatiquement exclu ; mais parfois il est inclus.
2. Lorsque « On » fait partie d'une expression quasi-figée, il serait impossible de l'inscrire dans un référent bien déterminé.
3. Lorsque « On » est au milieu de « Nous » :

- le pronom indéfini est compris sans difficulté dans la présence d'un réflexif⁶ pour la simple raison que la conjugaison des verbes à la troisième personne du singulier et à la première personne du pluriel semble au LOC plus accessible et par conséquent, le « On » ne sera pas le premier terme qui apparaît et perd son rôle de fixer la référence qui revient au « Nous ».

- dans le cas d'une alternance entre le « On » et le « Nous », elle n'est détectable que quand le « Nous » est un sujet et non détaché⁷ et les deux pronoms précédents vont de pair non seulement avec l'enchaînement des arguments cités précédemment mais aussi avec les réflexifs associés uniquement aux occurrences de « On ».

2.3. Les références de « On »

Il s'agit de d'identifier, à partir de notre corpus d'étude, des illustrations de la notion de référence de « On », qui est principalement floue et qui se scinde

⁶ « On se regarde » évite la répétition et la lourdeur de « nous nous regardons ». (LANDRAGIN, F. et TANGUY, N., 2014).

⁷ « Nous, nous » est possible, mais pas *« on, on », donc « nous, on » ne peut pas être considéré comme une alternance sur un pied d'égalité. (Ibid.).

en quatre catégories et ceci en vue de faire une étude pointue sur les occurrences de « On » et de déceler par ailleurs les phénomènes saillants.

2.3.1. Référence floue inclusive

2.3.1.1. Inclusion implicite

De prime abord, le « On » se réfère dans l'occurrence la plus simplifiée à celle de « Je » mais si le contexte est mal défini ou difficile à cerner le pronom indéfini acquiert un sens générique surtout s'il y a une alternance dans le texte entre le « On » et le « Je » que le LOC manipule pour se dire et dire que son sort est celui de tout le monde. Ainsi, le « On » passe progressivement d'un sens générique à une quasi-coréférence avec le « Je » et indique sa flexibilité sémantique d'être alterné avec un autre pronom personnel, même au singulier, sans pour autant se priver d'une coréférence avec le référent ciblé. Néanmoins, cette stratégie d'une part, ne signifie nullement que les deux pronoms se valent, puisque le « On » se réfère au « Je », et d'autre part, le « On » et le « je » se réfèrent au LOC, mais employé simultanément dans une phrase, le « On » crée une imprécision que le « Je » est exclu intentionnellement du contexte et il ne communique pas.

2.3.1.2. Inclusion explicite

Dans le cas où le « On » est en rapport avec « Nous » et que l'indication du groupe inclut explicitement le LOC ou se déduit aisément de la phrase ou du contexte, dans ce cas là, la coréférence entre les deux pronoms est envisageable.

2.3.2. Référence floue exclusive

Il s'agit d'une exclusion de la référence à laquelle le « On » est susceptible de renvoyer, qui se manifeste par l'emploi d'une occurrence de la première personne dans une phrase où les verbes sont intransitifs, indirects, qui requièrent un syntagme nominal introduit par une proposition. Car lorsque « On » coïncide avec « Me » ou « Nous », le LOC est automatiquement en dehors de la sphère de référence de « On », qui prend un sens exclusif de « Tu, il, vous ou ils ».

2.3.3. Référence floue générique

Ce type de référence a pour objectif de mettre en avant les événements et de considérer leurs auteurs comme facultatifs, puisque le LOC s'intéresse plus à l'évènement qui est rapporté de manière fragmentée et le « On » dans son emploi générique permet de ne pas rompre la série d'évènements dans laquelle il peut devenir quasiment impersonnel à travers la répétition ou la forme figée.

2.3.4. Référence totalement floue

C'est une référence brouillée qui crée une confusion dans laquelle la référence du « On » n'est pas clairement repérée dans son contexte et donc le « On » ne peut pas renvoyer à « il, nous, vous ou ils », et il ne peut pas aussi être étendu à un collectif qui n'est pas identifié antérieurement ou postérieurement dans le contexte.

2.4. La négation polyphonique

Elle part du principe qu'une négation se résume principalement à réfuter et contredire une énonciation ou un pdv qui n'est pas reconnu par le LOC tout en l'intégrant au sein de son énoncé ; ce paradoxe nous amène à séparer deux types saillants de négation.

En premier lieu, la négation métalinguistique, dans laquelle le LOC rejette simultanément par son énoncé une énonciation qu'il adopte intégralement en mentionnant clairement sa source, ce qui correspond aux discours rapportés et aux citations. Le rôle d'une telle négation n'est pas uniquement une description ou une représentation mais surtout une disqualification de ce qui est cité en vue de ni impliquer ni désigner le LOC. donc, la négation métalinguistique n'existe qu'à travers la citation d'une autre énonciation relative au sujet en question. Outre la caractéristique précédente, elle peut être aussi suivie d'une rectification de l'énoncé qui a été nié précédemment.

En second lieu, la négation polémique, où le LOC communique à travers une forme de reprise d'un pdv paraphrasé, dont il réfute le contenu qui a été abordé précédemment, rend l'ALLOC obligatoire de suivre l'enchaînement des

idées, car s'il effectue uniquement une lecture superficielle ou ingénue, il risque de fausser son raisonnement.

De ce fait, la négation se révèle indiscutablement comme une stratégie argumentative qui joue un rôle contrastif. « *Que le locuteur se soit servi de la négation, c'est que quelqu'un pense ou aurait pu penser le contraire du point de vue du locuteur.* » (BIRKELUND : 02)

Cette négation à travers laquelle le LOC véhicule au moins deux pdv dont l'un est explicite, dont le contenu informatif est pris en charge par le LOC et l'autre dont le sens est assujéti à une interprétation faite par l'ALLOC offrant l'opportunité au LOC de ne pas être responsable du pdv sous-jacent. « *C'est du reste tout l'intérêt d'un énoncé à contenu sous-entendu que de permettre au locuteur de se ménager l'échappatoire d'un contre-argument recevable* » (BRACOPS : 171)

En outre, Ducrot considère la négation polémique comme une négation argumentative exprimant principalement deux pdv différents qui servent à démontrer la fausseté d'un contenu positif révélé antérieurement grâce à un autre énonciateur par des preuves convaincantes.

Le LOC recourt à la négation polémique pour se distancier de l'énoncé positif parce qu'il provient d'une autre personne ou bien le locuteur ne partage pas le pdv en question et cette polémique, qui se présente, incite l'ALLOC à découvrir des pdv sous-jacents et probablement leur attribuer une source.

En revanche, dans toutes les circonstances, en dépit de leur diversité qui est parfois difficile à cerner, le LOC manipule et aiguille la visée escomptée de la négation, c'est-à-dire, que le LOC anticipe ou rejette une conclusion possible, ce qui nous amène à discriminer quatre fonctions que la négation polémique pourrait avoir dans un texte :

2.4.1. Emploi à fonction réfutative

Représentant un degré de polémique important ; cette négation est mise habituellement dans l'introduction, puisqu'il s'agit des observations, propositions

et prises de position communiquées ou identifiées à AUTRUI et simultanément infirmées par le LOC qui considère que le pdv en question n'est pas fondé sur une base réelle ou valable afin de pouvoir révéler non seulement des connaissances qu'AUTRUI ignore, mais aussi des idées avancées par le LOC.

2.4.2. Emploi à fonction délimitative

C'est une polémique douce qui a pour objectif une fonction informative que polémique puisqu'elle tente d'anticiper des questions potentielles de la part de l'ALLOC ; et ainsi, elle peut être équivalente à un dialogisme interlocutif, cette fonction délimitative se distingue clairement par la présence des verbes tels que : étudier, proposer, inclure, etc.

2.4.3. Emploi à fonction corrective

Elle est souvent présente dans la partie qui précède la conclusion, c'est-à-dire, celle de l'analyse, l'interprétation et la discussion de données, car il s'agit de rectifier un pdv que le LOC estime son inexactitude à partir des données recueillies et analysées antérieurement. Cette négation vise la contestation du déjà-là jugé comme controuvé, où le LOC se présente comme ayant le savoir nécessaire en vue de rendre l'imprécis conforme aux règles et apporter des éclaircissements sur ce que le LOC considère comme ambigu.

2.4.4. Emploi à fonction descriptive

C'est la seule catégorie de négation qui est considérée parfois comme non polyphonique, car elle manifeste un degré minimal, voire nul de polémique, et aussi parce qu'elle s'entremêle avec la négation descriptive⁸ puisqu'elle n'est pas dotée d'un pdv positif sous-jacent. Cette négation est souvent employée dans des contextes descriptifs ayant des relations lexicales figées.

⁸ Cette négation a des caractéristiques pareilles que la négation métalinguistique, la seule distinction est due aux linguistes qui travaillent sur la négation : certains considèrent qu'il est intéressant de séparer les deux concepts et d'autres estiment qu'il est inutile de les séparer car les deux types de négations partagent quasiment les mêmes critères.

2.5. Présentation du corpus

Une recherche académique suppose une délimitation consciencieuse du terrain d'enquête dans lequel l'étude a lieu. Une telle prévision devait être fondée sur un raisonnement d'où le choix de notre corpus qui n'est guère dû au hasard, puisque l'actualité est un événement quotidien qui fait la une de tous les mass-médias et de la presse écrite précisément, qui en discute d'une manière abasourdie.

Après réflexion, nous avons décidé que notre corpus soit recueilli à partir d'un journal jouissant d'une réputation irréprochable au niveau régional, national et même international, car aujourd'hui, « *Le Quotidien d'Oran est arrivé non seulement à conquérir la première place en tant que Quotidien francophone algérien mais également celle de Quotidien de référence pour la presse étrangère.* » (HASSANI : 41)

Ceci indique son importance ainsi que son influence sur une grande échelle, ce qui nous a stimulé à l'adopter comme une référence digne de fiabilité en vue de répondre à notre problématique et aux questionnements qui en découlent et ainsi pouvoir vérifier nos hypothèses préalablement émises.

Quant à la collecte des données sur lesquelles notre recherche a lieu, nous commencerons d'abord, par la délimitation d'une période d'apparition des billets sur lesquels notre recherche porte. En d'autres termes, le choix d'un trimestre s'étalant du 02 janvier jusqu'au 31 mars 2016, nous a semblé intéressant, d'une part, puisqu'il comprend soixante-dix-huit billets présentant presque tous les phénomènes sociaux, ce qui est crucial pour notre problématique, et d'autre part, parce que ces chroniques sont parmi les derniers chefs-d'œuvre rédigés par le célèbre journaliste Mohamed Fodil Baba-Ahmed avant de quitter ce bas monde le 04 juin 2016, ce qui implique l'arrêt de sa chronique « tranche de vie ».

En revanche, le journal se montre reconnaissant envers ce journaliste en publiant quotidiennement ses chroniques pour lui rendre hommage, mais aussi pour ne pas faire une coupure abrupte qui aurait un impact psychologique sur ses lecteurs vu l'importance de la tâche qui lui était confiée.

En ce qui concerne le recueil de notre corpus, nous avons suivi les étapes suivantes :

En premier lieu, nous avons accédé via le moteur de recherche Google à la page éditoriale du quotidien d'Oran, mise en ligne en vue de fournir aux fidèles lecteurs du journal une version électronique. Une fois sur le site, il y a un onglet situé dans l'extrémité droite qui expose la page de couverture au dessous de laquelle il y a un lien nommé « Télécharger », en y cliquant un document compressé commence à se télécharger. Par ailleurs, notre corpus s'inscrit dans une période antérieure et pour l'atteindre nous avons dû accéder d'abord aux archives concernées, puis passer au téléchargement, qui, considéré comme une opération automatique apparaît comme une tâche facile à accomplir, ce qui n'empêche pas toutefois de mentionner qu'elle dépend étroitement du débit d'internet qui était hélas ce jour là faible; ce qui nous a pris toute une journée pour télécharger la totalité de notre corpus. Puis, une fois les fichiers téléchargés, il fallait les extraire parce qu'ils étaient dans des dossiers compressés et cette extraction ne pouvait avoir lieu efficacement que manuellement...

En second lieu, nous avons procédé au dépouillement des billets en commençant par l'ouverture d'un document Word parallèlement avec des fichiers PDF, en respectant l'ordre chronologique de publication du journal, que nous avons du feuilleter jusqu'à la dixième page où la chronique est habituellement publiée, sinon nous avons dû parcourir d'autres pages telles que la onzième, la douzième, la vingtième et parfois même en retournant vers la sixième ou la neuvième, etc. pour arriver à la place où la chronique « tranche de vie » est publiée.

Ensuite, il fallait sélectionner l'intitulé de la chronique en question, le copier et le coller sur Word, et le sélectionner encore une fois, changer le type et la taille de la police et le mettre en gras, puis au-dessus nous mettions la deuxième lettre alphabétique en majuscule car ce choix n'est guère dû au hasard mais un B, signifie l'initial de billet, ce B est suivi systématiquement d'un numéro indiquant son ordre par rapport à notre corpus pour qu'il soit facile à repérer. En plus, dans la même ligne nous avons mentionné la datation originale de publication du journal entre parenthèse afin que nos sources soient facilement repérables.

En outre, il faut revenir au e-journal⁹ pour copier le texte qui doit être sélectionné, parfois, la sélection entière est possible mais dans la majorité du corpus nous avons dû sélectionner le texte en trois parties à cause de l'image qui se trouve juste au milieu, puis copier la partie sélectionnée du texte puis agrandir la fenêtre du Word et la coller et refaire la même procédure pour les deux parties qui restent afin de copier sur le document Word l'intégralité du texte. Ce dernier est sous une forme verticale et pour le rendre horizontal, il fallait supprimer l'espace se trouvant entre chaque phrase, c'est-à-dire, de plus de soixante-dix lignes qui doivent être coordonnées pour former des phrases lisibles. Or les rendre compréhensibles nécessite de vérifier le pourquoi du soulignement en rouge qui s'affiche à plusieurs reprises sur l'écran : Est-ce que c'est une alternance codique provenant de l'Arabe ou même de l'Anglais ? Ou bien c'est uniquement une faute d'ordre orthographique ou grammaticale commise probablement intentionnellement par le journaliste ? Ou peut-être même c'est l'un de ses néologismes ? Sinon, c'est sûrement une coupure d'un mot due au collage du texte tiré du journal ou une locution qui a besoin d'un trait d'union, ce qui nécessite notre retour vers la chronique, la zoomer et faire une relecture prompte...

Ainsi, le texte est totalement rectifié, donc, nous sélectionnons pour la dernière fois ces paragraphes éparpillés en vue d'en modifier le type et la taille de la police puis l'interligne et enfin nous justifions le texte intégral pour améliorer la netteté des bords gauches et droits de la page.

Et ainsi, refaire toute l'opération pour les soixante-dix-sept billets qui nous attendaient patiemment...

Pour conclure, l'achèvement de notre corpus en une version intégrale, espérant qu'elle atteigne la représentativité escomptée, va de pair avec notre finalité qui n'est guère une reproduction vaine et fastidieuse des billets en boucle mais une sélection ciblée et synchronisée qui sert comme support sur lequel repose la validation de notre mémoire.

⁹ E pour électronique, parce qu'il s'agit d'un journal électronique. (Ex : e-magazine, e-mail, etc.)

Chapitre III

Analyse et interprétation des données

3.1. Analyse du pronom indéfini « On »

3.1.1. Les manifestations du locuteur

Locuteur de l'énoncé (l_0)

À partir des différents billets de notre corpus, nous avons remarqué que le journaliste en tant que locuteur de l'énoncé (l_0) est omniprésent puisqu'il s'agit d'une chronique qui traite des événements quotidiens. Aussi, le sujet-parlant se distancie au fur et à mesure de ses énoncés par l'utilisation du pronom indéfini « On » afin de se séparer de ses repères puisque le LOC véhicule simultanément deux actes de langage : d'une part, un acte locutoire dont l'intention est informative¹⁰ qui amène l'ALLOC à la connaissance d'une information donnée, et d'autre part, le second est perlocutoire, lequel est communicatif¹¹ mais il est tributaire d'une série simultanée de référence aux multiples facettes que nous allons tenter de délimiter ci-dessous :

3.1.2. Analyse des références de « On »

3.1.2.1. Référence floue inclusive

3.1.2.1.1. Inclusion implicite

B3 : « **Je** commence pour l'induction à ce nouveau statut de fréquenter des retraités. **On** apprend à tout âge. ».

B9 : « **Je** crois qu'adultes **on** est le fruit de cette éducation. ».

B33 : « Les adolescents eux feront leurs emplettes de cd-musique piratée, les derniers tubes sont à la portée et les logiciels **je** vous dis pas. Papa lui profite pour refaire son dentier. Et puis y'a la fille qui bientôt va se marier là-bas avec un type de là-bas. **On** lui achète sa dot ici. ».

¹⁰ Qui vise à fournir des renseignements. (ENCARTAS, 2009).

¹¹ Faire connaître et faire partager ses idées et ses sentiments. (Ibid.).

3.1.2.1.2. Inclusion explicite

B1 : « La saisonnalité de la fête chez nous est très répandue car **on** essaye de ne pas en rater une seule. ».

B2 : « Cette aptitude à prendre du recul, nous l'avons tous en nous. Oui, mais comment prendre la décision de la déclencher au moment voulu, avec calme et sérénité pour mieux avancer vers l'essentiel ? Mais c'est quoi l'essentiel ? Voilà qu'**on** est repris dans le même tourbillon. ».

B16 : « Nos parents à nous étaient aussi moudjahidine. **On** refuse de demeurer «mouchahidine». ».

Analyse :

Le LOC alterne le « Je » et le « On » en vue d'homogénéiser sa propre réflexion avec celle de son ALLOC et aussi pour que ce dernier se sente impliqué dans l'enchaînement des énoncés. Toutefois, le LOC se distancie au fur et à mesure de « Je » employé antérieurement pour continuer avec le pronom indéfini en donnant l'impression que le « Je » était juste un élément passif qui est par la suite écarté du contexte. En d'autres termes, cette inclusion implicite consiste à réunir progressivement le LOC avec son ALLOC, car, au fil de soixante-sept billets que nous avons dépouillés, l'inclusion implicite ne représente que 6% de « Référence floue inclusive ».

Quant à l'inclusion explicite qui se manifeste par une simultanéité entre le « Nous » et le « On » dont le taux est étonnant affichant 94% de l'ensemble de « Référence floue inclusive », dans ce cas le LOC appartient clairement à la catégorie de personne qu'il décrit dans son énoncé.

3.1.2.2. Référence floue exclusive

B4 : « [...] **On** leur fourgue du pétrole brut que nous puisons sous terre et qui nous tombe du ciel (en attendant que le ciel nous tombe sur la tête), en contrepartie d'un «plein». Il n'y a pas à se plaindre. **On** importe des bureaux d'étude pour la dirassa d'un projet. **On** paye les yeux de la tête pour quelques

reliures qui **nous** permettront de mener à bien le chantier. Le responsable qui en a fait la commande a été appelé à d'autres fonctions. Le projet restera projet, il ne verra jamais le jour, la nuit **on** dort tranquille ! Le jour où **on** le sortira des tiroirs, il faudra le refaire, car le bureau d'étude et de suivi a été dissous [...] ».

B40 : « Fi youm mina el ayam, il faudra qu'**on m'**éclaire. ».

B53 : « **On** ne veut pas prendre le risque de le brusquer dès fois qu'il **nous** soit reproché de l'avoir stressé à la veille de son passage à l'examen. ».

Analyse :

Le LOC en tant que constructeur du sens s'est exclu de son énoncé et ainsi livre l'ALLOC à un sous-entendu infini dont le présupposé pourrait être décelé à partir du contexte. Mais quels contextes ? A titre d'exemple, pour B40 l'ensemble des ALLOC ne dispose pas des mêmes connaissances pour décoder à qui renvoie les pronoms employés et leur attribuer pertinemment la même référence.

À partir des cas de figure que nous avons pu relever de notre corpus, le LOC emploie le « On » avec des pronoms personnels aux singuliers et aux pluriels qui renvoient principalement au journaliste en tant que sujet-parlant pour que le « On » sous-entend des pronoms tels que « tu, il, vous ou ils » et ainsi crée une polémique même au sein de son discours. Néanmoins, dans notre cas d'étude cette stratégie est employée en vue de débattre un événement d'actualité qui se termine avec une conclusion pour la énième fois ouverte.

En revanche, il convient de signaler que la « Référence floue exclusive » n'occupe que 11% de l'intégralité de notre corpus.

3.1.2.3. Référence floue générique

3.1.2.3.1 Forme figée

B68 : « Sur un autre registre, **on dit** une rivière, une petite rivière, mais un fleuve ; **on dit** une voiture, mais un avion avec un réacteur. ».

3.1.2.3.2 Répétition

B4 : « **On** importe du blé et des minoteries clés en main, des fours rotatifs, de la levure... Faut bien manger et nourrir les autres peuples ! **On** importe des fringues, des flingues, **on** importe du lait, du beau, des steaks saignants et bientôt des enseignants. **On** importe des voitures, **on** roule à tombeau ouvert. **On** n'est même pas capable de fabriquer l'opium du peuple, alors **on** importe des drogues en livres, **on** importe de la faïence, de la faillite, **on** n'importe quoi [...] ».

B31 : « **On** se renvoyait l'ascenseur sans trop de questions. Chez nous lardh yal Mahi ! Comment **on** appelle un ascenseur à Tizi Ouzou ? Comment **on** appelle un ascenseur en Arabie Saoudite ? Comment **on** appelle un ascenseur en Chine ? Comment **on** appelle un ascenseur à New York ? Et **on** continue à grimper les étages et les escaliers pour arriver essoufflés à nous poser, cinquante ans après, les mêmes questions, sans trouver un consensus et adopter une réponse. »

B52 : « Alors, **on** court avec ses vieux à pension. **On** court vite dépenser leur maigre revenu. Ce jour-là, c'est la fête du retraité. **On** le caresse dans le sens du poil. **On** lui donne de l'importance. »

Analyse :

Le LOC ne joue qu'un rôle d'instrument et se sert des formes figées et surtout de la répétition du pronom indéfini dans un ordre d'idée bien précis qui traite un sujet particulier que le sujet-parlant considère sa valeur primordiale à celle des ê-d qui prennent en charge l'énonciation et ainsi les pdv qui en résultent ; ces ê-d dans notre cas d'étude sont des LV sous forme d'un A¹² car l'instance de réception suppose que ses idées soient concrétisées à l'intérieur du texte et ainsi un effet boomerang s'y installe,

« Il semble donc que la communication peut faire boomerang si les messages éveillant la peur n'offrent pas de stratégies ou de recommandations claires pour éviter des conséquences indésirables. Cet effet boomerang¹³ peut faire en sorte

¹² Allocutaire textuel. (NOLKE, 2012).

¹³ Stratégie de restauration du contrôle qui consiste à radicaliser ses opinions et comportements dans le sens d'une non-adhésion aux recommandations. (FABIEN, 2000).

que la position initiale des sujets soit fortifiée plutôt qu'ébranlée. »
(FABIEN : 339)

Le B4 est l'ultime exemple d'une fortification, car tout l'enchaînement des énoncés est puisé à partir de *topoi* et s'inscrit dans un contexte unique qui est l'Algérie où le cotexte référerait aux discours antérieurs des politiciens soit ceux qui sont partisans soit les opposants.

Cette constatation du rôle que joue la répétition, et surtout le taux éminent de 95% parmi la totalité de « Référence floue générique », nous renvoie à déduire que « *La simple transmission d'un point de vue sur les choses, qui n'entend pas expressément modifier les positions de l'allocataire, ne se confond pas avec l'entreprise de la persuasion soutenue par une intention consciente et offrant des stratégies programmées à cet effet. »*. (AMOSSY : 33)

Des stratégies telles que notre cas d'étude sont révélées à travers la mise en avant de l'évènement en question à plusieurs reprises dans la même phrase où tout est secondaire sauf ce qui est en rapport avec le sujet central ; Cette stratégie a pour conséquence que tout le monde se sente impliqué, et cette implication est conventionnelle et amène à une interprétation commune ; Ducrot précise également que le présupposé est antérieure, qui est dans notre cas d'étude l'évènement décrit à travers un emploi enchainé du pronom indéfini et cette description appartient à l'intention du LOC mais le sous-entendu relève parfois de l'interprétation de l'ALLOC qui est conventionnelle avec celle du LOC (*Topoi*) car selon Sperber et Wilson le LOC est responsable de l'établissement des conclusions implicites

3.1.2.4. Référence totalement floue

Il est certes que dans notre corpus, la totalité des pronoms indéfinis a été repérée, mais il y a des pronoms indéfinis qui ne sont pas classés dans les références précédentes dues aux critères qu'il fallait respecter afin que le traitement des données soit établi sur des concepts théoriques provenant de la polyphonie ; de même que la catégorie de pronoms indéfinis ayant une « Référence totalement floue » au sens stricte du terme, c'est-à-dire, qu'ils ne renvoient ni antérieurement,

ni postérieurement à une référence et qu'ils provoquent une situation embrouillée dont le sens est quasiment crypté de fond en comble. Notre présent corpus qui s'établit sur soixante-dix-huit billets ne présente aucun cas de figure, soit un taux de 00% parmi les trois cent trois pronoms indéfinis qui pourraient illustrer une « Référence totalement floue ».

Finalement, le tableau ci-dessous récapitule l'ensemble des données traitées dans cette partie et sa représentativité vise de donner plus de clarté et une simplicité pointue quant aux fréquences de parution mensuel de chaque pronom indéfini ainsi qu'un pourcentage au micro-niveau (Billet, mois et chaque sous-catégorie d'une référence à part) et au macro-niveau par rapport à l'intégralité du corpus.

3.1.3 Tableau 01 représentatif du dépouillement des données :

« Références du pronom indéfini « On » »

Mois de publication	Nombre d'occurrences							Nombre de billets ayant aucun pronom indéfini	Nombre d'occurrences mensuel	Pourcentage mensuel	
	Référence floue « Inclusive »			Référence floue « Exclusive »	Référence floue « Générique »						Référence « Totallement floue »
	Inclusion implicite	Inclusion explicite	Total		Forme figée	Répétition	Total				
Janvier	02	16	18	02	02	25	27	00	04	47	29%
Février	01	31	32	01	01	39	40	00	04	73	45%
Mars	00	04	04	14	02	22	24	00	03	42	26%
	03	51			05	86					
Total		54		17		91		00	11 sur 78	162	
Pour.	06%	94%	33%	11%	05%	95%	56%	00%	1,2%	100%	
								R. F. « Inclusive et générique »		89%	
								R. F. « Exclusive »		11%	
								F. « Totallement floue »		00%	

Nous supposons à partir de ces résultats quantitatifs que le journaliste a omis volontairement le pronom indéfini dans onze billets (Janvier B14, B17, B25, B26 ; Février B28, B32, B41, B43 ; Mars B71, B73, B78.) ; puisque « *Le destinataire est soumis à la volonté et aux intentions du locuteur dans le domaine de sa présentation au niveau discursif, [...] La soumission fictive du destinataire au locuteur ne se réalise qu'au moment du croisement de leurs voies dans le discours du locuteur..* » (SKINDER : 66)

En d'autres termes, des billets qui portent sur des sujets tels que B14 (la mendicité), B17 (le dénigrement),... ne provoquent aucune allusion quant à leur interprétation, car ils relèvent du déjà-là et le destinataire est prévisible, c'est-à-dire, tout simplement ceux et celles ayant déjà rencontré incidemment dans leur vécu ces cas qui s'imposent à l'attention.

Outre ce qui précède, nous avons aussi dénombré, et non pas supputé, les fréquences d'utilisation du pronom indéfini dans les soixante-sept billets que nous avons analysés, dans lesquels ce pronom est omniprésent afin que nous nous fassions une idée précise de l'importance qu'accorde le journaliste à une référence au détriment d'une autre, notamment la « Référence floue générique » qui dépasse presque par le double celle de la « Référence floue inclusive », qui se présente vraisemblablement comme une alternative pour le journaliste. Ceci ne signifie guère qu'il y a une régression, car une fois cette « Référence floue inclusive » est observée de plus près, nous y voyons, statistiquement parlant, 06% « Inclusion implicite » et étonnamment 94% « Inclusion explicite ».

Ensuite, quant à la « Référence floue exclusive », elle occupe une position marginale avec 11% et donc très peu employée car elle exclut le journaliste d'une chronique censée exprimer son raisonnement personnel. Enfin, la catégorie de « Référence totalement floue » n'est guère utilisée par le journaliste, voire occultée intentionnellement.

D'ailleurs l'objectif de « *L'instance de production, se trouvant en position de concurrence et cherchant en même temps à intéresser le plus grand nombre de consommateurs d'information, s'inscrit simultanément dans un processus qui consiste à déclencher chez le récepteur le « désir » de s'informer, et de*

s'informer « ici », dans « cet » organe d'information. Ce processus engage l'instance médiatique dans des stratégies qui chercheront à atteindre l'affect du sujet-cible, en lui faisant ressentir des émotions, voire des pulsions inconscientes, toutes choses qui se trouvent aux antipodes de la rationalité qui sous-tendrait la visée d'information. » (LANCIEN : 12)

En résumé, les deux stratégies « Référence floue inclusive » et « Référence floue générique » rassemblent 89% du total et celle de « Référence floue exclusive » ne présente que 11%. Certes un tel pourcentage pourrait provoquer le rire, mais nous allons découvrir tôt ou tard en quoi ceci consisterais.

3.2. Analyse de la négation polémique « Ne...pas »

3.2.1. Les manifestations du locuteur

Locuteur textuel (L)

Dans notre cas d'étude, qui porte dans un premier temps sur la négation polyphonique, nous avons constaté qu'il y a une présence des pronoms personnels de la première personne du singulier et du pluriel conjointement avec la négation polyphonique. L'image qu'expose le LOC est non seulement générale B42 mais aussi projeter dans l'avenir B11. Ces deux critères nous aident à comprendre que le LOC se manifeste dans la négation polyphonique comme un L¹⁴, ce qui intensifie le degré de la polémique, car l'acte locutoire y est nié et l'acte illocutoire ouvre le champ à une interprétation infinie. Nous pourrions cerner Toutefois, tant bien que mal, la négation polémique à travers notre approche pragmatique.

3.2.2 Analyse des emplois de la négation polémique « Ne...pas »

3.2.2.1. Emploi à fonction réfutative

B1 : « La saisonnalité de la fête chez nous est très répandue car on essaye de **ne pas** en rater une seule. Même celles qui **ne** nous concernent **pas**. »

B4 : « Nous importons de l'essence : bof, une panne peut toujours arriver dans nos raffineries. Ce **n'est pas** très méchant, le carburant **n'est pas** payé en devise, c'est du troc ! On leur fourgue du pétrole brut que nous puisons sous terre et qui nous tombe du ciel (en attendant que le ciel nous tombe sur la tête), en contrepartie d'un «plein». Il **n'y a pas** à se plaindre. »

B29 : « L'urbanisme est en fleurs. Nos quartiers ont de très jolis noms. Il y a la très prisée houma, la bien nommée « haï Ennakhil » les palmiers. Des palmiers qui **ne font pas** « deglet nour » ni du « feggous ». »

B33 : « Qui a dit que les nôtres ceux d'ici et qui sont làbas, ceux que l'on appelle tantôt émigrés felkharij et immigrés felbled qui les a vus naître, ceux que l'on

¹⁴ Locuteur textuel. (NOLKE, 2012).

attend avec impatience chaque vacances, qui a dit qu'ils **ne** participent **pas** à l'essor de l'économie nationale ? »

B39 : « On ne dit presque jamais chez nous « je suis à un quart d'heure de la ville, ou à cinq minute de mon boulot ». C'est que le temps est une notion qui **ne** nous paraît **pas** très importante. Allah ghaleb, c'est comme ça. »

B65 : « - Ya khi bagra, je me demande qui t'a donné le permis de conduire ! Ici, tu **n'es pas** dans ton douar, c'est la grande ville. Remarque, ça **ne** m'étonne **pas**, le matricule de sa bagnole en dit long sur ses origines. »

Analyse :

Dans les cas de figures ci-dessus, la négation polémique dont la fonction est réfutative représente un taux de 29%, elle est renforcée par l'usage de topoï en vue de faciliter l'interprétation de l'énoncé précédent car le sujet-parlant emploie des arguments qui sont issus de topoï pour introduire un sujet quelconque, qu'il va traiter et qu'il contredit bel et bien dans tous les billets. Une fois le sujet est décortiqué, le LOC commence à avancer sa propre vision sur les faits dont les effets ne relèvent, à première vue, que de la responsabilité de l'ALLOC, du moment qu'en guise de conclusion au lieu de trancher la question longuement discutée, le LOC fait exprès de la laisser ouverte, voire neutre. Cette neutralité a été mise en question par la ScaPoLine qui considère soit que le LOC est d'accord et assume ses énoncés, soit qu'il est contre et dissimule sa position pour des raisons, entre autres, personnelles.

Profitant de cette "pseudo neutralité", le LOC projette mainte fois une conclusion qui nous semble ambiguë d'où tout l'intérêt de l'emploi de la négation polémique, car selon Sperber et Wilson le sous-entendu relève toujours de la responsabilité du LOC qui simultanément y introduit des conclusions implicites.

Effectivement implicites, si nous considérons que le LOC émet son énoncé à l'ALLOC, mais la théorie pragmatique a résolu cette ambiguïté en distinguant ALLOC et destinataire ; le premier concerne tout le monde, y compris ceux qui ne s'intéressent point à l'actualité et encore moins les satires ; quant au second

qui est le destinataire, c'est celui que le LOC veut entraîner à changer d'avis par les actes illocutoires attachés aux énoncés. Ainsi, le destinataire est identifié uniquement par le sujet-parlant. Malencontreusement, ici, nous ne disposons pas des données palpables nous permettant de le démontrer d'une façon évidente.

3.2.2.2. Emploi à fonction délimitative

Aucune occurrence de la négation polémique dont la fonction est délimitative n'a pu être repérée dans notre corpus. Soit 00% du total, car l'objectif du LOC n'est guère la délimitation puisqu'il n'est pas spécialiste dans les questions qu'ils traitent et son raisonnement est personnel, etc. donc il se contente des actes perlocutoires escomptés sur son ALLOC.

3.2.2.3. Emploi à fonction corrective

B2 : « [...] L'entourage et la pression sociale rend cette évidence souvent inaccessible. « Ouach igoulou les jirane si je **n'**achète **pas** le mouton ? Que dira celui qui viendra te souhaiter un aïd abrouk, si tu **ne** lui étale **pas** les gâteaux de Aïd Seghir » ? Te pardonnera-t-il, ton enfant, si tu **ne** lui achètes **pas** de nouvelles fringues à cette occasion. Pourra-t-il dire à ses copains qu'il **n'**attend **pas** cette occasion pour être bien sapé ? »

B22 : « Les enfants des quartiers populaires **n'**ont **pas** d'espaces verts pour s'épanouir. 15% des établissements scolaires sont surchargés -et ce n'est que le chiffre officiel-, les enseignants ne savent plus où donner de la tête et... qu'est ce qu'on fait ? Zid flousse sur flousse pour faire sortir, toute la nuit, les jeunes dans les rues scander des victoires de ballons gonflés à l'air pollué. »

B33 : « Alors qui a dit que les nôtres ceux de là-bas **n'**aident **pas** l'économie d'ici ? En tout cas moi, et aaoudou billah mine moi, je les préfère à ceux qui changent leurs dinars en euros et qui vont jouer les coqs sur les cotes cote cote... »

B78 : « Ces «personnages très importants » se plaisent à étaler leur statut social par des banquets, des grosses cylindrées, des discours ronflants à la télé ou dans des congrès réunissant leurs semblables. Mais ils **ne** font **pas** ça pour des prunes.

Ils se disent réfléchissant à notre avenir, comme quoi nous **ne** comptons **pas** pour des noix. Congrès ou journées d'études, séminaires ou autres qui finissent autour d'une table de dîner. »

Analyse :

Statistiquement parlant, 70% de l'ensemble de négation employé, concernent les sujets traités qui coïncident avec l'emploi de la négation polémique à « Fonction correctrice ». Un tel pourcentage est probablement inconscient et intuitif de la part du sujet-parlant, mais ne prime jamais la logique, car nous pensons que « *Chaque organe d'information se trouve dans une situation de concurrence économique vis-à-vis des autres, ce qui oblige chacun d'eux à se démarquer des autres, vis-à-vis du public. Voilà pourquoi l'instance pourvoyeuse d'information est amenée à se fabriquer une image de marque qui lui soit propre, de sorte à capter un certain public de lecteurs, d'auditeurs ou de téléspectateurs qui devra être le plus large possible.* » (LANCIEN : 10)

En effet, le LOC vise une instance de réception hétérogène par le fait qu'il évoque des événements que nous estimons occasionnels puisque le LOC a l'intention de débattre un sujet sous l'angle de la coutume, c'est-à-dire, ce qui est considéré comme faisant partie de la vie quotidienne de l'instance de réception ; le LOC ici a pour objectif de mettre en cause le sujet qu'il va contester et emmener l'ALLOC à adhérer aux pdv(s) du LOC qui sont étayés au fur et à mesure par un usage alterné de topoï B2, B22, B78 ; avec les stéréotypes B33 sans lesquels la visée persuasive du LOC n'aurait aucune répercussion sur l'ALLOC.

3.2.2.4. Emploi à fonction descriptive

B42 : « On se nourrit, de plus en plus mal... tant que le frigo est plein on ne va pas se plaindre, **n'est ce pas?** Qui se soucie de savoir la provenance des denrées, tant qu'on a le ventre plein... »

B59 : « Vous les femmes n'en profitez pas trop, on compte sur vous pour rester raisonnables ! On vous connaît tellement bien qu'on n'a aucun souci à se faire de ce côté-là. **N'est-ce pas ?** »

Analyse :

Ces derniers exemples ne provoquent aucune polémique, car la négation ici (1%) a pour objectif l'obtention de l'assentiment de l'ALLOC. En effet, la locution adverbiale « N'est ce pas » est une interrogation destinée à renforcer l'énoncé précédent puisque le LOC cherche à obtenir directement l'adhésion de l'ALLOC sans l'utilisation de plusieurs stratégies, « *Dans un cas comme dans l'autre, le sujet informateur doit apporter la preuve de ce qu'il affirme. Il sera donc amené à user des stratégies discursives susceptibles de produire des effets qui correspondent tantôt à un imaginaire d'authenticité, tantôt à un imaginaire de vérité* » (Ibid : 16) En d'autres termes, l'affirmation de l'énoncé ne relève pas uniquement du LOC mais conjointement avec son ALLOC.

Au bout du compte, toutes les données dépouillées à partir de notre corpus sont classées ci-après dans un tableau afin de savoir méticuleusement que la négation polémique de telle fonction ou de telle autre n'est pas employée involontairement étant donné que « *La prise en charge énonciative consiste dans la sélection par L du point de vue qui détermine le sens de l'énoncé, [...]* » (DENDALE et COLTIER et al : 62)

3.2.3 Tableau 02 représentatif du dépouillement des données :

« La négation polémique « Ne...pas » »

Mois de publication	Nombre d'occurrences d'emploi de la négation polémique				Nombre de billets ayant aucune négation	Nombre d'occurrences mensuel	Pourcentage mensuel
	« Ne...pas »						
	Fonction « Réfutative »	Fonction « Délimitative »	Fonction « Corrective »	Fonction « Descriptive »			
Janvier	32	00	52	00	00	84	32%
Février	21	00	58	01	00	80	30%
Mars	24	00	74	01	00	99	38%
					00 sur 78		
Total	77	00	184	02		263	
Pour.	<u>29%</u>	00%	<u>70%</u>	<u>01%</u>		100%	
				E.F. « Réfutative et corrective »		<u>99%</u>	
				E.F. « Descriptive »		<u>01%</u>	
				E.F. « Délimitative »		00%	

Nous interprétons les données quantitatives ci-dessus que nous avons relevées du corpus d'étude qui présente exactement deux cent soixante-trois occurrences de la négation « Ne...pas ». Contrairement au pronom indéfini que le journaliste écarte dans onze billets¹⁵, la négation semble occuper particulièrement un rôle très important, car elle revient dans chaque billet avec une moyenne de 3,37 occurrences. Cet usage plutôt excessif de la négation dévoile son influence qui permet au journaliste d'argumenter ses pensées et les étayées non pas par des preuves irréfutables mais par une négation créant un débat contradictoire, controversé et ainsi polémique.

D'ailleurs, cette polémique en question n'est guère un travail laissé à désirer car selon les principes de base de la ScaPoLine chaque énoncé représente une hiérarchisation de pdv, lesquels se distinguent en quatre catégories expliquées précédemment ; dans notre cas d'étude qui porte sur la négation polémique nous estimerions que les pdv incorporés à la négation polémique sont des pdv complexes-hiérarchiques ; complexe parce que le sujet-parlant en tant que LOC en fait partie (pdv simple) et hiérarchique dans la mesure où l'opinion du LOC s'entremêle avec celles des ê-d dont l'objectif n'est pas de les réunir mais de réfuter l'un et faire surgir l'autre, d'où l'hiérarchisation.

Et cet autre est celui du LOC. sinon à quoi serait utile de rédiger quotidiennement un billet qui porte sur un certain phénomène, selon un certain angle de vision et qui laisse l'ALLOC incertain !, car d'emblée « *La connaissance des débats et controverses, les invitations à réfléchir, analyser, critiquer, les confrontations d'informations contradictoires, les débats polémiques brillent par leur absence dans la communauté où triomphent plutôt le psittacisme et le recyclage des fables à l'aide d'une mécanique bien huilée qui répète mais n'innove pas, qui sollicite la mémoire et non l'intelligence.* » (ONFRAY, 2005 : 39)

Au surplus, la négation polémique à « Fonction réfutative » représente 29% ; la négation polémique à « Fonction correctrice » est 70% qui dépasse largement le chiffre précédent et neutralise celui de la négation polémique à « Fonction descriptive », dont le pourcentage est de 1% et au niveau le plus bas

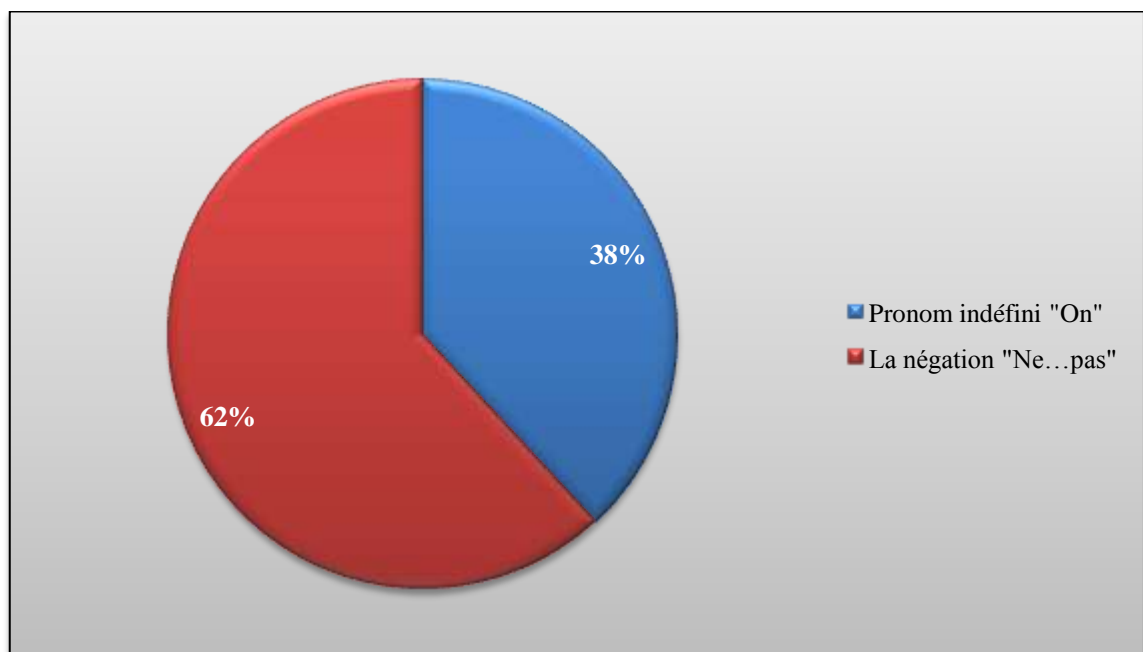
¹⁵ Voir supra p.37.

du classement, la négation polémique à « Fonction délimitative » à un taux de 0%. Il est vrai qu'un tel chiffre aurait pu nous surprendre, malgré que nous ayons confirmé nos chiffres deux fois, mais en prenant en considération le corpus d'étude, relevant des mass-médias, nous déduisons que dans la presse écrite lorsqu'il y a moins de délimitation, la polémique s'y rebondit mieux ...

À ce propos nous citons un grand philosophe français qui disait « [...] *Le fonctionnement des médias, aujourd'hui, a pour objectif principal « l'audience » et on ne fait pas d'audience par l'intelligence mais on fait l'audience par des insultes.* » (ONFRAY, 2017)

Pour conclure, le graphique ci-dessous récapitule et illustre le pourcentage d'utilisation du pronom indéfini « On » et la négation polémique « Ne...pas » pour que nous ayons un aperçu final sur l'usage des deux stratégies tributaires de la polyphonie.

3.3 Figure 01 : Secteur représentant le bilan du dépouillement des données



Conclusion

Conclusion

Dans la présente recherche, nous avons tenté d'étudier l'apport de la polyphonie, comme un art de structuration de la parole écrite, qui s'est avéré incontournable dans l'entreprise persuasive. Ainsi, à travers notre étude heuristique de la ScaPoLine, nous avons décelé une faille qui n'a guère affecté l'intégralité de la recherche, mais juste un point, même si les avis des linguistes divergent à son propos.

Tout d'abord, nous savons tous, au moins après une lecture de cette recherche, que les linguistes considèrent la polyphonie comme une locomotive qui charrie des stratégies immesurables à l'infini. Mais étonnamment, dans un contexte tel que la presse écrite, et plus précisément dans les billets de satire, c'est-à-dire les écrits incluant l'opinion personnelle et individuelle du journaliste ; nous disons, tout simplement que le mode subjectif restreint la présence et l'émergence de la polyphonie alors que le mode objectif la déclenche.

En revanche, cette constatation rédhitoire ne nous a pas empêché de repérer certaines caractéristiques saillantes de la polyphonie que nous avons étudiées précédemment. Afin d'éviter donc une confusion quelconque, nous tenons de rappeler notre problématique de départ : Comment la polyphonie permet-elle au journaliste de persuader ses lecteurs ?

D'abord, nous avons discerné dans notre corpus, grâce aux manifestations du locuteur que le LOC est le seul énonciateur sans l'appui des ê-d, d'où la subjectivité inhérente aux billets dans lesquels Mohamed Fodil Baba-Ahmed a tenté d'exprimer explicitement ses idées, ses pensées, etc. mais il y avait dans ces brusques paroles quelque chose de mystérieux que lui-même n'expliquait pas parce qu'elle le martyrisait.

Ainsi, la polyphonie échappe totalement et ne se conforme guère aux préceptes de la dimension argumentative et donc la persuasion en est une option sine qua non. Vu l'instance de production, principalement, la ligne éditoriale qui laisse le libre choix au journaliste quant aux procédés adoptés, entre autres, le fait d'illustrer uniquement par des exemples qui l'aident à étayer sa visée persuasive

et en affirmant des suppositions, des idées inopportunes, voire des délires sans aucunes évidences ou parfois en généralisant un phénomène particulier, etc. dont la conséquence serait la perte du sens de la réalité pour le sujet-parlant, d'ailleurs « [...] *bien qu'il puisse, dans certains cas, cacher son délire, [...]. Certaines personnes souffrant de ce trouble, surtout des hommes, entrent en conflit avec la loi, soit du fait de leurs efforts pour poursuivre l'objet de leur délire, soit en raison de tentatives malencontreuses pour « sauver » ce dernier d'un danger imaginaire.* » (FRANCES : 407)

En outre, sous l'angle de la ScaPoLine nous sommes parvenu à découvrir, premièrement, le rôle majeur que joue le pronom indéfini « On », surtout employé dans une référence floue inclusive et générique de même que la négation polémique « Ne...pas » dont la fonction est majoritairement réfutative et correctrice.

De ce fait, les données compilées de notre analyse attestent que la négation polémique prévaut sur le pronom indéfini ; ces deux stratégies et/ou stratagèmes, voire ni l'une ni l'autre, si nous nous contentons du sens littéral de la polyphonie ; quoi qu'il en soit, elles consistent d'une part à mettre en exergue un sujet quelconque qui fait l'actualité où s'enchevêtre un abus d'usage de la négation polémique et le pronom indéfini, dont le dernier est primordial pour que l'ALLOC se sente considéré, impliqué, etc. et la première sert non seulement à contester le déjà-là mais aussi à le rectifier ; afin qu'il y ait une pensée répartie harmonieusement s'appuyant également sur les topoï et les stéréotypes conduisant à une interprétation commune.

En réalité, ceci ne dispense pas le LOC de sa responsabilité dans l'établissement des conclusions implicites et ainsi nous justifions pourquoi la négation polémique ayant une « Référence totalement floue » est négligée de même que l'emploi du pronom indéfini à « Fonction délimitative ».

Au terme de cette étude, nous concluons que le LOC a pour objectif d'homogénéiser sa propre et unique réflexion avec celle de l'ALLOC, d'où la persuasion, un antipode de bravoure, qui sous-tend tout écrit journalistique

dans lequel le LOC en tant que constructeur du sens se distancie de son énoncé et ainsi abandonne l'ALLOc dans une aberration infinie mais loin d'être primesautière, car la polyphonie permet la mise en mot du présupposé qui pourrait être décelé du contexte, mais quels contextes et à partir de quels cotextes du moment que le sous-entendu relève toujours de la responsabilité du LOC qui simultanément y introduit des conclusions implicites.

En fin de compte, nous attestons à l'instar de Nolke de l'université d'Aarhus et Hassani de l'université de Batna que la ScaPoLine est l'épine dorsale de la persuasion, permettant aux journalistes de bénéficier des détournements et des contournements qu'offre la polyphonie sans aucun anonnement.

De plus, pour aller plus loin et approfondir cette recherche, il serait intéressant de pouvoir interroger des journalistes provenant des quatre coins du pays et étudier les données recueillies avec toutes approches possibles afin que les résultats soient exhaustifs.

Bibliographie

Références bibliographiques

Ouvrages consultés :

- AMOSSY, R. (2006) : L'argumentation dans le discours, 2^{ème} édition, Armand Colin, Paris, 275 pages.
- ANTONIETTA PINTO, M. et EL EUCH, S. (2015) : La conscience métalinguistique, Presse universitaire de Laval, 241 pages.
- BENVENISTE, E. (1966) : Problèmes de linguistique générale, Tome 1, Gallimard, 356 pages.
- BRACOPS, M. (2010) : Introduction à la pragmatique, Duculot, Bruxelles, 240 pages.
- BRES, J. et al. (2005) : Dialogisme et polyphonie, Duculot, Bruxelles, 344 pages.
- DENDALE, P. et COLTIER, D. et al. (2011) : La prise en charge énonciative, De boeck duculot, Bruxelles, 256 pages.
- DUCROT, O. (1984) : Le dire et le dit, Minuit, Paris, 237 pages.
- FRANCES, A. et al (2005) : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, 4^{ème} édition, MASSON, Normandie, 1082 pages.
- HATZFELD, H. et SPIEGELSTEIN, J. (2000) : Méthodologie de l'observation sociale, Dunod, Paris, 188 pages.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2002) : L'énonciation, Armand Colin, Paris, 267 pages.
- LANCIEN, T. (1994) : Médias : Faits et effets, EDICEF, 192 pages.
- MOESCHLER, J. AUCHLIN A. (2009) : Introduction à la linguistique contemporaine, 3^{ème} édition, Armand Colin, 221 pages.

- MOIRAND, S. (2008) : Les discours de la presse quotidienne, Presses universitaires de France, 159 pages.
- NOLKE, H. (2001) : Le regard du locuteur 2, Kimé, 320 pages.
- ONFRAY, M. (2005) : Traité d'athéologie, Grasset, 170 pages
- PETERFALVI, J.-M. (1974) : Introduction à la psycholinguistique, Presses universitaires de France, 160 pages.
- SARFATI, G-E (1997) : Éléments d'analyse du discours, Nathan, Paris, 128 pages.

Articles consultés :

- AMOSSY, R. et KOREN, K. (2009) : « Rhétorique et argumentation : approches croisées », in *Argumentation et Analyse du Discours*, n°, ISSN : 1565-8961, pp. [En ligne] : URL <http://aad.revues.org/561>
- BENABDALLAH, I. (2011) : « la polyphonie de la négation dans le discours journalistique », in *Synergie Algérie*, n°14, pp.115-122.
- BERKENBAUM, P (2014) : « Saint-Pétersbourg, héroïne de Dostoïevski », in *Le soir*, n°, pp. [En ligne] : URL <http://blog.lesoir.be/voyagevoyage/2014/12/10/saint-petersbourg-heroine-de-dostoievski/>
- BIRKELUND, B. (2012) : « Cette polyphonie n'est pas externe mais interne », in *Arts et Savoirs*, n°, ISSN : 2258-093X, pp. [En ligne] : URL <http://aes.revues.org/439>
- CÉCILE, N. (2002) : « On. Qui. On » ou des valeurs référentielles du pronom personnel indéfini dans Les Voyageurs de l'Impériale de Louis Aragon », in *L'Information Grammaticale*, n° 92, pp. 36-45.
- FABIEN, G. (2000) : « Peur et persuasion : présentations des recherches (1953-1998) et d'une nouvelle lecture », in: *L'année psychologique*, vol. 100, n°2. pp. 333-376.

- GAL, M. (2016) : « Le Saint-Pétersbourg de Dostoïevski : de la généralisation du mythe urbain à l'individualisation de l'espace vécu », in : *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne] : URL <http://tem.revues.org/3755>
- GJERSTAD, O. (2010) : « La polyphonie discursive », in *Colloque international Dialogisme : langue, discours*, n°, pp. [En ligne] : URL <http://recherche.univ-montp3.fr/praxiling/spip.php?article264>
- HASSANI, R. A. (2015) : « Polyphonie / écriture journalistique : anomalie ou complémentarité ? Pour une analyse polyphonique -ScaPoLine- de la chronique journalistique Raina raikoum, in *مجلة الا عشر*, n°, pp. 37-50.
- HUYGHE, F. B. (2011) : « Réseaux et expression politique », in *journalisme citoyen*, [En ligne] : URL http://www.huyghe.fr/actu_285.htm
- LANDRAGIN, F. TANGUY, N. (2014) : « Référence et coréférence du pronom indéfini « On » », in *Langages*, n°, pp.99-115. [En ligne] : URL <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01069457>
- MULLER, M. (2012) : « La négation comme jugement : une application aux interronégatives », in *Linx*, n°, ISSN : 2118-9692, pp. [En ligne] : URL <http://linx.revues.org/1210>
- NOLKE, H. (2013) : « L'ancrage linguistique de la polyphonie », in *Linha d'Água*, n° 26 (2), pp.135-158.
- NOLKE, H. (2012) : « La ScaPoLine 2001 », Université d'Aarhus, [En ligne] : URL http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Polyphonie_III/Henning_Nolke.htm
- NOLKE, H. (2009) : « Types d'êtres discursifs dans la ScaPoLine », in *langue française*, n° 164, pp. 81-96.
- NOLKE, H. (2008) : « La polyphonie linguistique avec un regard sur l'approche scandinave », in *Institut de linguistique française*, Congrès mondial

de linguistique française, n°, ISBN, version électronique : 978-2-7598-0358-3, pp.129-145.

- NOLKE, H. (1990) : «Formes et emplois des énoncés négatifs : polyphonie et syntaxe de «ne...pas» », in *Revue romane*, National Library of Denmark and Copenhagen University Library, n°, pp. [En ligne] : URL https://tidsskrift.dk/index.php/revue_romane/article/view/12017/22872

- NORÉN, C. (2009) : « La ScaPoLine appliquée sur corpus. L'exemple du pronom on », in *langue française*, n° 164, pp. 137-148.

- PATRICK, D. (2013): « Henning Nølke, Kjersti Fløttum, Coco Norén (éd.), Scapoline. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique », in *Cahiers de praxématique*, n°, ISSN : 2111-5044, pp.194-198. [En ligne] : URL <http://praxematique.revues.org/1706>

- PERRIN, L. (2009) : « La voix et le point de vue comme forme polyphonique externe », in *Langue française*, n°164, pp.61-79.

- PLANTIN, C. (2007) : « Analyse et critique du discours argumentatif », CNRS, Université Lyon 2, [En ligne] : URL www.icar.cnrs.fr/pageperso/cplantin/documents/2002b.doc

- SKINDER, P. (2008) : « Le *Je(u)* des voix dans le discours d'après la théorie polyphonique », in *Synergie Espagne*, n°01, pp.59-68.

- TUTESCU, M. (XXX) : « La négation polémique », n°, pp. [En ligne] : URL http://www.ebooks.unibuc.ro_ils_Mariana

- XXX (2009) : « La polyphonie linguistique », in *Langue française*, n° 164, pp. 3-9. [En ligne] : URL <http://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2009-4-page-3.htm>

Dictionnaires consultés :

- CHARAUDEAU, P., MAINGUENEAU, D. (2002) : Dictionnaire d'analyse du discours, Éditions du Seuil, Paris, 660 pages.

- GIRAC-MARINIER, C. et al. (2014) : Le petit LAROUSSE, LAROUSSE, Paris, 2016 pages.
- OSWALD, D., TZVETAN, T. (1972) : Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, 1972, 480 pages.
- MICROSOFT, (2009) : Encarta, Redmond.

Sitographie :

- "*On n'est pas couché*" (Émission visionnée le : 19/11/2016) : MOIX, Y., France2, Paris. [En ligne] : URL http://www.france2.fr/emissions/on-n-est-pas-couche/diffusions/19-11-2016_524997
- "*Stupéfiant*" (Émission visionnée le : 09/01/2017) : ONFRAY, M., France2, Caen. [En ligne] : URL http://www.france2.fr/emissions/stupefiant/diffusions/09-01-2017_537761

Annexes

B1 : (02-01-2016)

Dans un cabas

Un nouvel an approche. Une fois de plus. Comme chaque année. En fait, le cycle d'une vie normale. Les fêtes annoncent le rythme des préparations que chacune de nos familles, à leurs façons, entreprennent... aussi de manière cyclique, suivant les saisons. La saisonnalité de la fête chez nous est très répandue car on essaye de ne pas en rater une seule. Même celles qui ne nous concernent pas. Celles qui nous viennent de contrées rencontrées au croisement d'un brassage de populations. Ou au carrefour des chaînes télé. Parfois, on en invente afin de motiver nos portemonnaie. Nos portefeuilles. Tuant ainsi l'ennui, sans économies d'efforts. Acheteurs-râleurs. « Hé oui, comment expliquer aux enfants le manque de tunes ». Tout cela pour justifier notre besoin de s'exprimer par la dépense. Nos ports à ce propos sont pleins de nass el cabas. Fournisseurs aux heures de pointe de la fête. Ils ont différents profils, ceux qui, chargés de victuailles pour le marché noir, cannibalisent nos pauvres étals de sous-marques, riches en mauvais goûts. Il y a ceux qui font en cette fin d'an, plusieurs allers-retours entre Marseille et le bled. D'autres font le ollé ollé en Sbagna et nos supérettes. Il se trouve ceux qui traversent nos frontières complices des doux-ânes chargés de tout ce qui rend vert de rage nos producteurs. Nos faces blanches face au froid. Les membres paralysés, nous avançons tous les jours avec la rage et le feu dans nos coeurs. La vie, c'est cela aussi, avancer jusqu'au bout tels des automates dont la programmation est réglée depuis longtemps, depuis tout le temps. Fête sur fête. Fêtes surfaites par les médias et la pub. Conditionnements qui nous poussent à fêter les lumières d'une nuit et digérer les délestages du lendemain...

B2 : (03-01-2016)

Fêtes surfaites

Fête après fête, événement sous événement. Ramadan, Aïd Seghir, rentrée scolaire, Aïd el-Kébir, Achoura, Naïr, Mouloud ennabaoui, que des dépenses, que des panses. A peine tu commences à souffler, ton portefeuille de crédit est sollicité. Tu es pris dans une douama infernale. Ghil assaha bark, pourvu qu'il y ait de la santé. On se console ainsi. Ainsi va la vie. El hamdou lillah, dira celui qui est pris dans le tourbillon du koul youmisme qui se suit et se ressemble. Mais, quand surgit un problème ou que les soucis s'accumulent, il est parfois difficile de garder la tête froide ou de ne pas se sentir noyé. Quand la tuile est là et l'humeur lasse, comment faire ? Kayene ceux qui démarrent au quart de tour et envoient tout valser, Kima jet klète. Après moi le déluge, pourquoi s'en faire ? De toute façon, ça ne changera rien à l'ordre des choses, plutôt au désordre des choses. Kayène aussi ceux qui restent paralysés, incapables d'avancer. Avancer pourquoi et comment ? Chacun est plus ou moins émotif, anxieux ou stressé mais, honnêtement, qui prend le temps de se poser la question, ne serait-ce qu'un instant : « Et si on appuyait sur la touche « pause » ? L'entourage et la pression sociale rend cette évidence souvent inaccessible. « Ouach igoulou les jirane si je n'achète pas le mouton ? Que dira celui qui viendra te souhaiter un aïd mabrouk, si tu ne lui étale pas les gâteaux de Aïd Seghir » ? Te pardonnera-t-il, ton enfant, si tu ne lui achètes pas de nouvelles fringues à cette occasion. Pourra-t-il dire à ses copains qu'il n'attend pas cette occasion pour être bien sapé ? Alors, avons-nous la force et le doigté pour appuyer sur cette fameuse touche « pause » ? Cette aptitude à prendre du recul, nous l'avons tous en nous. Oui, mais comment prendre la décision de la déclencher au moment voulu, avec calme et sérénité pour mieux avancer vers l'essentiel ? Mais c'est quoi l'essentiel ? Voilà qu'on est repris dans le même tourbillon.

B3 : (04-01-2016)

On avance

Le changement promis par les immobiles est bel et bien là. Ça yiii le Fln a trouvé sa nouvelle tête. Il l'avait perdue, il y a belle lurette. Ce parti nous avait promis le changement, il a tenu parole. « Le changement est à nos portes ». Ce n'était pas un mensonge. Cela s'appelle un changement qui ne change rien. C'est comme le prix du baril de pétrole. Quand il était à 150 dollars, j'étais cet Algérien avec trois fois rien, aujourd'hui qu'il est à... « près d'eux », je deviens cet Algérien avec, toujours le rien, à la fin de chaque mois. Si, quand même, j'ai pris, contrairement au personnel politique, de l'âge. Je pense déjà à la retraite. Je commence pour l'induction à ce nouveau statut de fréquenter des retraités. On apprend à tout âge. Et pour survivre avec la pension promise, il faut un sacré bagage. Savoir jongler avec la popote. Choisir le moment pour aller au marché. Le jour où il faut acheter tels produits, au lieu d'autres. Le jour où il est préférable de rester chez soi. Soit parce que il fait froid et les prix ont chauffé. Soit qu'il gèle et les marchés sont vides. Là, on est content d'avoir épousé celle qui savait faire du berkouess, qui te dispense de sortie. Hé oui ! La jeunesse ça ne doume pas ! Les jambes berkou... les enfants kebrou et les besoins aussi. En plus mergou, tu ne peux plus leur refiler n'importe quel vêtement ou paire de pompes. Ils sont exigeants, connaissent les marques, ce qui fait et ce qui ne fait pas tendance. C'est un peu pour cela que le père de famille déteste la pub des télé. Celle qui pousse à la consommation. Celle qui fait que le produit devient jetable, avant sa date de péremption, car un autre fait la une des pages pub sur les écrans. L'année prochaine, puisse Dieu nous l'allonger... la vie, la date aussi va changer, mais rien ne va changer. Vous pourrez relire ce billet...

B4 : (05-01-2016)

Décision

Nous importons de l'essence : bof, une panne peut toujours arriver dans nos raffineries. Ce n'est pas très méchant, le carburant n'est pas payé en devise, c'est du troc ! On leur fourgue du pétrole brut que nous puisons sous terre et qui nous tombe du ciel (en attendant que le ciel nous tombe sur la tête), en contrepartie d'un «plein». Il n'y a pas à se plaindre. On importe des bureaux d'étude pour la dirassa d'un projet. On paye les yeux de la tête pour quelques reliures qui nous permettront de mener à bien le chantier. Le responsable qui en a fait la commande a été appelé à d'autres fonctions. Le projet restera projet, il ne verra jamais le jour, la nuit on dort tranquille ! Le jour où on le sortira des tiroirs, il faudra le refaire, car le bureau d'étude et de suivi a été dissous... On importe du blé et des minoteries clés en main, des fours rotatifs, de la levure... Faut bien manger et nourrir les autres peuples ! On importe des fringues, des flingues, on importe du lait, du beau, des steaks saignants et bientôt des enseignants. On importe des voitures, on roule à tombeau ouvert. On n'est même pas capable de fabriquer l'opium du peuple, alors on importe des drogues en livres, on importe de la faïence, de la faillite, on n'importe quoi... Ça nous rappelle le temps où feu Houari Boumediène a été visiter une usine d'insecticide. «C'est un emballage fabriqué fel bled !», dit-il, sûr de lui. Oh que non ! Il est fourni par un pays frère. Et la sérigraphie, il y a bien une imprimerie capable de s'en occuper sur place ? Oh que non, rerépond le cadre. Et le bouchon vaporisateur ? Lui aussi, sidi le raïs, khoutna de l'abas nous le fournissent ! Hors de lui, le président : «Amala, qu'est ce qui est fabriqué fi bladna ? Les mouches et les moustiques, ya akhi el-prisidène», répond le responsable zélé. Depuis, on n'a plus eu de ses nouvelles ni de celles du directeur de la télévision qui a laissé passer en direct les moments forts de cette inauguration. Par la suite, on s'est mis à importer des cadres, après avoir poussé la majorité à l'exil et d'autres en prison. On importe des programmes de relance économique; mais comme ils sont en train de patiner, on pense à importer un gouvernement. Même là, les candidats ne se bousculent pas au portillon. Alors, l'idée d'importer un peuple, pour leur Algérie, fait sérieusement son chemin. Mais leur Algérie n'existe que sur leurs passeports, et le peuple, ils ne le connaissent même pas. Alors ils viennent d'interdire toutes importations de produit étranger afin d'encourager la production nationale de «oualou» bien emballé dans un packaging dernier cri... «Partez!»

B5 : (06-01-2016)

Souhails

Comme si on venait de naître le 1er janvier, fusent les «bonnes années» comme si chaque année était un dé jeté au hasard, non reliée à l'année précédente, comme si notre histoire recommençait, encore et encore. Quoiqu'il m'arrive, mon histoire débute, il y a au moins des dizaines d'ans, impossible de faire autrement. Récemment, dans un bouquin, j'ai lu qu'une mère qui vomissait pendant sa grossesse était une mère qui ne voulait pas d'enfant, simple non ? Merci maman... de ne pas l'avoir fait! Peu importe, l'abîme ne vient pas de là, il est collé ailleurs, un cadeau de l'évolution, un gouffre qui m'empêche de m'endormir, totalement. Ha... Escalade, le défoulement, grimper, sentir battre mon coeur. Mes bras me font mal, j'oublie le vide, collé au lit, lentement, doigt après doigt. Les autres sont là, aussi. Rapport animal, sportif. On parle de voies, de prises, tout devient simple. Notre vocabulaire s'estompe. On me questionne. Et comment ce mouvement, ce passage. Je réponds, plaisante, explique, montre. Mais savent-ils qui je suis ? Non, personne ne sait qui est qui, vraiment. Juste une surface... Partout où je tourne mon regard, je vois des gens programmés, pour croire à ceci, pour penser cela. Pas de conscience personnelle, ou si peu. Personne n'a voulu devenir malade, n'a désiré aller au-delà de lui-même. Que du raisonnable sans raison, depuis toujours à fuir l'ennui, à fuir une réflexion, toujours, plus lourde à supporter. Le vide est là, omniprésent. J'ai juste appris à l'oublier. Mais quand l'ennui revient, il est à mes pieds. Je deviens la carte zéro, le patient au bord du précipice. Mais bon, même si ce puits, sans fond, s'ouvre à la moindre occasion, je le connais, je l'accepte, et ma vie n'est plus cette panique tant vécue, tant cachée, qui me poussait à l'oubli, jour après jour. Occulter le vide en me précipitant dans le néant... Mes enfants sont là. Je suis comme un poteau indicateur, indispensable à leur vision. Je me dois d'être planté dans un sol, à peu près solide. J'y ai laissé une partie de moi dans ce sol. La partie la plus fantasque, celle, certainement, qui plaisait le plus, celle qui m'aspirait et me sublimait aussi... Que suis-je devenu ? Je ne sais me juger, je ne peux que me voir et mon histoire ne fait que continuer. Pas de regrets ni d'autosatisfaction, juste des semblants de choix inhérents au scénario et à ma capacité d'acteur.

B6 : (07-01-2016)

Communication

Deux amies se téléphonent – chacune d'un côté de la mer. On dit que jeûner à Paris, c'est difficile, le cadre ne serait pas chaleureux. En clair, les odeurs de chez nous n'y seraient pas ! C'est le ramadan. -Allo... Je «tantant» très mal. Parle plus fort, j'ai un problème de «chant». - Mais non, je ne suis pas aux Champs Élysées. Je te parle de ma fenêtre. Je surplombe Barbès. - Mais parles dans le «cabini» et raconte moi un peu sidna. Voilà j'ai ma bouche pile face au combiné ! Tu m'entends mieux ? - Oui «jean tend mieux» - Comme ici fi barbes comme làbas fel quartier. Les gens sont agglutinés à la porte d'une pâtisserie, les délices de Carthage, et ressortent avec des boîtes de gâteaux, du pain bien de chez nous, des «saha ta fête», en guise de musique de fond. El roqag rangé sur une caisse de fortune est vendu par une jeune fille de type maghrébin. Une autre s'aligne près d'elle et sort, à son tour, sa marchandise du «matloueu» que sa mère vient juste de sortir du four et se met à le vendre à tour de bras. - Oui mais chez vous, là-bas, la marchandise est recouverte de film alimentaire pour éviter que les microbes de la rue s'y accrochent. - Tu te trompes c'est comme chez nous fel bled. C'est ça qui est beau. Il ne faut pas dépayser la clientèle. Quelques odeurs d'égout par là, quelques mouches inoffensives par ci... - Mais parle dans le cabini... - Oui... Tu sais Ghalem, mon mari, il arrive même à acheter des cigarettes algériennes, vendues par ceux de chez nous, fi les trottoirs. Khatra, khatra la police les enquiquine, mais tu penses... Itirou nos jeunes... De longs échanges se poursuivent sur la cherté de la vie comparée aux deux rives. C'est tantôt des multiplications par quiza, des divisions par 16 et des poussières...! Elles abandonnent les calculs. Elles concluent que c'est dur pour tout le monde – Ah yema, j'ai mal à la tête. -Passons à autre chose. Et les Français dans tout cela ? mais parle dans le «cabini silteplai» - On les compte sur les doigts de la main tellement ils se font rares. Mais ils sont contents depuis la décision de la déchéance de la nationalité française pour ceux qui commettent des actes terroristes.

B7 : (09-01-2016)

Espèces

Le chien. C'est celui qui vit contraint de réaliser des corvées (travail, respect des règles sociales, prise en charge de la famille, des amis de la famille, des voisins, de l'ensemble de la société). Le chien. C'est celui qui aboie quand il n'est pas content et quand il l'est. C'est marrant on emploie beaucoup d'expressions liées aux chiens : il a eu un mal de chien, il est malade comme un chien, lui et sa chiennerie, il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors, il s'en va repenti comme un chien, il s'est comporté comme le pire des chiens, ses enfants tels des chiots affamés, sa femme le traite comme un chien de la pire espèce, un chien est mieux que lui... on pourrait en faire un livre de citations canines. Si l'homme est si proche du chien c'est que comme lui il peut être muselé et se rabattre sur sa nature. En même temps, j'ai même vu des cabots être mieux considérés. Et dire que le chien est le meilleur ami de l'homme. Il lui ressemble tellement que le langage humain l'intègre à toutes les expressions nécessaires pour décrire le quotidien de l'homme. Le chien n'est donc pas celui qu'on croit. C'est souvent celui qu'on croise de telle ou telle autre nationalité, avec l'air hébété, les oreilles entre la queue. Le dos courbé. Le poil mal lissé. L'odeur appuyée. Les pattes ballantes. Le froc allant. Parfois le regard hagard, il frôle les murs des immeubles et s'y adosse même lorsque l'ennui et la détresse s'animent en lui. Il sait qu'il va devoir errer dans la ville pour trouver de quoi subsister. Aller mendier quelques croquettes pour le soir. Faire pitié c'est ce qu'il sait faire le mieux. S'asseoir à même les perrons des immeubles et prendre un air accablé à chaque passage d'un badaud qui se dit que finalement il n'est pas si loin de cet état et que cela pourrait parfaitement lui arriver aussi. Il y a les toutous à leurs mémères. Ceux qui ne conviennent pas à la maisonnée et qui du coup font les chiens de fortune afin de se faire oublier. Ils obéissent à chacune des volontés de la maîtresse de maison - pourvu que son courroux disparaisse. Chienne de vie.

B8 : (10-01-2016)

Au secours

On court. On court. Si court soit-on. Nos pas prennent leur place entre l'asphalte et le bitume. Nos ombres telles des paravents suivent indolentes les corps qui s'activent. Les visages croisés de multiples fois s'inscrivent dans nos mémoires comme des images connues. Loin tout de même de les rendre amies, elles contribuent à l'ambiance générale de la ville. Lorsqu'il nous arrive de ne plus croiser l'une d'elles pendant une période jugée trop longue, notre mémoire vient au rapport. On se surprend même à s'y intéresser. On cherche à comprendre, à savoir ce qu'elles font là. Après tout, c'est notre droit. Les chemins qu'ils occupent sont des voies qu'on s'est appropriées. Un lieu intimement commun et pourtant on se demande pourquoi elles ne dérangent nullement la commune. Pourquoi elles s'amassent et s'agglutinent ? Pourquoi les odeurs de l'été transformées en senteurs envahissantes nous poussent à l'asphyxie ? Y a-t-il grève ? Ou crève programmée à 39 degrés à l'ombre des palmiers qui refusent les dattes ? Date à retenir: 2015! Pourtant, nous les pauvres on paye nos impôts à la source, pourtant on est à jour, inscrits sur vos listes électorales ! Nous sommes en droit de questionner: pourquoi sont-ils en retard chaque fois pour dégager toutes ces poubelles qui envahissent nos chemins ? Parfois, on y découvre leurs histoires. Puantes. Leur route tracée. La crasse agrippée. La folie engendrée. Le ras-le-bol. Bol au ras. Rat errant. Râles des chiens. Les ordures balancées sur nos têtes pleines. Les pieds pataugeant dans la frange. Seul le nez, qu'on n'a plus - pointé vers le ciel - cherche une voix sans plainte pour crier haut et fort : dégagez les poubelles ou nous nous chargerons de déménager toutes les poubelles qui ont fait de notre ville la capitale des ordures. Dire qu'au moment où on n'arrive pas à gérer un parc de bennes à ordures, on a installé le tramway sur nos routes. Il n'y a pas odeur de saint-été, la douche sera froide...

B9 : (11-01-2016)

Ça pousse

Une poignée de main nécessaire. La réconciliation. Etre ensemble pour mieux combattre les injustices qui touchent les plus faibles de notre communauté. Enfant, dans les cours d'école, déjà des bandes se formaient pour être plus forts et faire régner leurs lois. La force du groupe. La guerre des boutons. Je crois qu'adultes on est le fruit de cette éducation. Chaque jour, nous avons des exemples de ces alliances fortuites. Entre voisins. Entre collègues. Entre deux. Ces brouilles telles des brouillards se lèvent par à-coups et laissent leurs protagonistes aveugles de méchanceté et avides de revanche. Les revanchards. Les vendus. Les perdus. A quoi bon tout ce cinéma si à la fin personne n'est contenté ? La vendetta. Du temps s'écoule et pourtant tout vous rappelle qu'il faudra un jour mettre les compteurs à zéro. Juste pour la tranquillité d'un mal encore plus dangereux qui se nomme l'orgueil. Un orgueil qui souvent est mal placé. Une place qu'on lui fait car on est trop lâches pour régler nos propres problèmes. Chacun à sa Colomba qui attend le moment propice pour vous faire sortir de votre réserve contre vous-même. Donc tout est de la faute de l'autre. Si on est malheureux, c'est de la faute du monde entier. Entièrement. C'est tellement plus simple de se «victimiser» que de se voir victorieux d'une situation qui nous échappe car nous nous autorisons à prendre le temps de médire au lieu d'agir. De parler au lieu de faire. De mentir au lieu de dire les vérités. Vivre sans demander de compte à un tiers qui ne sait même pas que vous existez, alors avancez sans attendre que l'autre vous pousse.

B10 : (12-01-2016)

Mine jaou ?

Tout le monde court derrière quelque chose. Des scènes vivantes se figent dans la mémoire comme des diapositives. Elles paraissent anodines, faisant partie de la quotidienneté. Elles deviennent floues et irritent l'esprit lorsque, dans leur évolution, il manque un chaînon. Le chaînon qui explique la mutation progressive de l'individu dans sa vie de tous les jours. Il y a ceux qui sont nés dans les bras de l'opulence, ceux qui triment à longueur de journée pour agrémenter leur vie, si la maladie ne les emporte pas avant. Enfin, ceux qui essayent d'occulter un passé qui leur rappelle un mauvais souvenir. Le passé rattrape toujours le présent. Il y a peu de temps, les esprits du mal ont déchiré le coeur de la patrie, en encensant d'une poudre maléfique des opportunistes, des fanatiques ou simplement des ignorants, pour des desseins d'une autre époque. Aujourd'hui, après s'être éclipsés, laissant le temps panser les blessures, ils ressurgissent blanchis par une nouvelle poudre qui lave plus blanc que le blanc. Luisants comme un sou neuf, ils inondent le circuit des affaires et du commerce en injectant des sommes d'argent colossales dont l'origine nous laisse perplexes. D'ailleurs, on n'a jamais su où était passé l'argent du racket, du vol et du chantage de ceux qui ont envoyé ad patres des milliers d'innocents. Nouveau départ, nouveau look, nouvelle vie. D'un coup de baguette magique, ces tartuffes du nouveau siècle arborent le visage de l'innocence et endossent le manteau de la sagesse. Aujourd'hui, riches et bien introduits, ils narguent ceux qui soutenaient le mât du bateau lorsque celui-ci tanguait dans la tempête qu'ils ont créée.

B11 : (13-01-2016)

Chaîne-gaine

Le pays va comme il va. Il n'y a qu'à lire les journaux. Mais va-t-il plus mal qu'avant ? Avant l'ère où nous étions sous le joug de la colonisation. Où nos rues ne nous appartenaient pas. Où nos vies étaient au rabais. Ah c'est sûr, la ville et ses monuments étaient bien entretenus jadis, pendant ce temps-là nous n'étions pas libres. Le travail, il y en avait pour chacun d'entre nous, rémunéré sous forme de bénévolat colonial qui consistait à nous payer, tout juste, pour ne pas mourir de faim et ainsi permettre à nos bienfaiteurs de conserver la précieuse main-d'oeuvre. L'éducation était accessible, enfin, à une petite poignée de citadins bien sous tout rapport. Ceux qu'ils souhaitaient gagner à leur cause. Nos femmes portaient, toutes, le même nom, 'Fatma' et nos hommes 'Mohamed'. Ah oui, c'était plus simple mais au fait pour qui ? Allons, faisons un petit effort de mémoire. Soyons objectifs dans nos souvenirs. Sur les places des villes, les bals battaient «sang plein». Les endimanchés dansaient l'air in-souciant. Les autochtones n'étaient pas invités – exclus, ils imaginaient de loin la fête. Les lumières des lampions accompagnaient les traînées de l'accordéon. Les rires se répandaient sur l'ensemble du territoire. Les indigènes se préparaient également, à leur manière, à profiter de ces fêtes de l'étranger. Le sentiment qu'il se passe quelque chose de joyeux, chez vous, mais sans vous. Dans le subconscient de certains, ayant vécu cette période, les fêtes sont relatées comme s'ils y participaient, en tant qu'invités. C'est drôle ce que peut provoquer la honte de telles situations chez ces gens. Ils pratiquent le déni en enrobant ces événements de douceur et de dentelles qui n'ont jamais été. La fraternité entre nos deux peuples. Mon oeil ! On en a, encore, pour quelques années à panser nos blessures. Tant que le leurre de regretter cette belle époque, ne sera pas révolue (chez nos intellectuels surtout) cela voudra dire que mazelna morda. En attendant les pieds noirs, aux couleurs toutes rouges chantent «j'ai connu un pays qui n'existe plus» en montrant sur internet nos rues poubelles et nos immeubles cassés. Fierté où es-tu ? Alors nostalgiques, courez vite demander le visa «chaîne-gaine».

B12 : (14-01-2016)

La langue

« La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe ». «La calomnie la plus vile ne peut ternir une réputation sans tache». «On ne jette de pierres à un arbre que s'il porte des fruits». Mais pourquoi en arriver à dire tous ces trucs ? Pourquoi tenter de faire le dos rond à la médisance et aux mauvaises langues ? Pourquoi des mots qui blessent, qui tuent ? Et si on n'ouvrait la bouche que pour dire la tendresse. Des paroles positives. Paroles, encouragements, remontants qui donnent de la fierté ? «Un certain jour, le sultan voulut régaler quelques-uns de ses proches les plus chers. Il commanda chez son cuisinier ce qu'il y avait de meilleur et rien d'autre. Son cuistot n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces; l'entrée, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ces mets; à la fin, ils s'en dégoûtèrent. «Ne t'ai-je pas commandé, dit le sultan, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? – Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? C'est le lien de la vie civile, ya sidi, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle, on instruit; on persuade; on règne dans les assemblées... «Achète-moi demain ce qui est de pire, lui répond le sultan. Ces mêmes personnes viendront chez moi ,et je veux diversifier». Le lendemain, le cuistot ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire des choses qui soit au monde. C'est la mère de tout débat, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui, pis est, de la calomnie. Amala, si ce que vous avez à dire n'est pas plus beau que le silence, taisez-vous.

B13 : (16-01-2016)

La crise et la grippe

Ils ont tous rigolé à se déchirer la rate. Ils le prenaient pour un taré. «Vas-y, répète ce que tu penses être une analyse lucide de la situation fel bled». Le «taré» nullement gêné, se faisait un malin plaisir de souligner sa grande vision des choses et de répéter à qui voulait bien l'entendre ses thèses. « Moi, je vous le dis, quitte à vous paraître ridicule, que la crise saisonnière et la grippe financière qui affectent toute la planète ne peuvent pas faire de dégât chez nous car on est immunisés. Est-ce que vous pensez que la crise saisonnière est plus grave que la peste ? Non ! amala la peste elle est déjà passée, sans faire de dégâts. En plus nos rats sont tellement bien alimentés qu'ils ont fait alliance avec les chats. Il y en a pour tout le monde, donc pourquoi nous entretuer. Les habitants jettent plus qu'ils ne consomment. Ya qu'à voir le soir. Des chiens errants, des chats et des rats bouffent à la même poubelle. C'est le grand amour. Ni bagarre ni lutte. Mieux, intelligents qu'ils sont, ils laissent d'abord la place aux enfants de la rue. Cette nouvelle population qui ne vit que le soir. Ce terreau pour le recrutement des futurs cadres des bandes organisées. Quant à la grippe financière c'est du khorti. Du bluff. Des milliards de dinars s'en vont en fumée. Des scandales financiers font les unes des journaux. Chaque fois on dit que cela va asphyxier l'économie du bled. Chaque fois, s'est tassé comme si de rien n'était. On nous occupe à parler des détourneurs. De ces prête-noms condamnés par contumace. Ou emprisonnés dans des villas à l'étranger. Ils sont vite oubliés. Après on nous sort cette histoire de suspension des crédits à la consommation. C'est la grippe financière disent-ils. Oualou rien de tout cela. Les banques ne pourront plus octroyer des crédits, mais les concessionnaires d'automobiles vont les remplacer. Au lieu de transiter par la banque, on ira, directement, négocier notre crédit avec le fournisseur qui s'offrira toutes les garanties de remboursement, grâce aux contrats qu'il signera avec les assurances et les banquiers... et ça sera « intérêts moitié-moitié ». Si vous n'avez rien compris ce n'est pas de ma faute. La crise saisonnière et la grippe financière c'est une quatrième guerre mondiale qui ne dit pas son nom. » Et c'est toute l'assistance qui se remet à rire...

B14 : (17-01-2016)

Coupé, roulé ?

Souriant, serein, calme. Un mystère que cet homme. Une force de la nature. Ce ne sont pas les coups vaches qui lui ont manqué. Des hauts et des bas, il les a eus sans fléchir. Questionné sur son petit secret, il dira : «Il faut évacuer, le temps qui passe, il faut l'oublier, le présent, essayer de le vivre pleinement, quant aux problèmes, qui n'en a pas ? Le pauvre sera toujours en perpétuel combat avec la vie pour s'enrichir, le riche, lui, luttera pour ne pas s'appauvrir. Autant donc évacuer ». Pour Otchmine, ça n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il décide de faire comme son ami, évacuer, libérer sa mémoire de tout ce qui l'encombre. Mais par où commencer ? Lui qui pouvait apaiser les esprits, consoler les plus malheureux, lui qui savait planter le bon mot, le bouturer, l'arroser pour que renaisse l'espoir chez celui qui broie du noir, ne sait plus par où commencer. Il sait que la plupart du temps, l'être humain aime se raconter : ses dernières vacances ? Il n'en n'a jamais eu ni de premières ni de dernières vacances ! Sa façon de vivre avec rien ou trois fois rien ? Ça peut intéresser qui ? Il est convaincu que l'auditoire sera accablé d'ennui et pourtant, dans une hypocrisie généralisée, chacun prendra sur lui et mimera une profonde considération. C'est que l'être humain tient à ce que son prochain fasse semblant de s'intéresser à ses récits tout autant qu'il le fait pour ses congénères. Non, le vieux retraité veut sortir du crétinisme latent de ce manège pathétique. Parfois, certains racontent des histoires et c'est véritablement intéressant. Ce n'est pas son cas. Parfois, ce sont des histoires totalement inventées, des fictions, et c'est encore plus captivant. Il n'a pas la force d'en créer ! Dans de précieux élans extraordinaires, certains en font même des oeuvres artistiques passionnantes. Mais la vie d'un retraité maltraité au boulot pendant des ans et mis en exil dans une pension qui arrive quand elle peut ne trouvera pas de scénariste. Ni de producteur !

B15 : (18-01-2016)

Plein la face

Allah ghaleb, son âge ne lui permet pas de dire qu'il est né dans le « territoire de l'histoire », ni dire qu'il fait partie de la « famille tionnaire ». Mais il a vite compris que quelques expressions heureuses et être là, au bon moment et à la bonne place, avec les bonnes personnes. C'est le cocktail du parfait homme réussissant, sans grand effort, avec juste la prétention d'avoir compris les « règles » du monde. Le monde qui tourne parfaitement rond. La rondeur de l'attitude. L'attitude parfaite. La parfaite adaptabilité. L'adaptabilité sur mesure. La mesure de toutes les circonstances. Les circonstances qui dirigent les prises de décisions. Les décisions qui valident les opinions. Les opinions qui dictent la reconnaissance de ses pairs. Les pairs qui deviennent ses pères. Mieux, ses mères, à la fois. Et moi ? Toi, ça va !. Tant que tu acceptes d'être pauvre, moi je pourrais être riche. C'est l'équilibre de la balance sociale. Ce billet est pour vous. Les pauvres ! Les autres vous avez déjà tout compris. Il faut savoir que les riches passent leur temps à vous apprendre à être plus pauvres. Ils vous expliquent comment vous passer du superflu. Vivre dans le luxe, ce n'est pas facile. Passer son temps à chercher ce qui a de mieux est, parfois, déprimant. Alors que lorsque vous vous contentez de ce que vous avez, l'insatisfaction n'a pas la place. « savoir dépenser » n'est pas donné à tout un chacun. C'est même parfois dangereux. Tu perds le sommeil, du poids, ta santé... C'est pourquoi on vous conseille de vivre modestement. Etre riche, c'est trop risqué. Pauvres, vous êtes et vous resterez, c'est plus prudent. Au moins, on ne risque pas d'être déçu de la vie. Nous on préfère rêver au Paradis. Au moins, le Paradis céleste, c'est du sûr. Une fois qu'on y est, on y reste pour toujours. Ici, sur terre, le paradis, il faut le gagner, le garder, jalousement, toute sa vie et puis le transmettre à ses gosses... l'enfer aussi. Au fait el meskine ghil lihoudi fi dinou.

B16 : (19-01-2016)

Lik et liya

Pourquoi pas ? Il arrive avec un brassard de fortune autour du bras. Une matraque. Il lorgne une parcelle de trottoir et le voilà gardien de voitures. Comme il ne peut pas travailler 24 sur 24, il fait appel aux cousins et voisins pour la relève. C'est sa partie de l'Algérie qu'il revendique. Fi dik el houma, il devient le coq, il ne travaille plus. Après quelques mois, c'est lui qui régule le stationnement dans tout le quartier. Tu as intérêt à être en bon terme avec lui, si tu veux pouvoir stationner devant ta boutique pour charger ou décharger une marchandise. Par la force du temps, c'est lui et ses sbires qui font la loi. Pourquoi pas ? Il prend sa femme, son gosse, il grimpe l'escalier de l'immeuble; une fois arrivé à la terrasse, il s'installe dans la « buanderie », change les serrures de la terrasse et jure de faire sauter une bouteille de butane si on venait le chasser de sa partie de l'Algérie, patrie pétrie pour tous. Pourquoi pas. Aujourd'hui il a un compteur électrique en son nom, donc une quittance Sonelgaz, donc une carte de résidence, donc une propriété. Et pourquoi pas ? Il est appelé par le cousin du douar. Il se débrouille quelques tôles et, bel mtol, il construit son gîte. Barraka devant la baraka du cousin qui fait appel aux autres cousins et c'est le bidon-ville qui s'installe au pied de la ville. Dalma fi dalma, c'est l'insécurité, il faut donc leur installer l'électricité dans leur partie de l'Algérie. Ils seront incha'Allah relogés dans une autre partie de leur Algérie sociale. Pourquoi pas. Pourquoi pas quand on sait que des villas, des châteaux ont été vendus au dinar symbolique. Pourquoi pas quand des salariés d'une boîte qui a coulé veulent avoir des actions dans l'entreprise qu'ils ont coulée au moment où celle-ci va être vendue à un privé. Pourquoi pas ya khouya, on est tous actionnaires et on revendique tous notre partie de l'Algérie. Netguasmou. Même sans justificatif, nos parents à nous étaient aussi moudjahidine. On refuse de demeurer «mouchahidine».

B17 : (20-01-2016)

La chute

Arrogante, méchante, dépréciatrice, exigeante, haïssable, hautaine, inquiète, déplaisante, critique, sarcastique, irrespectueuse, fourbe, chicanière. Le dénigreur est une personne qui a peu confiance en elle et pour se valoriser, elle a besoin de critiquer, déprécier et railler les autres. Il utilisera le sarcasme et des commentaires désobligeants pour se sentir supérieur à sa cible. Le dénigreur cherchera toujours à pointer du doigt ce qui est disgracieux chez l'autre. Le dénigreur ne peut accepter les qualités des personnes qui l'entourent ou du moins accepter ce qui peut leur arriver de mieux. «Il regarde le monde avec des yeux malveillants et il ne rate jamais une occasion d'écraser les autres.» Larousse le définit comme une «personne qui affecte un respect minutieux d'une morale toute formelle et qui s'en autorise pour juger avec sévérité les actions d'autrui». D'ailleurs, comme un moulin à vent, il est bavard, ignorant, récitant ce qu'il a appris par coeur, sans trop le comprendre. Egoïste, irritant, sourd aux autres, narcissique, irrespectueux, fermé et ennuyeux. Le moulin à vent a besoin de se faire entendre sur tout et sur rien, peu importe le sujet de conversation. De plus, c'est lui qui impose le sujet et se moque de savoir si vous avez le temps de l'écouter. Il vous tient de longs moments pour vous raconter sa vie et celle des autres. Absorbé par ses histoires insignifiantes, il ne voit même pas qu'il vous ennuie au point de vous exaspérer. C'est une personne qui, en fait, entretient une conversation avec elle-même sans se soucier de la présence de l'autre. Même quand il se déplace, il écrase ses pas sur le pavé pour marquer son passage. Il est de toutes les marches qui peuvent l'aider à grimper l'escalier de la chute.

B18 : (21-01-2016)

C'est l'avis

La lutte des classes a existé, elle existe et existera tant qu'il y aura des classes surchargées et un ministre de l'Enseignement qui fait réforme sur réforme, jusqu'à la réforme de nos enfants. Tant que ceux, qui n'ont pas «intérêt» à ce que ça change, continuent à maquiller à la fois la réalité elle-même et le langage, afin que des sbires mis à la tête des particules politiques aident à guider les troupeaux vers la fierté du statut d'esclave. Ils veulent le bien de leurs concitoyens. Ils en connaissent le moyen pour les combler. Ils savent que tous les concitoyens aspirent à la fortune comme eux. Ils sont démocrates et ils veulent faire fortune puisque la démocratie le permet. Même ceux qui ne sont pas démocrates, d'ailleurs, veulent faire fortune. Voilà. Mais si tout le monde fait fortune, qu'est-ce qui se passe ? L'argent ne vaut plus rien. Puisque tout le monde en a. Si tout le monde fait fortune, personne ne fait fortune. Donc, il faut des pauvres. Donc, il leur faut des pauvres. Pour faire fortune, il faut bien qu'ils se les fabriquent, les pauvres. Mais des pauvres qui ne me font pas trop pleurer. L'idéal, ce serait qu'ils puissent au moins boire et manger. Car si le pauvre meurt, il faut en fabriquer un autre. A nouveau. Pour le remplacer. Voire deux ou plusieurs. Et ça n'arrête plus. Ça n'arrête plus. Car les pauvres sont indispensables. Donc, pas trop pauvres. Des pauvres propres. Je suis démocrate. Je fabrique des pauvres. Des pauvres propres. Alors, je suis riche. C'est ainsi que la démocratie devient une immense machine à fabriquer la misère et la justifier par on est tous le pauvre de quelqu'un d'autre. Sauf que, eux, sont les pauvres de Bill Gates et nous... pôvres de nous. Ainsi va la vie, dirait le prêche, celui qui possède beaucoup rabbi izidou et celui qui n'a rien rabbi izidou.

B19 : (23-01-2016)

Zid, encore

On a eu, dans notre Algérie, indépendante de sa volonté, une vaste opération nationale d'acquisition de logements « biens vacants ». Tous les nôtres, locataires d'habitations, propriété de l'Office national de la promotion et de la gestion immobilière, OPGI, pouvaient, grâce à cette décision, acheter ce qu'ils occupaient. Liesse ! yes grande joie. Pour une bouchée de pain, on pouvait payer notre maison ou notre magasin et... par facilité. Ghaya de chez ghaya. Mais au fait qui occupaient les grandes villas et grandes surfaces commerciales. La plèbe ? Oh que non ! Cette opération avantageait des initiés. Une poignée, kemcha qui a accaparé le patrimoine de luxe quand deux pièces, trois ou quatre pièces comblaient de bonheur les « plébards ». Au fait c'était une grande opération de partages de richesses qui a permis la naissance des premiers millionnaires, milliardaires actuellement. Bis repetita. Des années après, c'est le programme anti-pénurie qui pointe son nez. Il fallait inonder le marché de denrées alimentaires et autres produits aussi futiles, les uns, et utiles pour quelques autres. Des bateaux nous arrivaient. Il fallait effacer le socialisme algéro-spécifique, qui dérangeait les tubes digestifs. Pistaches, bananes fromages de toutes marques, tout et tout. Même qu'on pouvait acheter de la pièce détachée et de l'électroménager contre remboursement. Lubrifiés, les tubes digestifs ne comprenaient pas. Des initiés, encore eux, s'étaient installés à l'étranger pour nous envoyer ce qu'il fallait. Que de devises, que d'argent ont été transférés pour rendre le sourire à nos fessiers qui pétaient un plomb. Tris- repetita. Galou belli, toute machine ou autre équipement importé doit être accompagné d'un certificat, certifiant le produit conforme et... accompagné d'une expertise. Cette expertise peut être fournie par un bureau étranger. L'importateur doit pouvoir, donc, transférer des devises pour payer ces prestations. Une manne, encore une, pour des initiés qui sûrement se sont déjà organisés, làbas en zone « shengeniste » pour « faciliter » cette opération-addition qui gonflera des comptes... encore... encore... oh encore...

B20 : (24-01-2016)

Maak yal khadra

L'environnement. Le bio et la botanique. Les fleurs, la nature, quoi. Y paraît qu'on ne la respecte plus du tout. Que si on continue, on pourrait même la faire mourir. On a donc décidé de contrôler cette information. Très angoissés. Un matin. Les poubelles chargées de détritus dans notre ville. Nous nous étions organisés en brigades, par quartier évidemment, pour mieux se répartir l'étude. Une étude très terrain. Du concret. Nous voilà dans les quartiers populaires – là, rien ne dépassait mais tout débordait- en fait, pas le moindre gâchis domestique. Beaucoup de misère enfouie. Dans les quartiers plus huppés de la ville, même constat. Tout simplement parce que les autres du quartier voisin avaient déjà entrepris les fouilles avant notre arrivée. Avant de penser à un tri sélectif pour aider au recyclage, il faudrait se renseigner sur nos comportements. Il n'y a rien à voir. Circulez ! Donc, où est l'abus décrit dans les médias. Il n'est pas issu de ceux-là. Nous avons élargi notre périmètre. Aux industries. Aux entreprises. Aux poids lourds. Là, immédiatement, les problèmes décrits se sont démontrés à nous sans effort. En fait, les odeurs comme les déserts laissés autour de leur infrastructure nous ont pollués immédiatement. Les yeux picotant, la peau démangeant, le feu brûlant, les pauvres gens vivant accrochés aux bidons-villes eux-mêmes disparaissant d'année en année par trop de laissés-pour-compte... Poussière même dans les «bidons-villas». Avant de débattre du superflu, de ce qu'on doit faire pour sauver la nature. Sauvons-nous nous-mêmes. L'intérêt pour ces choses demande une richesse composée de temps et d'argent que n'ont pas les pauvres. Alors, avant de penser à économiser la terre. La terre, elle, les consume tous les jours. Mettez des bottes sur vos têtes, l'auto-asphyxie c'est plus simple.

B21 : (25-01-2016)

La relance

Alger capitale de la culture arabe, Alger capitale du festival panafricain, Alger capitale des cinémas arabes. C'est pour quand Alger capitale des Algériens ? Commençons par le commencement ! Commençons par réformer le sport, afin de redonner le sourire à ces jeunes qui brandissent les étendards du « Barça ». Ces jeunes qui sortent fêter les victoires des autres. Ces jeunes qui, à l'occasion de la victoire de notre équipe nationale de foot sur les Pharaons, nous ont prouvé que si l'Egypte pense être « Oum eddounia », l'Algérie est « Ab eddounia ». A vos marques, prêts ? Partons d'abord relancer les équipes de sport. Une bonne cagnotte sera mise à leur disposition pour redorer le blason terni par les années. Les coureurs de fonds, plus aguerris aux magouilles bancaires, sauront être des plus performants, on comptera sur eux pour battre tous les records de transactions honnêtement frauduleuses, à fond les caisses. Belle équipe en vue que celle qui sera engagée dans le relais. Celle-là est déjà prête. Depuis l'indépendance, elle n'arrête pas de se passer le témoin. Vous me direz qu'elle est vieillissante. Oh que non, le relais se pratique en famille. La descendance, et que dégringole le reste. L'essentiel est de bien saisir le témoin, quitte à faire appel aux faux témoins, et continuer la « kourse au kourssi ». Pas de souci pour la gymnastique. Avec le pouvoir d'achat qui ne cesse de s'éroder, et les fins de mois difficiles qui commencent le premier de chaque mois, les ménagères et pères de familles, quotidiennement, sont à faire toute une gymnastique pour une popote aléatoire. Nous aurons donc la chance d'engager une équipe féminine et l'autre masculine. Ainsi, nous assurerons la première marche du podium des sous-alimentés. Bof, l'escrime c'est pas très dur. Le sectionneur national aura l'embarras du choix. Avec tous les zombies qui circulent sioufa en main, en plein jour sans que cela ne semble déranger... Pour le marathon, c'est tout le peuple qu'on n'arrête pas de faire courir, toute cette population qu'on n'a pas fini de faire marcher.

B22 : (26-01-2016)

Gagner et regagner

Ils sont peut-être pros là-bas. Ils le sont même quand vous les convoquez pour devenir pro-Algérie, ils acceptent et viennent pour gagner. Ce sont des professionnels, c'est fait pour gagner. Et à chaque fois ça ne rate pas. Ils gagnent. Lors des éliminatoires de la Coupe du monde, avec l'autre entraîneur, ils ont gagné. Cette fois-ci aussi ils ont gagné. Et la prochaine rencontre, ils vont sans doute gagner. L'appétit vient en mangeant. Ils gagneront certainement. Le premier staff, lui aussi, même s'il a été écarté, il avait gagné. Celui qui dirige actuellement n'arrête pas de gagner. Gagner! Gagner c'est tout ce qu'ils ont en tête. Gagner le maximum d'argent et regagner leurs comptes bancaires. Messieurs les gestionnaires de notre fric, du fric de l'Algérie, arrêtez le massacre. Les milliards que vous dépensez pour une équipe et des joueurs alignés à coup de millions ne peuvent pas cacher les véritables tares du football national. Arrêtons ce cinéma qui ne procure plus de plaisir. Eteignons ces écrans de fumée qui nous empêchent de voir les nids de poules et les toiles d'araignées tissées de mains de maîtres. Le pain, le travail, le logement, l'investissement créateur de richesses, c'est du sûr. L'opium du peuple n'est qu'éphémère. Les élèves des quartiers populaires pratiquent l'éducation physique dans des cours d'écoles couvertes de bitume, la moindre petite chute pourrait les conduire à l'hôpital. Les enfants des quartiers populaires n'ont pas d'espaces verts pour s'épanouir. 15% des établissements scolaires sont surchargés -et ce n'est que le chiffre officiel-, les enseignants ne savent plus où donner de la tête et... qu'est ce qu'on fait ? Zid flousse sur flousse pour faire sortir, toute la nuit, les jeunes dans les rues scander des victoires de ballons gonflés à l'air pollué. Avant de rejoindre leur domicile et s'entasser, bouga et lacha, dormir sous un toit qui risque de leur tomber sur la tête à tout moment. Hram !

B23 : (27-01-2016)

Hayaouantoutri !

Les enseignants chercheurs sont à la recherche d'une solution pour débloquer une décision, gelée en haut lieu, concernant l'opération location-vente des millions de logements qui leur ont été octroyés, depuis des ans. Ils dénoncent, aussi, les retards quant à la promulgation de leur régime indemnitaire. Mais c'est qui des chercheurs qui font de la recherche. C'est trois fois rien. Les artistes sont toujours en attente d'un statut. Attendant qu'ils meurent tous. On leur promet des statuts à chacun, chacun à la hauteur de son oeuvre. Planches pour planches, la langue de bois s'occupe de leur cercueil, en couvrant leur inhumation de discours longs. On est heureux d'annoncer l'installation de tableaux blancs, dans des classes surchargées. La formation professionnelle n'arrive pas à trouver des professionnels pour former nos enfants, car les salaires offerts frisent l'indécence. Mais à tout, à tout ce beau monde, on promet du bonheur. On mettra à la tête de l'équipe nationale de foot, un entraîneur étranger de renom. Son salaire pourrait dépasser les 200.000 euros. Ainsi chercheurs, artistes, enseignants et leurs enfants beljoumla pourront continuer de crier one, two, tree viva laljiri. 200.000 euros, cela fait beaucoup de zéros par an, surtout quand c'est multiplié par le taux de change, officiellement parallèle. Ne médisons pas, disons que cette opération nous permettra de gagner la coupe du monde, cinq fois de suite. C'est-à-dire que pendant 20 ans, on va régner sur le football mondial et après ? Oumellapré ? dirait ma grand-mère. A quoi serviront les trophées, sinon à décorer quelques rayons qui mettront au grand jour l'impuissance d'une jeunesse analphabétisée qui n'aura de bagage que le savoir compter jusqu'à trois, au lieu du compter sur soi. Alors, one twoo tree. Ya les universitaires, recyclez-vous, dès maintenant, apprenez à utiliser vos jambes... vos têtes, on en a pas besoin ya hayaouanetoutri...

B24 : (28-01-2016)

L'aire de la brocante

Telles des fourmis, on aime amasser. Superposer, ranger, conserver tout et n'importe quoi. Même à l'heure de la crise, celle du logement aussi, on n'hésite pas à emmagasiner. On ne sait jamais ! Cette maladie des sociétés modernes qui poussent à ne jamais se satisfaire de ce qu'on a et à se créer des besoins qui, une fois analysés avec calme, ressemblent à des caprices d'individus assoiffés de posséder pour posséder. Au contraire de la fourmi qui, elle, ne retient que ce qui est nécessaire à sa survie. L'homme, lui, ne fait pas la part des choses. Ne se contenter que d'une part serait pour lui synonyme d'abandon. C'est toutes les parts qu'il souhaite obtenir pour combler un ego surdimensionné. Pourtant, il paraît si sain de se contenter d'un morceau plutôt que de viser l'ensemble. Mais l'homme aime se faire violence. Il remplit sa maison de choses inutiles et encombrantes. Il, ainsi que sa famille, apprennent à slalomer entre les objets dans son intérieur. Malgré le manque de place, chacun se plie à une rigueur quasi militaire pour permettre le stockage des biens. Ceux-là prennent de la place, leur place, la sienne, la leur. Allez visiter les maisons du Sud. Vous serez étonnés de découvrir que la maison est vide. Quelques objets, tels des ustensiles de cuisine et des couvertures et tapis, sont présents pour aider à la vie quotidienne des personnes. A part ces objets de nécessité première, vous ne trouverez pas de micro-ondes, de vases et fleurs en plastique, de nappes, de je ne sais quoi encore. Ces gens se sentent libres. Nous, on se piège. On veut avoir. Eux, ils veulent vivre. A chaque coin de rue pousse un supermarché. Il paraît qu'Alger, au temps des Phéniciens, était une cité commerciale entourée de portes. Encore une nouvelle porte d'entrée à la crétinerie des consommateurs que nous sommes. Entraînés par un désir d'avoir, possédés par une société factice. On passe devant notre vraie vie, celle qui consiste à nous élever, pas à nous rabaisser, à courir après des choses bien matérielles qui n'apportent à la fin que frustration et abandon de soi-même.

B25 : (30-01-2016)

A faire

Le matin, déjà, il a eu un avant goût. En prenant son petit déjeuner, il renverse sur son pantalon neuf la tasse de café. Obligé donc de se changer à la va-vite... En allant travailler, il loupe le bus. Le second ne marque même pas l'arrêt. Depuis la nouvelle organisation des transports... par ceux qui ne circulent que dans des voitures... bonjour la pagaille. Arrivé au boulot, une heure en retard, il rate une marche et le voilà étalé de tout son long... ça n'arrive qu'à moi, dit-il. En se relevant, c'est tout le secrétariat qui... Bref, ce n'est pas sa journée ! Et s'il ne s'agissait pas de loi du hasard, mais de langage du corps ? Car ces petits accidents peuvent parfaitement s'expliquer par un manque d'attention, une baisse de concentration... Ceux-ci peuvent, par exemple, être liés à une trop grande fatigue accumulée qui se traduit inmanquablement par des problèmes de vigilance. Surtout, ne négligez pas ces petits détails qui se manifestent de mille et une façons et qui peuvent vous alerter sur votre état de santé. Voilà le conseil avisé du docteur. Mais comment y arriver quand la quotidienneté n'arrête pas de nous faire violence. Quand les journaux n'arrêtent pas de nous rapporter les affaires des gros pontes et leurs milliards d'insultes en dinars et en devises, qu'ils nous lancent en pleine gueule. Tel détournement, telle autre malversation, du banal jusqu'au sérieux, tout est rien devant l'affaire mère, celle qui a enfanté des monstres cachés. Qui se rappelle de Khalifa ? Khalifa et ses clones. C'est un feuilleton qui risque de durer des années. Pour passer peut-être aux oubliettes, peut-être. Pourquoi ne pas leur pardonner à tous. Les laisser blanchir l'argent. Le remettre en circulation. Nous donner le temps d'oublier l'origine de leurs fortunes. Ça c'est bien fait pour d'autres qui, en plus d'avoir volé, ont tué.

B26 : (31-01-2016)

Petites annonces

Loue maison de maître pour esclave du travail. Loue place pour taxi clandestin, sécurité assurée. Loue camion frigo, gros tonnage, lou...stic s'abstenir. Loue licence de débit de boissons, face hôpital. Loue salle de jeu, clientèle assurée car située entre deux écoles et sur le chemin d'un lycée. Loue bain maure dans quartier très vivant. Loue buanderie sur terrasse d'un immeuble grand standing pour couple «cent enfants». Loue salon de coiffure et d'esthétique dans quartier «ghésidentiel». Travailleur licencié, ne pouvant plus se permettre de la viande, loue dentier très bon état pour retraité ne sachant pas mâcher ses mots. Donne en location restaurant, spécialité «loubia blèche», une «étoile » d'araignée, centre-ville, près service d'hygiène. Petit commerçant honnête, jamais impliqué dans une affaire louche, loue compte bancaire pour blanchiment d'argent, dis création assurée. Loue grosse bétonnière pour paysagiste, spécialiste en espaces verts. Loue importante collection de chansons hard-raï pour enfants. Pour cause de manque d'eau, loue toilette publique en plein air, sur grande artère. Pour vous permettre de mieux vous imposer, loue encyclopédie des gros mots pour candidat à la démocratie, et «loumni» si tu ne réussis pas. Pour responsable près de la retraite, ou de la voie de garage, loue pelle mécanique très performante, qui permet de rattraper le temps perdu et de manger à une vitesse vertigineuse. Loue lots de mains, n'ayant jamais travaillé, pour applaudir tous les régimes. Loup-garou. Si tous ces «loue» vous paraissent loufoques, les «cherche à louer» ne le sont pas moins. Cherche à louer registre de commerce «importateur », pour deux ou trois affaires rapides. Il est proposé un bon pourcentage sur le chiffre d'affaires. Pour création de clinique, cherche à louer plusieurs diplômes de médecins de différentes spécialités. Pour dire la vérité dictée, cherche à louer journaliste haut-parleur.

B27 : (01-02-2016)

Les mules

On ne sait pas conduire. C'est ce qui ressort de toutes les statistiques et enquêtes menées par des diplômés des grandes écoles. C'est quoi donc la solution ? mettre en tôle tous les chauffards ? ils récidiveront. Revenons donc aux moyens de bekri, c'est ce que décident les autodidactes. L'âne. On se déplacera à dos d'âne. Comme ça au moins, plus besoin de parking. Juste des kouris pour bourricots. Il n'aura même pas besoin de faire des efforts d'investissement. Toutes nos villes sont bourrées de cités qui n'ont rien à envier aux kouris d'antan. Vous ne pouvez pas savoir ce que ça va résoudre comme problèmes. Adieu les stations d'essence et le trabendo vers les pays voisins. Adieu les grèves et le chantage des syndicats à la veille des fêtes. Les urgences médicales bondées par les accidentés. Les barrages de gendarmerie. Plus de retrait de permis pour conduite en état de buveresse. Plus de pièces détachées taïwan. On butera sur l'indisponibilité des ânes, car ces animaux sont courtisés aussi par l'industrie casher. Ainsi, on commencera par donner des agréments à des Bourricoles où on apprendra à faire avancer et arrêter l'animal. Ces écoles, ces bourricoles, initieront les candidats à la conduite. Mais comment, yal khaoua, fera-t-il l'âne du Centre pour comprendre les ordres de son maître de l'Est, si celui de l'Ouest ne parle pas la même langue que son frère du Sud et vice versa ? C'est très simple. Il faut opter pour une seule langue dans l'ânation. Tous les ânes se verront recycler (surtout ceux importés du Maroc ou de Tunisie en temps de révolution), habitués à d'autres langues. Ils iront dans les écoles, ils passeront par l'apprentissage et la mise à niveau afin d'obtenir le permis de « bourricoler ». On sera obligés de revaloriser les terres pour offrir de la bouffe aux ânes. Toute une industrie renaîtra. De la fabrication du chouari au chouari de la fabrication. C'est ainsi qu'à l'ère de l'informatique, nous imposerons l'âne-formatique.

B28 : (02-02-2016)

Arriver au départ

Il est toujours en train de ruminer son pain cuit dans des fours obscurs. Parce qu'il a brouté dans tous les près où quelques-uns ont choisi de le promener, il pense que tous ceux qui respirent doivent comparaître aux pieds de sa grandeur acquise. Et ça roule, les mécaniques. Il a roulé pour les uns, exposant son tapis de prière, bien apparent sur le mur de son bureau, voulant tromper le Bon Dieu et les siens, mais nul n'est dupe... Laisse-le rouler les mécaniques. Les égouts vomissent leurs entrailles, il roule. Le ciel tonne, il roule. Des pluies torrentielles s'abattent sur la ville, il s'abrite sous le toit de sa médiocrité, distribuant des tracts promettant un printemps à venir. Pauvres de ses gosses!... S'ils avaient à choisir leur père, ils n'auraient sûrement pas opté pour une mécanique qui ne roule que pour les autres. Or, comme vous le savez, nul n'a choisi ses parents... Et ça roule, les mécaniques ! L'écurie qui l'emploie, voulant tester ses performances, l'a envoyé sur d'autres circuits, à la recherche de gloire, mais les concurrents, grosses cylindrées, autrement plus aguerries aux sinuosités des pistes, ont vite fait de l'éjecter hors-course et, à défaut de gloire, il n'eut que des déboires...Et ça roule, les mécaniques... L'esprit sportif, il prend le temps des réparations. C'est ainsi qu'une certaine aube, fredonnant une nouvelle ode triomphale, pensant être le seul éveillé, il s'agenouille pour donner une aubade, sous la fenêtre des maîtres. Hélas, la lumière du jour, très vite, vient rappeler à ses yeux trop habitués à l'obscurité que l'aube n'est qu'éphémère. Notre aubin à l'allure défectueuse d'un cheval qui galope du train de devant et trotte du train de derrière.

B29 : (03-02-2016)

Haï, ou mort

L'urbanisme est en fleurs. Nos quartiers ont de très jolis noms. Il y a la très prisée houma, la bien nommée « haï Ennakhil » les palmiers. Des palmiers qui ne font pas « deglet noir » ni du « feggous ». Des palmiers sans date à retenir. Haï el yasmine et ses senteurs qui gâtent le nez qu'on n'a plus. Haï el yasmine et ses bouquets de poubelles aux effluves des quatre saisons. Une cité qui côtoie haï Essabah où chaque matin l'enfance attend la nuit pour grandir. Haï el wouroud se fane et comme à toute fleur le manque de civisme a flétri sa beauté. Haï el wouroud où, comme chaque cité, tout est « barreaudage ». Haï el wouroud où poussent des centaines d'antennes paraboliques comme des grosses oreilles à l'écoute de la moindre rumeur, la moindre nouvelle qui fera de la vie de ses habitants un printemps. Haï ezzitoune, là, il y en a à tous les goûts. A tout l'égout, élevage industriel de moustiques. Le zitoune vert kemia salée pour ces jeunes du quartier qui n'ont pour seul loisir que de faire tourner le verre plein de leur amertume. El kess idour, la tête aussi, pour partir vers le rêve, avant de se retrouver à l'ombre, au commissariat du coin à « cuver du président ». Il y a aussi le zitoune dénoyauté qu'on nous sert en tajine lors de mariages qui coûtent les yeux de la tête qu'on a perdue. De toute façon, des zitounes il y en a autant que les guitounes en béton fi haï ezzitoune. Il y a haï ellouz, les amandiers, une cité édentée d'avoir trop mâché l'insécurité. A haï essanaoubar, « les planteurs » avaient fait pousser des pins quand le pain manquait. Haï essanaoubar où les taxis refusaient d'accompagner un client. Les planteurs de béton tentent aujourd'hui de déménager toute cette population vers des cités nouvellement construites. Mais il y a aussi le nouveau Haï doubaï, où les architectures bousculent toutes les lois de l'esthétique. Les coûts et les couleurs ne se discutent pas. Tu entres dans quelques hais, vivant tu n'es pas sûr d'en sortir.

B30 : (04-02-2016)

Sbibita talon

Aya tricouyette, panta court lel benet... ouel oulidette» crie un petit garçon, commerçant ambulant de ce quartier populaire. Il connaît toutes les ficelles qui encerclent la femme algérienne. En effet, la palette des goûts de ces femmes n'a plus de secret, il réussit à les satisfaire. Il fait, en ce domaine, le mieux qu'il puisse. Ce petit bonhomme de son mètre cinquante, a déjà compris la société. Dans tout ce qu'elle a de féminin. Toutes ses femmes aussi. La ville, contrairement aux villages, et ses marchés populaires, autorisent leur concentration et mélange de leurs différences. Où, lorsqu'on est différent, on s'exclut ou oups on nous exclut. Ici, dans cette grande ville de l'Ouest, on a tout en magasin. Pour toutes les formes, pour toutes les couleurs, pour toutes les croyances, pour tout un chacun. Celles qui se font du cinéma et essayent de ressembler à leurs idoles. Celles qui veulent faire plaisir à leur mari, en se déguisant. Celles qui se donnent un genre pour traverser les eaux troubles, sans trouble. Maladroites et souvent ridicules. Ne trompant personne. Les Marylines se sont envolées et aujourd'hui, elles font place à des doublures de vedettes orientales. Les lunettes « pare-brises » made in China, envahissent le visage de nombreuses d'entre-elles. Derrière ces protections, des rêves de liberté inavoués chaussés à bloc leur donnent l'illusion de vivre par procuration. D'autres se voilent pour mieux se mouvoir. Libre derrière l'anonymat d'une forme sans visage. Quelqu'un m'a dit avoir découvert leur secret. Il est inestimable. Il paraît que tout réside dans leurs pieds. Regardez-les. Il est facile de le faire car nos regards, toujours dirigés vers le sol, nous permettent facilement cette observation. Les pieds renseignent sur les âmes. En général, elles travestissent uniquement le tronc. Le socle, lui, reste d'origine. Les fantaisies sont permises. Par contre, le tronc, lui, est dessiné selon l'entourage, les voisins, le boulanger, le mari, le beau-frère et bien d'autres, encore. Les chaussures renseignent, correctement, sur la chaussée. Déroutante, tortueuse mais ô combien fiable. Le chemin nous y conduit toujours. N'oubliez pas, qu'elles soient voilées, habillées de slims, jeunes ou moins jeunes, n'importe quelle paire de chaussures pourraient être portées par toutes ses femmes, sans conviction mais avec grande détermination. Djelabbah et nus pieds argentés, tenue sportive et talons aiguilles, tenue sophistiquée et chaussures grand confort. Tous ces contrastes sont là pour satisfaire notre curiosité de ces femmes, au final, insaisissables mais tellement vulnérables. Tels des oiseaux encagés, leurs murs élargis par leurs rêves deviennent immenses. Elles occuperont, toujours, le centre de la place. En fait, Raki fi la place oula fi blastek – To be or not toubi that is the question, mes chères !

B31 : (06-02-2016)

«La scenseur»

Comment appelle-t-on un ascenseur au Japon ? Vous ne savez pas ? Maalich. Comment on appelle un ascenseur à Tizi Ouzou ? Comment on appelle un ascenseur en Arabie Saoudite ? Comment on appelle un ascenseur en Chine ? Rien, aucune réponse. Depuis l'indépendance, c'est comment appeler l'ascenseur qui domine les débats. C'est à cette question qu'on nous a occupés. Entretemps, chez les autres, on s'occupait à entretenir les ascenseurs qui existaient et installer des monte-charges là où il fallait. D'autres nations mettaient la dernière technologie au service de l'ascenseur. Chez nous, mazalna netkhabtou fi «comment appelle-t-on un ascenseur au Japon ? Comment on appelle un ascenseur à Tizi Ouzou ? Comment on appelle un ascenseur en Arabie Séoudite ? Comment on appelle un ascenseur en Chine ? Et parce qu'on ne s'est pas mis d'accord sur la réponse, on s'est limité à la construction d'immeubles à quatre étages maximum. Sous d'autres cioux, des tours ont poussé, des gratte-ciels ont commencé à caresser les ciels. On se renvoyait l'ascenseur sans trop de questions. Chez nous lardh yal Mahi ! Comment on appelle un ascenseur à Tizi Ouzou ? Comment on appelle un ascenseur en Arabie Saoudite ? Comment on appelle un ascenseur en Chine ? Comment on appelle un ascenseur à New York ? Et on continue à grimper les étages et les escaliers pour arriver essoufflés à nous poser, cinquante ans après, les mêmes questions, sans trouver un consensus et adopter une réponse. Alors, comment appelle-t-on un ascenseur au Japon ? Vous ne savez pas ? Maalich. Comment on appelle un ascenseur à Tizi Ouzou ? Comment on appelle un ascenseur en Arabie Saoudite ? Comment on appelle un ascenseur en Chine ? Pourtant la réponse est très simple : dans tous les pays du monde on appelle un ascenseur en appuyant sur un bouton. Amala, on va le faire ! Ils sont deux devant la porte de l'appareil monte-hommes à attendre de grimper depuis des décennies. «Va-s-y, dit le premier, maintenant qu'on sait, appelle l'ascenseur». Le deuxième crie en langues nationales et langues maternelles : «ascenseur, ascenseur». Le premier excédé : «mais non, avec ton doigt, avec ton doigt». Alors le deuxième met son doigt dans sa bouche et crie «la scenseur la scenseur». Le premier se décide d'appuyer sur le bouton mais notre ascenseur rouillé ne répond plus et l'ascension n'est pas pour aujourd'hui.

B32 : (07-02-2016)

Battues

Chaque an, ça revient, c'est tantôt la journée de la femme, tantôt la journée de l'infâme. Fragiles, blessées par cette vie de machos et d'immaturité, vous êtes là pour tenir le monde et le futur de l'humanité, à bout de bras. Vous ne comptez pas vos heures et vos sacrifices pour offrir à ceux que vous aimez le maximum de votre personne, qu'importe que vous ne soyez pas vous-mêmes aidées, vous acceptez votre rôle et vous le jouez d'une manière qui force l'admiration. Vous, femmes-foi et force, dans vos métiers où le contact humain, l'écoute et la compréhension sont indispensables, vous êtes les mères de tous ces enfants. Femmes de l'ombre, discrètes, sans intérêt aux yeux de tellement de monde, mais qui apportez, tous les jours, tellement, à votre en tourage, vous qui êtes, chaque jour, le soleil de nos vies, par votre grâce et votre beauté, vous nous apportez une prairie de fleurs multicolores, chaque sourire que vous nous offrez est un soleil de plomb sur nos pauvres coeurs de glace, un arc-en-ciel, en pleine tempête, chaque regard nous fait plonger dans des océans de bienveillance, des abysses d'émotions inconscientes, chaque parole ce sont des braises acoustiques pour nos oreilles gelées par la banalité, le timbre de votre voix mérite la plus belle carte postale d'écoute que nous puissions vous offrir. A toi, celle qui un jour remplira la vie de l'homme d'un Himalaya de joie et de bonheur, toi qui sauras le réconforter, il ne pourrait t'offrir que son petit bourdonnement de bonheur, mais si tu sais écouter et être patiente, tu pourras, doucement, discerner quelques notes de musique, un air, une mélodie, puis un refrain, un chant, une symphonie, une oeuvre. Pourtant des milliers de femmes sont battues, quotidiennement.

B33 : (08-02-2016)

Banco

Qui a dit que les nôtres ceux d'ici et qui sont làbas, ceux que l'on appelle tantôt émigrés felkharj et immigrés felbled qui les a vus naître, ceux que l'on attend avec impatience chaque vacances, qui a dit qu'ils ne participent pas à l'essor de l'économie nationale ? Faux de chez faux. C'est vrai qu'ils n'envoient pas de devises à partir de là-bas, ici, mais c'est because il y a eu trop de scandales bancaires dans le douar national. En plus ceux qui ont été tentés d'expédier quelques sous pour l'urgence, ou par « euroïsme », ils ne sont pas prêts à la même expérience, tant l'opération a duré une éternité. Moi, et «aaoudou billah mine qaoulette moi», je suis convaincu qu'ils sont d'un apport labess pour l'économie nationale. Ils échangent au « parallèle » le peu d'euros chez le serrurier cambiste du coin. Ils sont gagnants. C'est normal, je ne connais pas un seul Algérien qui aime perdre, même en jouant au nibli. A eux les vacances. C'est rare quand ils se payent un hôtel et c'est normal, la maison familiale est assez vaste ouelgue ra qui fait manger cinq peut nourrir dix. Ghammess khouya ghammess. Un euro c'est 160 dinars. A partir de là commencent les calculs. On prend tous les enfants chez l'ophtalmo, la visite générale, la correction, l'optométriste, les verres, les montures griffa, le tout à presque rien. Ça aurait coûté les yeux de la tête là-bas. Les adolescents eux feront leurs emplettes de cd musique piratée, les derniers tubes sont à la portée et les logiciels je vous dis pas. Papa lui profite pour refaire son dentier. Et puis y'a la fille qui bientôt va se marier là-bas avec un type de là-bas. On lui achète sa dot ici. Belbaraka. Youyou... are très « euroïque ». La malle de la grosse cylindrée n'a qu'à bien se porter au retour. Et le porte-bagages aussi. Alors qui a dit que les nôtres ceux de là-bas n'aident pas l'économie d'ici ? En tout cas moi, et aaoudou billah mine moi, je les préfère à ceux qui changent leurs dinars en euros et qui vont jouer les coqs sur les cotes cote cote... Mais attention faut pas qu'ils se prennent pour quinze fois ce qu'ils sont. Le change peut changer les apparences mais pas la personnalité.

B34 : (09-02-2016)

Bentelmir

- Est-ce qu'il a son appartement ? Parce que ma fille pour habiter avec les beaux-parents... - Ah, il est médecin, c'est tout ? Je pensais qu'il était commerçant. Parce que notre fille est responsable des « citirnet, dans une grosse entreprise en formatic... » - Ma yachrob, ma yakmi, et tu appelles ça un homme... C'était la quatrième tentative infructueuse. C'était aussi le quatrième bouquet de fleurs offert pour rien. Elle commençait à perdre espoir. De retour chez elle, elle trouve sa cousine qui l'attendait autour d'un bon «sni» de café. 'Ma Daouia se mit à raconter ses déboires à cette cousine qui ne pouvait mieux tomber. -Même la fille qui s'occupe des citirnettes dans une grosse entreprise m'a été refusée, tu te rends compte... citirnettes ! - Toi aussi, quelquefois, tu me parais trop nya, tu laisses la famille pour chercher une étrangère à ton fils, reproche la cousine avant de continuer : - Tu te rappelles des filles du mir. La plus jeune est en âge d'être mariée. - Je l'ai vue récemment, elle a une bouche, khatem, nif drif et je te ne dis pas, chaque doigt a un métier. Le lendemain, 'Ma Daouia était chez la fille en question, avec deux kilos de griouèche (c'était la tradition). Directe et sans détour, elle annonce la couleur. - Je suis venue demander la main de votre fille. - Marhaba! On ne trouvera pas mieux que vous, répondit la maîtresse de maison sans attendre. Mais savezvous, les temps sont durs, l'éducation de cette fille nous a coûté el aynine. Elle ne possède que son diplôme universitaire. Ni frach ni djhaz, si vous pouvez prendre tout ça en charge pour la fête, rahi likoum. Informé, le fils répondit clairement : - Si j'avais tout cet argent, j'aurais ouvert mon cabinet... Déprimé, il lance une petite annonce à travers sites de rencontres «agence matrimoniale » : « Jeune médecin, beau, tolérant, cherche âme soeur en vue de mariage». Deux semaines après, il a une réponse. C'était bent el mir.

B35 : (10-02-2016)

Ça se passe

Zmène de chez zmène, lors qu'une famille recevait les parents d'un jeune «prétendant à la main» de leur fille pour des épousailles, on leur demandait si leur enfant travaillait, et à la limite, s'il habitait seul ou avec ses parents. On se donnait le temps de faire l'enquête, en prenant le soin de se fixer un autre rendez-vous pour donner une réponse. La fille n'était même pas mise au courant. On se renseignait sur la famille et le comportement de l'éventuel époux. S'il fumait, s'il buvait, s'il jouait aux cartes Le «qamarji», le «soukarji», le «ould blaça» (voyou) étaient d'office éliminés. Plus on avance et plus le questionnaire avance. «Qu'est-ce qu'il fait comme boulot ?» a remplacé «est-ce qu'il travaille ?». Habiter seul devient une condition essentielle. S'il habite avec ses parents, «est-ce qu'il a des frères et soeurs mariés sous le même toit ?». Fumer ou pas n'est plus une question. Mais c'est le «qu'est-ce qu'il fait ?» qui a évolué. Avant, dire qu'il était officier, c'était bien vu, commissaire ghaya, alors tbib ou janior, je vous dis pas. Quand on avait ces fonctions, même le «soukarji» devenait «zahouani». Mais chaque temps a ses métiers. Tbib ne veut plus rien dire. Janior, ce n'est plus ingénieux comme réponse, officier ou commissaire, c'est du ki oualou, prof ou mouallim, c'est des diplômés et de la miziria. Commerçant ? Voilà le bon parti et c'est parti ! Il est dans la tijara. C'est l'affaire, les bonnes affaires. C'est la villa garantie, la voiture assurée et le bien-être qui va avec. Mais voilà que le dinar est dévalué. Que l'euro est à quinze. Hé oui, la conjoncture économique influe. Que fait votre fils ? – Il est émigré, yakhdem et yaskoun fi frança. Voilà une réponse qui vaut donc quinze fois la réponse de l'autre ould bled. Elle est d'une précision qui n'a d'égale que la déception de la fille, qui, une fois émigrée, s'apercevra que son époux vit du chômage ou de la débrouille. Quand il n'a pas déjà des enfants avec une gaouriya. L'euro-couple se disloque. La suite, imaginez-la.

B36 : (11-02-2016)

Ça sent

Il fait beau. Une envie de nature. Nous voilà aux abords de la ville. Les chants des oiseaux nous interpellent déjà. Une envie de journée bucolique. Un rendez-vous nécessaire pour se ressourcer. De l'air. On respire en fermant les yeux en haut d'une petite montagne. Des fleurs jonchent le sol qu'elles éclairent d'une couleur jaune soleil. De la lavande jette ses odeurs à notre passage. Des coquelicots pointent leur cime rouge. Une touche noire centrale les rend majestueux. On a envie de bonheur tout simplement. Soudain, le museau envahi d'une odeur nauséabonde perturbe notre odorat qui d'un seul coup est dérouté de trop de puanteur. On court de trop d'agression. Un tel paysage défiguré, comment est-ce possible ? Les ordures à peine camouflées. Toutes les dorures n'effaceront rien. Au centre d'un tel désastre la nature tire la tronche et, grise de saleté, se meurt. Mais qu'avons-nous fait de notre terre ? Les ordures. Dures. Reflets de notre démission face au monde. Ce monde devient fou. Il ne peut faire face à ces poubelles qui débordent. En rang vertical sur le trottoir. Elles occupent la place. Slalom hygiénique. La fuite. Alors on invente la notion d'écologie comme une nouvelle valeur d'éducation. On apprend difficilement à ne plus jeter et à ne pas salir. Des détritiques on doit se sevrer. Avalé par la noirceur de la pollution. Nos visages couleur charbon s'embrasent. Consumés. Le développement durable auprès de nos semblables paraît si difficile à intégrer lorsqu'on voit voler au vent tous ces sacs plastiques. Accrochés solidement aux arbustes et à tous les bouts de nature. Recouvrant la verdure. Etouffée. Foutu si nous persistons à suicider l'environnement. Toutes ces traces laissées par les hommes. Ce n'est pas grave car ce n'est pas chez nous. Nul ne se sent chez lui !

B37 : (13-02-2016)

La jrana

Ces dernières années, on n'arrête pas d'entendre que nos jeunes ne savent rien faire. Qu'ils sont incapables d'entreprise. On met tout le monde dans le même sac. Ce qui fait que pour n'importe quel petit projet, on fait appel à des bureaux d'étude étrangers. Gérés par des jeunes de chez nous partis là-bas. Mais pourquoi réussissent-ils là où la concurrence est rude ? Je m'en vais vous conter une fable. Il était une fois une course... de grenouilles. L'objectif était d'arriver en haut d'une grande tour. Beaucoup de gens se rassemblèrent pour les voir et les soutenir. La course commença. En fait, les gens ne croyaient probablement pas possible que les grenouilles atteignent la cime, et toutes les phrases que l'on entendait furent du genre : « Aaaa ouah, jamais une jrana n'y arrivera ! ». Les grenouilles commencèrent à se résigner, sauf une qui continuait de grimper avec le même courage. Et les gens: « Quelle peine ! Elles n'y arriveront jamais ! ». Les jranas s'avouèrent vaincues, sauf toujours la même grenouille qui insistait. A la fin, toutes abandonnèrent, sauf cette grenouille qui, seule et au prix d'un énorme et ultime effort, rejoignit le haut de la tour. Les autres voulurent savoir comment elle avait fait. L'une d'entre elles s'approcha pour lui demander comment elle avait fait pour terminer l'épreuve. Et découvrit qu'elle... était sourde ! Moralité : n'écoutez pas les personnes qui ont la mauvaise habitude d'être négatives... car elles volent les meilleurs espoirs de ton coeur ! Sois toujours sourd quand quelqu'un te dit que tu ne peux réaliser tes rêves.

B38 : (14-02-2016)

Ça tombe

La santé morale de nous autres est fortement liée à la prévision d'événements. On se rend compte assez jeune, en effet, que l'on ne se sentait bien que si on avait une perspective intéressante et encourageante à nous mettre sous la dent. L'espoir fait vivre, dit-on, et cela semble une expression assez proche de notre ressenti pour la faire nôtre aujourd'hui. A partir du moment où il y a une «carotte» suffisamment alléchante, on est capable de bien des choses, efforts physiques ou mentaux, concentration, efficacité. Si on ne trouve plus de carotte, ou si on se rend compte que l'on ne pourrait jamais l'atteindre parce qu'elle est trop loin ou trop incertaine, psychologiquement, on s'effondre. Aujourd'hui, les choses se sont compliquées. Mais cette fois, tout ne dépend plus que de nous. On n'est plus seuls maîtres à bord. D'une minute à l'autre, une chute inopinée, une otite carabinée, un caprice hystérique peuvent détruire les plans pourtant les mieux construits. Impossible de prévoir à coup sûr une sortie, un loisir, voire un petit quart d'heure de temps libre, en silence. Il faut maintenant voler ces instants, les optimiser à mort, en prévoyant la possibilité de devoir tout arrêter dans l'instant, pour une urgente urgence. Déjà à la rentrée sociale on appréhendait la quotidienneté. Rentrée « sauciale ». C'est comme ça qu'elle devrait s'écrire. Sauciale because est mangée à toutes les sauces. On nous apprend que la facture alimentaire a doublé. Sont-ils en train de nous préparer à une crise ? On nous dit que le budget de l'Etat souffre de trop d'investissements. Et quand ça va pas chez l'Etat et son budget c'est que nous autres on est appelés à serrer la ceinture, une ceinture qu'on ne porte plus... les pantalons tombent...

B39 : (15-02-2016)

Chouilla, chouilla

Ouine teskoune ? La réponse, elle est simple : j'habite à 30 km de la ville. C'est loin là où tu travailles ? Non, entre mon domicile et le bureau, il y a à peine 500 mètres. On ne dit presque jamais chez nous « je suis à un quart d'heure de la ville, ou à cinq minute de mon boulot ». C'est que le temps est une notion qui ne nous paraît pas très importante. Allah ghaleb, c'est comme ça. Dire à Oran, par exemple qu'on est à trois quart d'heure de la capitale, quand on se déplace en avion, et à cinq heures d'Alger si on prend sa voiture, peut être faux. Imaginez que vous aller prendre la tiyara de nos uniques Khototte. Vous vous y prenez assez tôt, le billet, la réservation, une heure avant l'embarquement vous êtes à l'aéroport, vous n'avez pas de bagages, juste un sac à main. OK. Tout va bien. Jusqu'au moment où : « les moussafirine sur le vol N° ... de la Compagnie sont priés de rejoindre la salle d'embarquement ». Les gens sont polis, pas trop de bousculades, vous êtes là donc à attendre l'arrivée du bus qui doit vous transporter vers l'avion. Vous attendez, vous attendez, vous pouvez toujours attendre. Il fait chaud, les gens commencent à s'exciter. Les gens de la compagnie ne savent plus où donner de la tête. Enfin, huit heures après vous êtes dans l'avion, qui ne veut pas décoller parce qu'il attend une chakhsiya qui n'arrive pas. Tant mal que mal, vous arrivez à destination. Ceux de la Compagnie, ils sont vraiment désolés pour le retard. Vous avez tout raté. Vous prenez un taxi qui doit vous accompagner de l'aéroport d'Alger vers le centre-ville. Théoriquement vous êtes à un quart d'heure de votre hôtel. Première, deuxième, accélération. Bouchon. Qu'est ce qui se passe. Accident ? Contrôle ? Non, tout est paralysé because on attend le passage d'un cortège officiel.... Quand ce n'est tout simplement pas un cortège nuptial. On est à quatre cent kilomètres de la capitale et à mille lieues de la modernité. « koulotla khir ».

B40 : (16-02-2016)

Collision

Ils ont beau écrire, ils ont beau dénoncer. Les drames se suivent et se ressemblent. Les journaux font dans la comptabilité macabre. Une famille décimée. Des dizaines de blessés et autant de décès. La mort est banalisée. Il y a même des villes où on se targue de dire : celui qui ne meurt pas dans la carrosserie n'est pas rajel. Une carte mentale qui m'échappe. Que je n'arrive pas à comprendre. Fi youm mina el ayam, il faudra qu'on m'éclaire. En vertu de quoi, de quel principe, de quelle vertu, nass, des gens tout à fait ghaya dans leur peau, bien de leur personne, se transforment en cinglés dès qu'ils ont un appareil, ou une machine entre les mains ? Pourquoi automobile rime avec débile et fous «m'habile»? Ils sont pressés d'arriver nulle part, conduisant hargne au coeur, comme si tout le monde était contre eux. Il y a le tapageur choufni qui attend le dernier moment pour freiner sec à un feu rouge et qui démarre en cow-boy (à chacun ses origines) dès que le vert yaghmez. Kayene l'autre qui fait dans le khéchinisme, qui vient se placer sur la voie de droite pour vous doubler et vous faire une queue de poisson lorsque le feu tournera au vert. Lakhor qui, dans un embouteillage, change cent fois de voie dans l'espoir d'aller plus vite. Celui-là il a pensé à tout: daire des clignotants en option, le klaxon c'est son mode vie. Pour ce coyote, le piéton et le cycliste sont des obstacles. Le plus dangereux, celui qui, comme pour vous pousser vers sa folie, vous colle sa carrosserie sur votre pare-choc, le frustré avide d'humer, comme un animal, l'arrière- train de l'autre boîte de route. Dès qu'il vous a assez nargué, sa bagnole rutilante vous dépasse pour aller se faire voir ailleurs. Il roule à tombeau ouvert vers sa vie urgente. Ils aiment tellement la nature... C'est une faune qui peut disparaître rapidement. Il nous faut la protéger contre elle-même : la mettre en cage.

B41 : (17-02-2016)

Koursa

Il était malade comme un chien. Oui mais, il connaissait son corps. Il était champion en automédication. Il décide qu'il était grippé. Fallait donc prendre beaucoup de vitamine C, paracétamol, un anti-rhum et le tour est joué. Trois jours après il était sur pieds. Amoureux des animaux, il avait un chien. Un chien malade comme son maître. Oui mais un chien grippé... ne perd pas ses poils. un kelb hachakoum ne fait pas la grève de la faim. c'est peut-être la gamelle qui ne lui sied plus. Il décide, donc, de lui acheter des croquettes d'importation lancées, à coup de pub sur les écrans télé des vendeurs de rêves qui, souvent, nous fabriquent des cauchemars. Le marchand lui demande si son chien était grand ou petit. Quelle marque? (comme s'il s'agissait d'une voiture). - Un caniche avec pédigrée. Le sourire du vendeur s'est perdu dans sa mâchoire. «Tenez donnez lui ça, c'est plein de vitamines». Et si ça ne va pas, faut le prendre chez un vétérinaire. Doua kleb n'a rien donné. Il décide de prendre l'animal chez le toubib. Il arrête un taxi ; dès qu'il a fermé la portière «-a,ba,ba, je ne transporte pas les chiens, déjà avec les quelques bani kalab que je suis obligé de supporter... si j'ajoute les vrais kalaboune.... ouine el baraka, il l'invite à descendre. Il se retrouve coincé. Aucune voiture ne s'arrête. et celle qui ralentissent dès que le chauffeur ichouf el kelb... mekchouf ya latif. Que faire quand, que fer devient plus juste. Il surfait sur les solusses, quand une femme chauffeur de taxi s'arrête à son niveau pour les embarquer, sans poser de question. Arrivés à destination:- cela fait 100 dinars pour votre course et 20 da pour le clébard. - ana khouk, répond, le client diri belli nous sommes tous kleb et encaisse 20 dinars - haw pourquoi pas ?

B42 : (18-02-2016)

Cosa – Cossa

Aujourd'hui, on peut connaître une personne à l'autre bout du monde, sans jamais l'avoir vue, alors que l'on ne connaît même pas le prénom de son voisin. Nous sommes tous esclaves de notre volonté et de notre bien-être... On nous met dans des cases, ou alors on se met nous-mêmes dans ces cases, pour rentrer dans le rang... mais personne ne veut sortir du rang... Chacun a sa vie, une vie égoïste où l'on pense qu'à soi et parfois à quelques personnes qui nous entourent... mais ça s'arrête là. On consomme, sans savoir pourquoi, sans savoir comment... il suffit que notre voisin a quelque chose de nouveau pour que l'on veuille l'avoir, à notre tour... nous nous encombrons de choses futiles dont nous n'avons pas besoin... ce sont les sociétés et les dirigeants qui créent ce besoin... ouvrez votre esprit... On se nourrit, de plus en plus mal... tant que le frigo est plein on ne va pas se plaindre, n'est ce pas? Qui se soucie de savoir la provenance des denrées, tant qu'on a le ventre plein... qui se soucie de l'exploitation et de la cruauté envers les animaux qui sont gavés d'hormones et d'antibiotiques, sans espace pour vivre... attaché, enchaîné, juste pour l'argent...(je ne parle pas de ceux qui le font aussi pour le plaisir) J'imagine que tout le monde s'en fout de voir des gens balancer des XXX sur la route, balancer des bouteilles en verre pour les faire éclater, les mégots balancés par la fenêtre de sa voiture. et j'en passe... Ou, encore, les gens qui prennent des animaux domestiques sans se rendre compte que pour un chien on en a, au minimum pour 10 ans et que trop de personnes en prennent juste pour faire comme tout le monde et que le jour où ça devient un inconvénient on l'abandonne, seul, et parfois même attaché, mourant de faim et de soif, ou pire encore tué, décapité, traîné par une chaîne accrochée, à une voiture...

B43 : (20-02-2016)

La cerise sur le cadeau

Le béton rampe et s'érige en horizon pour former avec des cieux obscurs le décor où se joue une drôle de pièce. Les acteurs politiques se bigarrent. Le sein, offert par une maman mal nourrie, sur lequel s'agrippent deux petites mains de bébé, n'est plus apaisant. Beaucoup d'argent a été dépensé pour la musique et les soirées dramatiques. L'enfant chassé de la maison, par sa soeur qui fait le ménage, cherche le nord dans les bras de la rue, où les vices remplacent les points cardinaux. Le regard bienveillant du père refuse de se poser sur ses enfants qu'il ne peut plus nourrir décevant depuis sa mise à la retraite. Il regarde d'un «demi-oeil» sa progéniture se balancer, innocemment, tutoyant le gouffre de la vie. Les gros titres des journaux soulignent les batailles gagnées, et les batailles rangées. La loi de finances ne fait pas l'unanimité. Koulchi ghadi izid. Les produits étrangers sont interdits d'importation. C'est le consommateur qui se déplacera outremer pour en consommer. L'avenir sombre de toute une génération s'arrête à un mur des attentes et la vie à une précarité de l'emploi, figée à une table de vente de cigarettes... Et plus si affinité. La presse dévoile une grosse affaire de trafic de drogue. Les auteurs ABCD... (choisissez les lettres analphabétiques de votre choix) ont été arrêtés, ils seront présentés au parquet. Les carburants s'évaporent de nos pompes. Ils prennent le chemin de trig l'unité fraternelle. La pomme de terre est à cinquante dinars le kilo. Sidi rabbi ce qui nous attend. L'administration semble insensible aux cris sourds de détresse. Un drame se joue à huis clos, et le béton continue de ramper. Des cités poussent, les normes antisismiques: c'est de la prose... En attendant le prochain séisme... dites-moi que c'est une répétition...

B44 : (21-02-2016)

Faiseur de bruit

Il se réveille les yeux sulfureux d'avoir trop veillé. Ses lunettes de soleil ? Impossible de les «chausser» tellement ses yeux sortent de leur orbite. Etre en retard à son poste, c'est le dernier de ses soucis. Dispos ? Disponible et en pleine forme ? Tu penses... rien de tout cela ! Dans les couloirs, on ne cesse de le répéter, ceux qui arrivent tôt croisent ceux qui partent tôt. Le chef ma chef oualou et les oualous se transforment en chefs. C'est un deal. Le contribuable lui... peut toujours gueuler, de toute façon c'est pareil. Mieux, il a intérêt à bien se tenir et prendre son mal en patience dans ce grand bâtiment où la plus grande pièce est la salle d'attente. Sinon, quand arrive son tour on lui sort le mot fatal «mazèl». Pas encore. Car faire attendre les gens, c'est exister. Sans cela, il n'est rien le préposé au service public. «Allah ghaleb khouya, celui qui doit signer n'est pas là ! Revenez demain». Si vous exigez plus de précisions vous les aurez. «Demain, c'est ghadoua inchallah ». Commence donc l'attente, quand il n'y a plus rien à attendre, ni même la fin de l'attente... l'attente, elle, n'attend rien. Mais vous êtes obligés de vous y faire. C'est la loi du «mazèl». Le responsable est là ? Non, mazèl. Mes documents sont prêts ? Mazèl ! Il est magique le mot mazèl. Paralysant. Mazèl. Il faut patienter. Mazèl, il faut être à l'affût. Mazèl il faut guetter. Mazèl il faut se morfondre, différer, reporter, surseoir, faire durer, temporiser, escompter, espérer, lanterner, retarder. Ils n'ont pas compris que le service public, c'est être au service du public. Mazèl. Ils n'ont pas encore intériorisé que sans ce public, ils n'existeraient pas, ni eux ni leur service. Mazèl ils se prennent pour les faiseurs de pluie et de beau temps. Mais dès que tu graisses la patate, ils se transforment. Ils retrouvent leurs couleurs, leur sourire et le Mazèl se transforme «il n'y a pas de mouchkil». Voilà le grand mouchkil ! Les tunes, pas de souci ! Pendant que d'autres toutes les journées que Dieu fait font du sleeping et quand on commence à leur serrer la vis ils se mettent au sit-in !

B45 : (22-02-2016)

Khfif

On ne parlera pas de politique. Mais c'est aussi de la poultique qu'il est question. Car cette anecdote reflète les promesses et prouesses du discours électoral. Lisons... Dès que sa poitrine a commencé à dire bonjour, elle a été «m'senna ». C'est-à-dire enfermée à la maison, interdite de rencontres. Ni koulij, ni dekhla, la kherja. «R'jal el youm, ça déconne, ça s'amuse, ça fait les quatre cents coups, mais dès qu'il s'agit d'épousailles, ils optent pour bent eddar». C'était la conviction de ses parents. La machine à laver existe, mais il fallait qu'elle apprenne à tout laver manuellement. El msemène, elle en a fabriqué jusqu'à maigrir. El berkoukess, le couscous, el ftit. Experte en repassage, elle l'est devenue au point où la meilleure machine de pressing rougirait devant la qualité des plis. Des plis commencent à sillonner son front. Des plis et des soumissions pour le mariage, elle n'en a point eu. Les ans, ça ne pardonne pas. Ça passe vite, le temps. El bent kebrett. Sa mère décide alors de la faire sortir. «Au moins qu'on la découvre. Qu'elle apprenne à connaître les jeunes de son âge. Vaaaazy donc les mariages. Les fêtes de famille. On la poussait même à des tours de piste sous des rythmes à la mode. Mais ses jambes étaient tellement ennemies que ses hanches refusaient le tempo. Quelques garçons tentaient l'approche, mais dès qu'ils découvraient qu'elle n'avait oualou ferrass, ils lui faisaient la tête. Soirée gâchée pour la maman qui, de loin, épiait le manège. «Choufi lui conseilla une rencontre «hend qdim». Ta fille aussi saïja qu'elle est, si elle n'a pas trouvé d'époux c'est que quelque part il y a une «m'dira» qui la suit. Je connais une voisine experte en la chose. Elle a un majmar rabbani». Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Rendez-vous est pris. «Dhorb el khfif, la mènera à derb el mariage», leur assura l'experte en plomb et majmar. Ça n'a pas raté, elle a aujourd'hui beaucoup d'ans, peu de dents. Elle est de tous les mariages. Tayyaba, tayba, spécialiste de tous les tajines. Elle se fait de l'argent fou à défaut d'amour fou !

B46 : (23-02-2016)

A votre santé

On a réglé tous les problèmes de santé. Dieu merci ! Nos hôpitaux (ou tard) se portent bien. Dieu merci ! Les épidémies, c'est de la vieille histoire. Dieu merci! La méningite? jamais! y'a qu'à voir les efforts qui ont été fournis pour éradiquer ce fléau. Nos pavillons sont très propres, et les patients n'ont plus besoin de se débrouiller pour faire leur popote sur place. Les sanitaires ont fait leur toilette, et l'eau coule à gogo. Les médecins ne souffrent plus, leurs conditions de travail sont des plus performantes, et Dieu sait tous les budgets débloqués pour les équipements. L'hôpital n'est plus ce qu'il était. Un salon de l'automobile, durant la journée, et un parking le soir. Le service des urgences fonctionne comme une montre. Il n'y a plus de pénurie de produits. Le personnel est tellement motivé, que le sourire d'une infirmière, à lui seul, suffit pour soigner le malade. En milieu scolaire, on fait de la prévention, et des équipes médicales sillonnent les écoles, pour détecter le moindre mal. Ça c'est du travail. L'eau du robinet est analysée avec soin, vous pouvez la consommer, sans souci. On dit bien cent soucis. C'est dire tous les efforts des sieurs de la santé et du staff taffe, taffe ... une taffe, s'il vous plaît! Mais laissez moi donc fumer, de toute façon, toutes les indications légales sont mentionnées sur le paquet de cigarettes. Sauf le taux de goudron et de nicotine, pourtant exigé par la loi. Alors pourquoi les misters de la santé ne l'exigent pas. Pourquoi le mister de la santé n'a-t-il pas vu le kiosque à tabac, installé en plein hôpital? Maintenant qu'il a réglé toutes les Mouchkila, mouche moumkine de laisser les gens bafouer la loi. La bière est nocive pour la santé. Amala, plus de pub pour ce produit qui peut accélérer la mise en bière. Soyons sérieux, attaquer la pub sur la bière... Voilà ce qu'on appelle Ouach Khassek ya... Khassni Khatem Ya Mouley!... A votre santé.

B47 : (24-02-2016)

«Légaloclando»

Plus ça va, plus ça ne va pas ! Plus ça avance, plus on recule. Chaque jour amène avec lui son lot de surprises. Les taxis clandestins, ce phénomène qui se développe de jour en jour, trouvent clientèle malgré la multiplication des transports urbains collectifs et le nombre impressionnant de taxis. On les trouve partout, dans chaque quartier, à chaque placette... Allah ghaleb, ils se débrouillent comme ils peuvent... Ils ne sont pas en train de voler... Ils sont interdits, mais tout le monde est d'accord pour dire qu'ils rendent service. Les gardiens autoproclamés de voitures, cette faune qui vient d'on ne sait où. Qui se partagent toutes les aires de stationnement, grâce à l'autorisation qui leur est accordée par le gros gourdin qu'ils ont à la main et, quelquefois même, un sifflet. «Ya khouya, moi je préfère lui donner dix dinars, que de voir ma voiture défoncée». «Il n'y a pas de boulot, Allah ghaleb ». «Ya sidi, je préfère qu'il fasse ce boulot au lieu d'aller voler». L'illégal, légalisé, aux yeux de tous. L'Algérie n'importe pas de Marlboro, ni de Gauloises, ni autres cigarettes étrangères. Miracle. On les trouve partout. Non seulement chez les marchands ambulants, mais aussi dans les kiosques. Tout le monde en achète, tout le monde en fume, même les autorités, cela ne dérange personne. Même pas la loi. Les produits sans facture sont interdits à la vente. Mais tout le monde en consomme. Tu squattes un aribus, tu installes un étalage, tu exposes des fruits et légumes, chkoun va te déloger ? Ceux qui ne prennent pas le bus ? Ma ranich sûr. Au fait, c'est toute la ville qui fonctionne au trabendo. A ce trainlà, il viendra un jour où avant de pouvoir franchir le seuil de ton immeuble, tu devras payer. Tu trouveras un énergumène stationné devant. «Je suis le gardien de l'immeuble, monsieur, vous devez me payer pour le travail que je fais». Qui t'a fait gardien ? A ces mots, il te sortira son autorisation : un gros gourdin renforcé par de la ferraille. Comme quoi, gérer un pays, c'est d'abord bien gérer la ville.

B48 : (25-02-2016)

Animal de compagnie

Il est discret, il ne l'exhibe pas. Généralement, il en a deux. Le premier, qu'il utilise pour toutes les relations, l'autre pour un cercle restreint. Il ne donne pas son second numéro limène ouala. C'est le rapport qu'a le notable avec le portable. Le cadre, il en fait un outil de travail, étant souvent en déplacement, il se voit obligé d'être en contact avec la maison mère. Astreint, il doit être joignable, à tout moment. Le temps c'est de l'argent et l'ère est à la compétition. C'est généralement sa boîte qui lui a fourni le bigophone mobile. Et dès qu'il est en repos et que la sonnerie retentit, c'est «Khir In cha'Allah! j'espère que ce n'est pas, encore, une tuile». C'est le rapport des gens «portables» avec le portable. Mais il y a une faune mobile, un danger public, c'est les jetables et leurs portables. Ceux-là qui dégainent plus vite que leur ombre, à la moindre sonnerie, la moindre connerie, et des sonneries, ça n'arrête pas. Ça va de «Allô bonjour omri, comment que tu as su que j'étais là ?», oubliant qu'il n'était pas accroché au combiné d'un fixe, au style, «Tu lui dis de décharger deux conteneurs, au dépôt du centre, et les autres dans l'autre, pour les camions, qu'ils attendent ou alors si tu dispo ses de liquidités, tu les règles». Même que, quelquefois, on a droit à «Non oualou, j'en ai marre de la bastella, tu envoies le chauffeur chez notre boucher, il te commande une épaule farcie, et tu ajoutes, en appoint, une ou deux pièces de poisson, c'est plus léger. Non, les fruits, ne t'inquiète pas, n'jib moi-même». On n'a rien contre, bon appétit, mais quand c'est dit, à haute voix, dans le hall bondé de monde, d'une quelconque administration, cela frise l'indécence et le ridicule. Ce sont généralement, ces jetables et leurs portables qui causent, sur les routes, l'irréparable. Au volant de leurs voitures, ils ne savent pas choisir entre: «N'soug, nekmi, ouella n'tiliphouni». Voyez-vous, le portable c'est le nouvel animal de compagnie. Le non voyant s'offre un chien pour le guider, on prend un berger allemand, pour aider au gardiennage, le chien de chasse c'est connu. Mais dans tous ces cas, quand le maître sonne, l'animal répond présent. Dans le cas du portable, quand il trine-trine, c'est le maître qui dresse l'oreille.

B49 : (27-02-2016)

Ouine et mine ?

- Ouine tu as fait tes premières classes? Ouine tu as décroché ton bac ? Ouine tu as suivi tes études supérieures ? Ouine tu as présenté «ta» mémoire de licence et autour de quel truc... Ah, je vois, tu continues jusqu'au magistère ... Ouine tu as fait tes recherches et ouine tu as présenté ta thèse de doctorat ? ...Enfin ouine tu penses être le plus efficace pour notre entreprise ? - Mais monsieur, je n'ai fait que répondre à l'avis de recrutement que vous avez lancé dans les journaux. Vous demandiez un profil précis, pour un poste précis, si je ne me trompe. Vous n'étiez censés répondre qu'aux candidatures jugées intéressantes. Je vous ai envoyé mon CV, vos services ont jugé utile de me convoquer, et toutes les questions que vous me posez trouvent leurs réponses dans mon dossier... Mais si vous pensez nécessaire que je vous retrace tout mon itinéraire, c'est avec plaisir que... Les yeux du patron, contusionnés par une nuit éthylique, sont sortis de leurs orbites. Hors de lui, ses joues besaces se mettent à trembler, ses lèvres en forme de fessier arrivent à peine à se décoller pour cracher au visage de ce brillant diplômé : J'appelle ça de l'insolence. Ce n'est pas comme ça qu'on répond pendant un «tretien d'embouche». C'est dingue ce que «la versité» a formé comme «tudiant», c'est pas parce que tu as «dix plomes» que tu te crois intelligent... Notre candidat ramasse son dossier, il sort sans mot dire. Il a tout compris. «Au suivant...» Il n'y avait au fait pas de suivant. C'était le seul qui répondait au profil. Le portable sonne dans la poche du jetable. «Ouai... Ouai... kirak... bien rentré hier ?... soirée boumba, lazème on la refait... Tu le connais ? yapadeproblème, je connais pas marche arienne. Tu me l'envoies tidsuite. Faites le entrer ! Toi tu es mine ? Oueld mine ? Mine bouk, mine khoualek ? Mine tu me parais oueld familia, et que ta mine me plaît, je ne te demanderais pas combien de plome tu as. Tu me parais intelligent. Neuf plome ou diplôme, tu es ricriti ! Il prend son bigophone. Allô service el bersonnel ? Ça yi je t'envoies le zoizeau rare.» Ce billet est de la pure fiction. Cette situation ne peut arriver que dans un pays qui ne compte que sur ses mines et sur les richesses de son sous-sol... Les mines et les crayons et la connaissance, c'est pour les autres.

B50 : (28-02-2016)

Parlons-en !

Le dialogue, soustrait de l'échange rendu possible par les mots, doit son intérêt à l'usage approprié du langage. Celui-ci codifié et maîtrisé par une même communauté se rit de la pauvreté de la bibliothèque des verbes pratiquée par ses utilisateurs. Semblable à la routine des événements quotidiens qu'ils vivent, les gens s'accoutument d'une liste de mots qu'ils adoptent quotidiennement pour agrémenter leur quotidien. Ceux qui tiennent le verbe «haut» sont souvent des petits qui luttent pour se faire entendre autrement. Autrement dit, ils n'existent pas. Leurs références dialectales sont étouffées à peine exprimées. On ne les comprend pas facilement, une traduction simultanée doit être nécessaire. Ils sont à part ceux qui parlent comme des livres. On les qualifie d'originaux. Le monde est régi par le langage et la plume est son bras armé pour les plus érudits. Le reste pour ne pas dire la plupart d'entre nous s'arrangent du verbale, de l'oralité qui représente l'essentiel de leur mémoire individuelle et collective. La répétition. Redire les mêmes choses aux mêmes personnes constitue une prison qui enferme l'esprit dans la routine intellectuelle. Celle qui freine l'imagination et empêche l'esprit de s'évader vers des ailleurs inexplorés. Les mots. Plus ils sont nombreux et diversifiés dans notre langage et plus notre capacité à ressentir exactement le monde est grande. La créativité du monde du langage est le souffle de la vie. Prenons soin des mots anciens et continuons à créer de nouveaux mots adaptés à de nouvelles émotions générationnelles. Le langage est un patrimoine. Comme pour tout patrimoine, la conservation et son développement sont essentiels. Tant qu'il y aura des livres témoins de l'existence des mots, il y aura de l'espoir. Le mot, une arme si délicate et en même temps si puissante.

B51 : (29-02-2016)

Bip bip bip

La recharge du téléphone c'est l'addiction principale de chacun d'entre nous. On a peur d'être lâché par les unités du téléphone qui s'envolent à vue d'oeil, euh...d'oreille. De ce côté, pas de problème, les commerces chargés du « flexy » sont ouverts, jour et nuit, et sont situés tout près de chez vous au même titre qu'un commerce de haute nécessité comme une boulangerie ou une pharmacie. Même plus. On est bien servi, pourvu de demander. En plus, on peut recharger ses unités de partout sur le territoire algérien, vous pouvez habiter Oran et quelqu'un peut recharger votre téléphone à distance et à l'autre bout du pays. Si ce n'est pas du service, alors c'est quoi ? Quand on pense qu'il y a à peine quelques courtes décennies en arrière, l'accès au téléphone était très restreint. Seule la poste algérienne offrait ce servi ce, au plus grand nombre de la population, qui l'utilisait qu'en cas d'extrême nécessité. Malgré les précautions prises et les bonnes pratiques utilisées par les gens qui rivalisent de stratagèmes pour passer le moins possible à la casserole...ou plutôt à la caisse. On casque quand même. Pourtant, on tient à jour le répertoire des correspondants qui ont un abonnement qui leur permet de téléphoner, à certaines heures, gratuitement, ou qui leur offre des unités ou un temps de parole gratuit selon certaines conditions. Celles-ci on les connaît par coeur. On les apprend. On les retient. On les fait valoir auprès des interlocuteurs. On en use par ruse. Parfois, il est délicat de faire comprendre à l'autre que son abonnement doit servir, également, à ses interlocuteurs. C'est lui qui a choisi de le prendre en charge après tout. On ne l'a pas forcé. Profitons-en, tous, sans tabou pourvu qu'on puisse téléphoner. En fait, pour dire quoi ?

B52 : (01-03-2016)

Pensionnat

Les pensions des retraités sont distribuées et l'effervescence dans les magasins s'en ressent automatiquement. Ainsi, le 22 février dernier dans un centre commercial en plein centre d'Oran, on constate qu'il était pris d'assaut et ses rayons peuplés de peuplades venues satisfaire un plaisir qu'elles attendent à chaque fin de mois. Ahmadullah, le porte-monnaie bien fourni, ces retraités partent faire les courses pour la maisonnée qui les a recueillis. En vérité, ils n'ont pas tellement de besoins pour eux. Ils ont beaucoup de besoins pour les autres. Ils achètent leur maintien dans le foyer de la belle-fille ou du gendre avec leur maigre éternelle mensuelle. En fait, dès que leur pension est touchée, les bienveillants qui s'occupent d'eux les emmènent faire des courses. Le jour même. Histoire de ne pas se faire doubler par un visiteur de la famille qui serait l'opportuniste du mois en cours. Alors, on court avec ses vieux à pension. On court vite dépenser leur maigre revenu. Ce jour-là, c'est la fête du retraité. On le caresse dans le sens du poil. On lui donne de l'importance. On le sort d'abord faire la queue au guichet pour toucher son dû et ensuite on l'emmène dépenser ce dû. Qui devient le dû de tous dans la maison. On a son petit vieux dans le foyer. Il aide à mettre du beurre dans nos plats. Platement ordinaires sans ce petit plus. Nos vieux ne sont pas dépensiers. Ils veulent seulement qu'on leur parle et qu'on leur donne l'illusion qu'ils sont importants et utiles. Pour cela, pas de problème. Il n'est pas rare dans les conversations d'entendre que son vieux n'est pas bien payé et que les frais de gestion de son vieux dépassent largement sa retraite. Ce n'est pas juste. Toute la smala est là attentive à sa santé au vieux. Le jour de son enterrement, les pleurs et regrets couvrent à peine les frais de la cérémonie. Qui va payer tout cela ? Dire qu'il n'a pas laissé un sous de plus. Il n'était vraiment pas préventif. On a dû faire appel à toute la famille, après tout celle-ci venait visiter le vieux de son vivant. Tout cela, c'était des frais déguisés. Dommage qu'il soit mort. Un mois de plus aurait été bienvenu. Pour qui ?

B53 : (02-03-2016)

Mazel !

La vie des examens commence bientôt pour nos gentilles têtes brunes. Pour l'instant, les élèves sont en cours de révision. Enfin, paraît-il, et ce d'après leurs mamans qui s'inquiètent de leur santé morale. Les pauvres ! ils sont souvent fatigués avant de commencer. Ils sont concentrés sur les devoirs, les écouteurs aux oreilles et l'esprit ailleurs... à rêvasser... de leurs prochaines sorties entre copains. Ils sont multifonctions. Toujours prêts à surfer sur la vague de l'espoir de leurs parents si crédules face à leurs enfants. Ils sont plus stressés que ces derniers. C'est comme si les épreuves leurs étaient destinées. Ils ont les mêmes symptômes que leurs chérubins. Mal au dos, mal à la tête, mal aux genoux, mal au... on ne va pas détailler toute l'anatomie de ces êtres si fragiles. Des êtres si imprévisibles. Avec tout cela, ils seraient capables de décrocher le sésame tant attendu. Par on ne sait quel miracle, ou par hasard. Les parents sont confiants. Ils jouent à la comparaison avec d'autres enfants de la famille qui ont eu leurs examens alors que l'implication au travail était quasi nulle. Si machin a réussi alors machine devrait passer l'épreuve aussi. Les mères prient tous les prophètes et autres sidi pourvu que le ciel soit clément avec elle. Elle promet une Sedka si son fils décroche son bac. L'histoire ne raconte pas ce qui se passerait dans le cas contraire. Personne ne veut y penser. En attendant, tout est fait pour alléger le quotidien du candidat. Jus de fruits, petites douceurs sucrées, calme et aucune contradiction... pourvu que le champion soit serein. On évite de poser trop de questions sur sa vraie préparation, celle qui consiste à étudier. On a peur d'affronter la brutalité des faits. Car en vrai, à part lézarder sur son lit, le gamin ne fait pas grand-chose. On ne veut pas prendre le risque de le brusquer dès fois qu'il nous soit reproché de l'avoir stressé à la veille de son passage à l'examen. Une chose est sûre, c'est que tout le monde en a marre d'attendre le verdict. Sauf lui, pour l'instant il profite du bénéfice du doute ambiant. Après tout, il pourrait l'avoir son diplôme. Profite, profite... il n'y aura pas deux chances comme celle-là.

B54 : (03-03-2016)

Chéria

Même le mot bonjour, sorti de sa bouche, prend les couleurs de l'insulte. C'est que la voix habituée au petit déjeuner, n'est pas bien lubrifiée. «Bonjour toi-même», aurait été la bonne réponse, mais bon c'est son supérieur, il évite la confrontation. Il ne répond donc pas, à peine si de la tête, il esquisse un geste en guise de salut. C'est ce qu'il ne fallait pas faire. - Kount bayette avec toi on dirait ya sssiii... Il ne répond pas et continue sa course vers son bureau. - C'est un kouri, ce n'est plus une administration. D'abord il est quelle heure... Comment se fait-il que c'est maintenant que tu arrives... Non ne me dis pas que c'est le transport, je sais que tu habites juste à côté. - Cela fait une bonne demi-heure que je suis là, monsieur. - Ah bon! trente minutes, tu veux insinuer par-là que c'est moi qui suis en retard, alors que je devrais donner l'exemple. Ghaya c'est la dernière. Dorénavant je vous appellerais Monsieur le directeur, puisque dans ce kouri les valeurs en changé, c'est l'employé qui fait des reproches à son directeur. Kheira, Kheira... (il appelle sa secrétaire qui n'arrive pas) à partir d'aujourd'hui, tu donneras le parapheur à monsieur pour signer le courrier. Mettant tout sur le dos du premier jour de carême, l'agent s'enferme dans son bureau sans rien dire. Le téléphone sonne, il est convoqué au bureau du directeur. Il frappe à la porte. Le patron lui présente un document. Il est mis à pied pour sept jours. Sans mot dire, il sort. Le patron appelle sa secrétaire. - Tu diras au comptable de me ramener les états des salaires, les travailleurs doivent encaisser avant terme. Fi sidna ramdane. -Mais monsieur, vous venez de le suspendre pour sept jours...

B55 : (05-03-2016)

De l'espoir au désespoir

Les logements se font toujours attendre pour les mal-logés. Maintenant, voilà qu'on leur parle d'enquête auprès des familles, nécessaire à l'octroi des logements. On doit prouver qu'on est concerné par la salubrité de l'habitation, en clair on doit vérifier notre misère avant d'accepter qu'on est éligible. La misère se monnaie aussi. C'est fou quand y pense ! Les logements pendant ce temps-là sont vides et des quartiers entiers sont déserts aux abords de la ville. A penser que les fonctionnaires de l'Etat ont peur de démarrer leurs distributions de peur de faire des erreurs. De peur de recevoir des contestations. De peur de provoquer des manifestations. De peur, ils ne les distribueraient plus. Ils préfèrent de loin fabriquer du rêve et orchestrer l'espoir auprès des désespérés. Ainsi, on peut voir des familles entières réaliser régulièrement leur tour d'inspection dans ces quartiers vides, en construction, et imaginer leur prochaine installation. C'est sûr, cette fois-ci on le leur a promis. Et puis, une connaissance «sûre et bien placée» du cousin a confirmé que leur dossier était en bonne voie. Il faut de la patience. El Sbar. Alors, les gens prennent leur mal en patience et se projettent dans leur nouvelle habitation en imaginant leur nouvelle vie. Leur bonheur. Tous leurs projets sont en attente aussi. On attend. Vous attendez. Nous attendons. Ils attendent. C'est sûr, il y en aura pour tout le monde. Si un plan d'urbanisme a été lancé, que les constructions ont démarré, c'est qu'on a bien étudié les besoins. On connaît donc la demande pour avoir défini l'offre. Alors pourquoi tout ce micmac ? On s'embrouille facilement dans ces affaires de logements. Quelques évacuations de familles vers ces nouveaux logements se font dans une atmosphère de haute sécurité – la police et l'armée sont réquisitionnées pour les accompagner vers leurs nouvelles habitations. C'est dire, que ce dossier est brûlant. Ce n'est pas grave, du moment que le logement finit par être attribué. Le problème, c'est le quand ? Sbar !

B56 : (06-03-2016)

Conscience

« Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés » est emprunté à une fable de La Fontaine, les animaux malades de la peste : « un mal qui répand la terreur, [...] / La peste [...] / Faisaient aux animaux la guerre. Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés ». La peur de la maladie concerne tout le monde. On vit tous avec la crainte de ne pouvoir continuer à vivre. D'être frappé un beau jour par la maladie sans pouvoir réagir. Face à elle, le fatalisme s'installe aussi vite qu'elle apparaît. Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Qu'ai-je fait pour mériter un tel sort ? Vais-je m'en sortir ? Malheureusement, même devant l'affection, les chances de guérison de chacun ne sont pas les mêmes. Selon votre rang social, vos moyens financiers, votre patrimoine génétique, la maladie creusera plus ou moins l'écart avec votre vie. Le pauvre habitué à s'incliner devant les coups difficiles de la vie, s'adapte plus facilement au fatalisme. En courbant vite la tête, la douleur passera aussi vite. Son contraire, l'homme épargné jusqu'alors par les coups durs de la vie, n'accepte pas l'incident de parcours. Il déploie au plus vite tout un arsenal d'actions contre ce mal qui ne se justifie pas. Ce n'est pas pour lui, c'est mieux pour les autres. Sousentendu, ceux qui n'ont plus rien à perdre et qui souffrent ici-bas des conditions de vie terrestres. Il s'en irait bien sans regret, de toute façon, il en serait libéré que plus vite. C'est peut-être l'opportunité de vivre un ailleurs meilleur. C'est le destin. Le puissant sur terre, bien terre à terre, ne veut pas prendre le risque de courir après des chimères, il sait ce qu'il a à perdre en acceptant de s'éteindre. Alors il s'accroche et tous les moyens sont déployés face aux maux. Mais quand l'heure sonne, elle sonne pour tous de la même manière et comme les Anglais diraient : no choice ! (Pas de choix). La fable de La Fontaine se termine par : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ».

B57 : (07-03-2016)

Dessine-moi un mouton

Les couleurs manquent parfois pour dépeindre la réalité de la beauté de la nature. Son impertinence exacerbée au printemps réjouit nos sens. De belles choses jonchent le monde. Les décors naturels de nos reliefs sont illuminés par des paysages majestueux accrochés à leurs flancs. De la flore, des tableaux de formes merveilleuses et des senteurs s'échappent et viennent chatouiller nos yeux et notre nez au gré de nos promenades à travers champs. Chaque année, l'attente du printemps est indispensable pour régénérer notre fibre existentielle. Pour nous faire ressentir les matières. L'embellissement de la nature exauce notre plaisir. On accepte progressivement la simplicité du monde. Audacieux, le printemps chante la vie. Les oiseaux sont revenus. Les insectes aussi. Et tout l'écosystème est dynamisé ensemble. Le monde ne se dément pas. La protection de cet environnement contribue à notre projection dans l'avenir du monde. Qu'allons-nous laisser à nos enfants exactement ? Le développement durable est un vaste sujet auquel notre pays commence à s'intéresser. Les scandales de détérioration de la nature par les mains mêmes de ceux qui l'admirent sont nombreux et mal sanctionnés. Il faut retenir la tristesse de ces comportements. Le danger pour l'humain. Le succès de notre régénération dépendra de notre capacité à prendre en main des solutions durables pour éradiquer ce climat créant de l'insécurité pour notre avenir. Jeter, détruire, saccager, salir, piétiner l'écrin naturel de la genèse même de la vie s'apparente à un autodafé pour l'homme. Brûler l'essence même de la vie et de sa profonde symbolique philosophique est une sorte de suicide de l'humanité. Avant de jeter par la fenêtre vos déchets, souvenez-vous de manière pratique que vous ressentirez la répugnance de ce geste à chaque fois que vous serez au pied de votre immeuble jonché d'ordures. Jonché de vos ordures que vous devez éviter pour rentrer chez vous. Chaque jour, ces regrets par terre vous font courber la tête pour les éviter. Libérez-vous, c'est si simple. Le paysage est l'état de l'âme.

B58 : (08-03-2016)

Exemplarité

7,7 milliards de sacs en plastique seraient utilisés par l'Algérie chaque année ! Ces sacs, tels des papillons légers, se promènent au gré du vent dans nos villes et campagnes, à la montagne ou à la mer. Finissant leur course dans les arbres ou bien dans les arbustes qui les agrippent malgré eux. Ces plastiques de toutes sortes, on en trouve aussi dans nos fonds marins. Ils étouffent et étranglent de nombreuses espèces marines, comme les dauphins et les thons qui les ingèrent car ils les confondent avec des proies. Les poissons les mangent et meurent asphyxiés de l'intérieur. Il faudrait vite réagir et interdire ce poison qui met des siècles à se dégrader, pendant ce temps-là, ils dégradent le milieu naturel. Le cycle de production de ces sacs plastique et à lui seul source de pollution. En effet, confectionné à partir de pétrole et de produits chimiques, il dégage ses déchets dans nos sources d'eau. Reprendre le couffin en osier est un des moyens simples et traditionnels pour refuser de contribuer à cette pollution. L'intérêt de bien se conduire face aux catastrophes qui touchent l'environnement ne demande aucun investissement particulier mais simplement d'appliquer le bon sens et de respecter notre terre pour les générations à venir. C'est pourquoi, on parle de développement durable. La consommation responsable. Il y a 30 ans, en Algérie, le papier journal ou kraft étaient utilisés pour emballer les marchandises alimentaires. Cela donnait un charme à nos courses; impossible de deviner ce qui était emballé sauf à être à l'origine de l'achat et avoir assisté à la mise sous conditionnement par l'épicier. Si le plastique est source de progrès dans un bon nombre de domaines, il n'en reste pas moins une des matières les plus dangereuses pour notre planète. C'est comme pour toute chose. Utiliser avec parcimonie les matières et éviter les excès. C'est si simple pourtant. Il ne faut juste pas regarder ce que fait le voisin en la matière mais commencer par soi-même. Fais d'abord et ensuite enseigne-le à l'autre.

B59 : (09-03-2016)

Vive toutes les femmes !

Il paraît que le 8 mars c'est leur fête ! Sans blague ? Pourtant, on a l'impression que c'est tous les jours leur fête. Entre la maisonnée à gérer, le mari qui ne laisse pas son reste aux enfants, la famille et les voisins..., le tourbillon de la vie telle une valse sans fin anime cette pauvre femme. Sans elle, rien ne tournerait comme il faut. Cette femme rouage essentiel de l'harmonie, telle une pièce mécanique nécessaire au bon fonctionnement de la machine de la vie. Cette pauvre femme dont on se souvient de l'existence une fois dans l'année devrait être fêtée chaque matin et récompensée chaque soir. La femme est l'avenir de l'homme. Cette affirmation a fait couler beaucoup d'encre. Une vérité de La Palice. Qui ferait le ménage ? Qui préparerait le repas ? Qui s'occuperait des enfants ? Et l'époux que deviendrait-il ? Au sens le plus large, notre économie s'effondrerait. Les magasins sans elles fermeraient leurs portes très vite. Leur habilité à donner du sens aux biens marchands est de loin très efficace. Acheter, acheter... acheter de l'inutile ou de l'utile est du même ordre pour ces femmes généreuses avec l'argent durement gagné par leurs maris. Ces derniers, loin de toute préoccupation payent cher leur tranquillité, pourvu que cela dure. Après tout, ces femmes disponibles 24h sur 24h méritent d'être choyées pour leur dévouement et leur serviabilité. Si vous deviez envisager votre vie sans elles vous seriez bien perdus. N'oubliez pas que si vous voulez une happy life (une vie heureuse) alors vous devez avoir une happy wife (une femme heureuse), là est le secret tout simple d'une vie tranquille. Vous les femmes n'en profitez pas trop, on compte sur vous pour rester raisonnables ! On vous connaît tellement bien qu'on n'a aucun souci à se faire de ce côté-là. N'est-ce pas ?

B60 : (10-03-2016)

Doua arabe

Sa première bronchite, quand il l'a eu, paniquée, sa maman ne savait que faire. Heureusement que la grande mémé est là, avec toute son expérience. «Pas de panique, ki oualou. Vous, bnette el-youm, un rien vous alarme. Laisse-moi faire». Experte, la vieille dame qui en a vu d'autres, le soigne. Ni comprimé, ni libari, le bébé est sur pied. «Tu as vu comme c'est efficace notre «doua arabe» ? Son otite, «doua arabe». Sa diarrhée, «doua arabe». Le bébé pousse, les premiers pas, les premiers bobos. C'est pas grave, la mémé est là, et le «doua arabe» aussi. Tout rentre dans l'ordre. Il ne dors pas, il n'arrête pas de pleurer le mioche. Ni sirou, ni autre drogue médicale. «Doua arabe» et il est réglé comme une horloge. Première année scolaire, première conjonctivite. Ni pomada, ni collyre. «Doua arabe». C'est que même la maman, par la force des choses devient experte en doua arabe. L'expérience chez nous autres ça se transmet rapidement, plus vite que l'épidémie. Avant d'aller passer son examen de sixième, sa maman lui fait avaler une petite mixture de «doua arabe» qui paraît-il va l'aider à passer ce cap sans grande difficulté. Lui-même le croit profondément, au point où des années après, il se prépare le même remontant doua arabe, avant son BEM. Ça marche. Sa crise d'adolescence, elle aussi a été traitée par «doua arabe». Kila el-bounia, jusqu'à dire «fixe». C'est ce qui lui a permis d'arriver au bac, de préparer sa mixture de «doua arabe», et le rater de justesse. C'est pas méchant. Il s'est trouvé un boulot. Il n'a jamais connu le cabinet du médecin. «Doua arabe», c'est bon pour tous les maux. Et il en connaît des recettes. Aucun congé de maladie, grâce au doua arabe. Jusqu'au jour où une extinction de voix l'oblige à consulter le médecin du travail. Alors ammi Mohamed? Dit le médecin, on n'a pas pu se soigner au «doua arabe»? Ne pouvant parler, en guise de réponse, il lui écrit sur un bout de feuille «je crois docteur, que le doua il est passé, mais l'arabe m'est resté à travers la gorge».

B61 : (12-03-2016)

Doucement

Il était une fois une corvée qui n'attendait plus aucun délai. Et pourtant, combien il aurait été simple de l'effacer, s'il n'en tenait qu'à nous. Le problème c'est qu'on l'a longtemps ignorée et pour nous faire payer cet outrage, elle se réveille à nous, en pleine nuit. - Coucou, tu te souviens de moi ? Nous dit-elle... L'air d'une crapule sans vergogne. - Je t'ai prévenu de nombreuses fois mais sans que tu n'aies daigné me prendre au sérieux, commente-t-elle ! Qu'as-tu à me dire pour ta défense ? - Écoute moi, ce n'est pas de ma faute, c'est la faute à pas le temps, tente-t-on. En vérité, cela fait des mois qu'on repousse l'échéance du dentiste. Le dentiste. Qui aime aller chez le dentiste. Personne. La roulette et autre piqûre anesthésiante qui vous font une bouche démesurément disproportionnée avec le reste du visage. On essaye d'éviter de se retrouver la tête en arrière, aux mains d'un dentiste attentionné mais déterminé. Avant même de s'installer dans le fauteuil, des tortures, dès l'entrée dans son cabinet, on est envahi d'une odeur d'éther, notre tête se met à tourner de peur, de crainte, d'envie de fuir, sans pouvoir le faire, à l'instant précis. Bientôt, pris de palpitation, on se retient pour ne pas montrer notre panique qui n'est pas digne de nous. Et maintenant, en pleine nuit, en tête à tête, avec notre dent. On n'a pas plus de fierté. Aucun témoin. Nous et la douleur. On négocie l'accalmie, sans aucun succès. La charogne ne donne aucun espoir. Les douleurs s'intensifient, au fur et à mesure, que le temps passe. Tout y passe, cachet, herbe et tisane de grand-mère. Celle-ci ne vous secoure pas. Où es-tu Ya hana ? On guette l'heure d'ouverture du dentiste, même en rampant, on ira. On se laissera faire pourvu que la charogne ne revienne plus frapper à la porte de notre Sommeil qui, lui, du moment qu'il n'est pas concerné, s'en fout ! Pourvu, qu'on le laisse dormir, le reste cela ne le regarde pas. Chacun son problème mon pote.

B62 : (13-03-2016)

Zogha s'énerve

- Ce n'est plus un immeuble. Il n'est plus possible de se mettre d'accord sur le minimum. Tous ont oublié l'essentiel sur lequel ils s'étaient pourtant entendus lors de notre dernière réunion. Les boîtes aux lettres n'existent toujours pas. On est obligé de guetter l'arrivée du facteur, sinon la pension... La serrure du portail de l'immeuble demeure détériorée, zid ya m'barek, toi et h'marek. La cave inondée par les eaux usées ne semble plus déranger quiconque. King-kong peut occuper la terrasse et ce n'est l'affaire de personne. La rampe d'escalier tombe en pièces, et chacun s'enferme dans ses chambres. Le palier... La façade... Il a décidé de les réunir. Ces voisins qui n'arrivent plus à se voir. Qui se croisent sans se regarder. - Diri un peu de msémène, ya Dhaouia, et toi ma fille Zogha, je compte sur ta bonté pour aider khaltek. Tu es la seule voisine sur laquelle je peux compter». -Yaklou es'sem, si tu veux mon avis ! Pasque quand il s'agit de paghler la politichique, on dighai ils sont sortchi de l'Etna... - Tu veux dire l'ENA... l'Etna c'est un volcan. - Ghil kif-kif, le volcan vomit des laves meurtrières et de leurs bouches sortent les phrases assassines. Tchu dois le savoir, toi ya si Otchimine, le comministe. Ou alors tab jnanek? Ils sont là tous réunis autour du thé et des confiseries que la vieille Dhaouia, bravant ses rhumatismes, a préparés. Il avait beau essayer de les mettre d'accord, les anti-Bouteflika, les anti-Benflis, les pro-Benflis, les pro-Bouteflika (les pro-msémène, eux s'en donnaient à cœur-joie). Ça parlait de régionalisme, d'économie de marché, de la hausse et la baisse du baril de pétrole, de l'OTAN. - Alogh yanamagh! s'écria Zogha ma blonde infirmière, hors d'elle. Tout le monde se tait ! Elle arrête de mâcher son chewing-gum, le retire de sa bouche et l'écrase sous le sni, pour le récupérer en fin de séance. - Ici s'arrêtent vos divergences politichiques. Si vous ne comprenez pas que le z'bel klana, ici il n'y a ni pro-ça ni pro-cela, il n'y a que les pro-blèmes communs qui doivent être discutés...

B63 : (14-03-2016)

Les cris

Après l'eau, les carburants, les fruits, les légumes, les viandes, le lait, la facture de l'électricité et du gaz va, une fois encore, martyriser le pouvoir d'achat qui n'a plus de pouvoir depuis belle lurette. Depuis qu'une minorité de supers Algériens, en se «dinarisant» à outrance et en se «dollarisant» avec aisance, s'est «milliardisée» au détriment des «ah j'ai rien !» qui se «zaoualisent», se «mazlotisent» et se «mchoumeurisent » de plus en plus... On devrait lui ériger une stèle à ce pouvoir d'achat, baptiser une rue, un jardin, un stade, un quartier, une ville, une région à son nom..., avec cette belle épitaphe sur une plaque: «P. A. martyr de la gabegie et de la démagie, tombé au chant funèbre sous les rafales de prix meurtriers». On devrait, pourquoi pas, célébrer la «Journée du pouvoir d'achat», comme celles du 1er Mai, de l'environnement, de l'enfance, de l'arbre, de la femme... Ainsi, le «mouatane» se remémorera ce jour-là, que son pays, l'un des premiers producteurs de gaz, lui fait payer ce produit plus cher qu'au citoyen d'un autre pays qui n'en produit pas, que son pays, connu pour ses palmeraies et ses dattes de qualité number one, les lui «offre» à un prix presque trois fois plus cher que la banane importée par un «dollarisé» que son pays, qui a 1.300 km de façade méditerranéenne, est incapable de mettre à sa portée, sauf «sardina ouel lacha », les autres variétés de poissons que les requins (tiens ! Il ne devrait pas pourtant y en avoir dans cette partie de leur planète) ont accaparées... Aberrant ! Tous ces produits sont pourtant nés chez nous ! Dialna est devenu dialhoum ! Normal ! A force d'augmenter les prix, il n'y a qu'eux et les leurs qui peuvent nager dans l'aisance, avec leurs hauts salaires, des avantages de toutes natures et de tout-terrains et une rente de retraite «paradisique». Il ne nous reste plus qu'à nous doter d'un «respiromètre à puce», pour nous obliger à payer l'air dialhoum, en lui fixant un prix au m³, comme l'eau et que l'on décidera, comme l'eau, d'augmenter... suivant les humeurs et les rumeurs... Qui sait ? L'idée a peut-être fait son chemin dans la «cabessa» de l'une de nos «têtes», de l'un de nos «penseurs» experts en brossage, sangsues rentières, «fervents nationalistes» et autres leveurs d'index et de paumes au détriment des innombrables autres pommes...

B64 : (15-03-2016)

La ouednitite

Qu'est-ce qu'ils ont, khoutna ? Va savoir ! Est-ce une épidémie d'un autre genre que nos chercheurs, qui font de la recherche et qu'on devrait appeler normalement «chercheurs», n'ont pas encore trouvée ? C'est une maladie qu'on pourrait appeler la ouednitite. Car t'goul ils ont tous mal à l'oreille. Soit rani mdiphasi, soit, effectivement, c'est une ouednitite nationale. Essayez de remarquer le nombre de personnes, de tout sexe et de tout âge, qui se tiennent les ouednine. Rabi yastor, ça doit être très grave. Mais de quoi peuventils donc tous souffrir ? Ya khi, mossiba ya khi ! Il y a celui qui tient son oreille en criant très fort, grimaçant sans cesse. L'autre, plus calme, stoïque peut-être, sourit à son mal, l'accompagnant de gesticulations. Il y en a qui s'isolent dans un coin, une main sur l'oreille et l'autre comme une mrikza sur le mur. Ils se calent bien. Mais j'ai par hasard remarqué qu'à chaque fois, avant de mettre la paume de la main ou de se tenir l'oreille, ils mettent la main dans une poche. Amala, j'ai compris ! Ni otite, ni tendinite, ni ouednitite. C'est simplement le mal du siècle, la mobilitite. Cette belle invention qui permet d'avoir en permanence vos appels téléphoniques ou messages. Mais dans tout ça, que reste-t-il d'autonomie de mouvement, de liberté? Vous devez rendre compte de ouine rak, de ce que vous faites, sans espoir de tranquillité. C'est un peu la cloche que monsieur Seguin, celui de la fable, accrochait au cou de sa chèvre. Il pouvait ainsi savoir où elle se fourre. Aujourd'hui, on bipe pour se dire bonjour. On envoie un message pour faire des remontrances. On appelle pour être appelé. Le contact n'est plus humain, il n'est plus proche. Il est au bout d'une antenne. Mais pour ce faire, il faut avoir du crédit. Le crédit le moins cher.

B65 : (16-03-2016)

L'homme et son double

- Ya khi bagra, je me demande qui t'a donné le permis de conduire ! Ici, tu n'es pas dans ton douar, c'est la grande ville. Remarque, ça ne m'étonne pas, le matricule de sa bagnole en dit long sur ses origines. Du coup, la plaque d'immatriculation devient extrait de naissance et relevé d'émoluments. - Regarde-moi ceux-là, on dirait des moutons. Ils ne connaissent pas ce qu'est un passage clouté, et en plus yatkasslou, ils le font exprès... El ghira. Il actionne ses trompettes. - Khaff, sinon je t'écrase ka nemla! Quand il est à l'intérieur de la carrosserie, il fait corps avec sa voiture. La paranoïa le pousse à croire que le moindre comportement d'un piéton est un affront. Déshumanisé, du bras d'honneur, sans transition, il peut passer à l'agression pure et simple. Cet individu, chauffeur, devient véritable monstre. Citoyen piéton, cette même personne hors de sa voiture, a d'autres rapports avec les chauffeurs. - Baghi ettir ? J'ai le droit de traverser comme je veux non. Ce n'est parce que tu roules en voiture que tu penses avoir tous les droits. Arriviste ! Moralité : Qu'il roule ou qu'il marche, il a toujours le mot gentil et le bras d'honneur, l'homme et son double.

B66 : (17-03-2016)

Chtayatte

Qu'est-ce qui est le plus proche d'un bébé vingt-quatre heures par jour ? Si tu poses cette question à un gars ness bekri, qu'on appelle actuellement périmé, il répondra sans hésitation: «C'est sa mère». Reposez la même question à bnète el-youm, intelligentes et éveillées comme elles sont. Elles vous diront: «C'est sa couche». Les chtayatte. Autrement dit, jadis l'enfant était «sujet» de notre affection continuelle. Aujourd'hui, il est devenu «objet» de notre protection anti-fuites, en attendant de prendre vraiment la fuite à la recherche d'une affection qu'il ne trouvera peut-être pas et qu'il compensera à sa manière. L'exiguïté du logement aidant, la maman est pressée de mettre son enfant dehors pour faire le ménage. Quand toute la famille est réunie le soir autour de la télé, c'est des «Chuuut... Skout ! Laisse-nous suivre le feuilleton !» Ou encore: «Va jouer sur le balcon !». Avec tous les risques que cela peut engendrer. Plus grand, ce même enfant n'a de protection que la rue. Sans loisirs, sans espace vert, il ira s'oxygéner à la cigarette, ou à la colle. Et snif et snif... Les parents étant dépassés, il serait bon que les fabricants de couches investissent une part de leur budget publicitaire dans des organismes de prévention du suicide, fuite ultime de nos jeunes qui détiennent en ce domaine le record de la désespérance. Et si les parents se rapprochaient autant de leurs jeunes que leurs fameuses couches, peut-être qu'ils se sentiraient moins rejetés par une société habituée maintenant non plus au «prêt-à-porter», mais au «prêt-à-jeter». Que l'on dispose de diverses manières des couches jetables, cela regarde les environnementalistes et les «écologues». Mais que l'on fabrique des enfants jetables autant que les couches qui les enveloppent, alors rien ne va plus !

B67 : (19-03-2016)

Remerciements

Il se réveillait tôt le matin, mettait son costume de travail et s'en allait faire les marchés. Chaque jour il en ciblait un différent. Il n'appartenait pas au service public ni ne travaillait chez le privé. Il est patron de lui-même. Et quand on travaille à son compte, il faut se lever tôt et être très créatif. Quelques bourses en plastique dans la poche de son manteau usé par le temps, mais propre, rasé de près. L'air gêné, il pénètre à l'intérieur de la première boutique. Un «salam alikoum» assez timide, mais bien audible... et... «Machi mes habitudes... Allah ghaleb...». Et le patron de la boucherie, pour faire le généreux devant sa clientèle, lui offre quelque morceau de viande. Notre bonhomme se retire en disant en guise de remerciements, «Puisse Dieu vous épargner de voir ce que je vois tous les matins». En se retournant vers sa clientèle, le boucher compatissait, «ça se voit, ce n'est pas un mendiant. S'il fait ça, c'est qu'il doit être dans une situation ma tèchkorche». Deuxième magasin, le boulanger. Là non seulement il se fait offrir du pain, mais en plus, les clients présents lui offrent quelques pièces. Mêmes gestes, mêmes mimiques, mêmes remerciements : «Puisse Dieu vous épargner de voir ce que je vois tous les matins». Bien-sûr, ses interlocuteurs s'empressaient de répondre «aaaamiiiiine». Même scénario chez les différents marchands de légumes. Mêmes ponctuations «Puisse Dieu vous épargner de voir ce que je vois tous les matins». Le laitier, le poissonnier y passe lui aussi quelquefois. Ainsi chargé, il s'en allait retourner chez lui. Pour remettre ça le lendemain, dans un autre marché de la cité. Il lui arrivait même de changer de ville. «Puisse Dieu vous épargner de voir ce que je vois tous les matins». Mais que voyait-il chaque matin ? Il se réveillait très tôt, s'enfermait à clé dans une chambre, ouvrait une grosse caisse. Il fixait un bon moment le contenu, enfouissait sa tête dans une grande caisse en bois et se mettait à humer l'odeur des liasses de billets de banque... «Puisse Dieu vous doter ne serait-ce que de la moitié de sa fortune» ! Aaaaamiiiiine.

B68 : (20-03-2016)

A la langue

Pourquoi igoulou un tabouret et pourquoi une chaise ? Le tabouret, a-t-il des petits attributs invisibles ? Pourquoi dès que c'est une galère, c'est tout de suite au féminin ? La pluie, la neige, la grêle, la tempête... Au masculin, le soleil et le beau temps, est-ce le hasard si la cuisine, la bouffe, la poussière sont du ressort de la femme ? Même si le ménage, lui, est masculin, l'homme prend le café sur le fauteuil avec le journal, le bonheur quoi ! Sur un autre registre, on dit une rivière, une petite rivière, mais un fleuve ; on dit une voiture, mais un avion avec un réacteur. Et quand il y a un problème dans un avion, c'est tout de suite une catastrophe. C'est toujours à cause d'une ghalta de pilotage, d'une mauvaise visibilité, bref à cause d'une faute... Mais attention, dès que la bêtise est faite par un mec, tout de suite, ça ne s'appelle plus une connerie, ça s'appelle un impondérable ! Enfin, moi, si j'étais à la place des femmes je boycotterais cette langue, et il faut le faire très, très vite parce que votre situation s'aggrave de jour en jour : y'a pas si longtemps, vous aviez la logique, la bonne vieille logique féminine. Ça, les mecs, ça leur a pas plu, ils ont inventé le logiciel. Mais vous avez quand même quelquefois de petits avantages: on a le mariage, le divorce, vous avez la pension. Mais, en général, le type qui a inventé cette langue ne vous aimait pas beaucoup. Il n'a pas pu s'empêcher de mettre un masculin à accouchement, pour mieux se sentir sous une moustache et extérioriser sa virilité... et pour mieux le servir lui a adapté le code de la famille à l'algérienne. Mais liyam mazal, elles vont tourner et le mensonge au masculin s'estompera car la lutte c'est une rojla bien féminine.

B69 : (21-03-2016)

Kalaboune

- Toute la nuit je n'ai pas fermé l'oeil. Dès que mes douleurs rhumatismales s'apaisent, il commence à aboyer, si au moins il le faisait pour une raison précise... - Les enfants ne peuvent plus jouer sans le risque d'être mordus... - Fi França, quand on décide d'avoir un chien, on prend la peine de le dresser, lui apprendre à ne pas faire ses besoins n'importe où, le sortir chaque soir à la même heure. Et puis l'alimentation... un chien, ça ne mange pas toutes les heures. - Ses enfants ne sont pas éduqués, comment veux-tu qu'il puisse dresser un chien? - Moi, il m'a bousillé toutes mes plantes... Depuis qu'il a été cambriolé, le propriétaire de l'immeuble avait décidé d'élever un chien qu'il a installé dans une niche en plein milieu de la cour commune. Ce nouveau locataire ne faisait pas l'unanimité. Les voisins ont décidé de poser le problème. - Il ne faut pas avoir peur de lui, ni honte. Lui-même ne prend pas de gants. Quand arrive la fin du mois, il se pointe sans tarder devant chaque appartement pour encaisser le loyer. - Ce n'est pas un cadeau qu'il nous fait ! Ne lui faisons donc pas de cadeau. Otchimine est délégué par tous les locataires pour aller parler en leur nom. - Je ne le ferai que si vous venez tous avec moi en délégation! Ils étaient tous d'accord. C'est à ce moment que le proprio apparaît. - Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi cette réunion? Tous se taisent, baissent leur tête et s'en vont s'enfermer chez eux. Seul Otchimine est resté. - C'est simple, si El-Hadj, votre chien nous dérange. Toute la nuit il n'arrête pas d'aboyer. - Et quelle est la solution d'après toi? - Je crois qu'il est malheureux, je te conseille de lui débrouiller une femelle pour lui tenir compagnie.

B70 : (22-03-2016)

Zerrouf Aouicha

L'extérieur de la maison où se déroulent les fiançailles prit l'allure d'un salon de l'automobile. Il manquait des mannequins devant chaque voiture mais, très vite, je m'aperçus que ces derniers étaient à l'intérieur. Les uns dansaient, sans trop se déhancher, de peur de froisser leurs étoffes. D'autres, ne voulant pas froisser leurs épouses, évitaient la piste. Quelques uns pistaient d'éventuelles épouses, quand les plus snobs se confondaient avec leurs fauteuils. La future mariée, accompagnée d'une amie, n'arrêtait pas de sortir pour revenir, quelques moments après, différemment accoutrée. Elle se mouvait à la manière des «top models», sous les youyous. «You are beautiful», lui disait son «moulay essoltane» à chacune de ses réapparitions. Il était stéréo, ne faisait aucune économie de décibels. Les deux vieilles femmes, qui n'avaient plus que les yeux pour pleurer, ne comprenaient rien à cette cérémonie. Elles avaient des gosses sur les genoux, qu'elles essayaient tant bien que mal de bercer. - Goulili, pourquoi la mariée n'arrête-t-elle pas de rentrer et sortir ? - C'est pour changer de robe, bnète elyoum, c'est comme ça ! - Ah, la moda. Kount engoule... je pensais qu'elle avait la diarrhée el-meskina. - El-meskina, c'est ta fille et la mienne. Je ne comprends plus ces hommes, ils se marient avec la première venue, les filles msegmète n'ont pas de chance. La maîtresse de maison allait d'une personne à une autre. On la voyait se donnant des coups à la poitrine. Elle attirait les regards de toute l'assistance. Le silence s'installe. La chaîne stéréo est éteinte. Ouach kayène ? Qu'est-ce qui se passe ? What's happen ? Le questionnement se fait polyglotte. «On a volé zerrouf Aouicha... Si au moins c'était le mien. Comment vais-je le rembourser maintenant ?», dit la maîtresse de maison. Ambiance de suspicion et chuchotements. Mais maman, c'est moi qui le porte, dit la mariée à sa mère qui s'était déjà évanouie.

B71 : (23-03-2016)

Le trou

Ce n'est pas à cet endroit qu'il y a eu fuite d'eau, di sait, d'un ton exclamatif, le gardien de voitures de cette rue à grande circulation, en direction d'un groupe qui avait installé leur chantier. Ils étaient cinq affectés au creusement d'un trou, dans la chaussée. Le technicien de l'équipe, le chef d'équipe, l'agent de sécurité de l'équipe, le chauffeur de l'équipe et celui qui creusait: c'était lui l'équipe. Ça piochait dur. Ils étaient très actifs. Le technicien se creusait la tête pour orienter la pioche vers le sujet recherché, le chef donnant des instructions quant à la manière, au moment où le responsable de la sécurité s'assurait que la plaque «attention travaux» était bien à sa place. Le chauffeur, lui, regardait sa montre, apparemment, l'opération avait trop duré. - Ça y est, j'ai atteint la conduite d'eau. Le pas nonchalant, le technicien s'approche et constate, effectivement, que le tuyau était en bon état, et que effectivement, leur service leur avait passé un mauvais tuyau. - Rebouchez le trou. En attendant, notre gardien de voitures était hors de lui. Cette équipe avait occupé trop longtemps l'aire de stationnement. Quant au trou, il l'avait dans sa caisse...

B72 : (24-03-2016)

Les papiers

« A quelle heure tu prends l'avion ?... Donc, s'il n'y a pas de problème, tu es là à 16h pile... Non, non, ce n'est pas la peine de t'encombrer... Il y a tout ce qu'il faut chez nous... rana mechtaguine ghir ton visage... ah bon, tu la ramènes avec toi... marhaba... comment qu'elle s'appelle déjà ?... Josette... amala, je viendrais t'attendre, avec notre père, à l'aéroport, on amènera même Ali le voisin, il est habitué avec la PAF... et la diouana». Slimane, qui, depuis, se fait appeler Slim, n'est pas venu au bled depuis neuf ans. C'est qu'il a été difficile pour lui de régulariser sa situation. Il a tout essayé. S'inscrire à l'université, ce n'était pas possible malgré les études supérieures qu'il avait suivies avec brio fel bled. Trouver un boulot fixe... il fallait d'abord avoir sa carte de séjour. Il ne lui restait donc qu'une solution. Se débrouiller une nana, l'épouser et faire sa paperasse... Il se sera démené comme un fou. Rien, oualou. Il faut dire que son teint n'arrangeait pas les choses... Sa taille non plus... celui qui distribue la beauté l'avait quelque peu lésé, pour ne pas dire oublié. El fayda, il a trouvé épouse. Il a ses papiers en règle. Tout est rentré dans l'ordre. Il arrive, après une longue absence, pour revisiter et faire visiter à son épouse la mère patrie. L'avion atterrit à l'heure. A la douane, ils sont d'une rapidité et d'une rigueur exemplaire (comme d'habitude). Ses parents l'attendent. De loin, son jeune frère le repère, «Brass bouya, c'est lui... pa, pa, chedda yaou... Tiens, il y a même une femme qui traîne derrière lui... mais je ne pense pas que ce soit la sienne». Boussa à son frère, biboussa à sa soeur, triboussa à son père, à sa mère quadriboussa et voilà «El âroussa». Josette... papa, mam, momo mon frère, ma soeur mimi et vas-y. La Josette arrivait à peine à articuler une phrase. Son fond de teint, couche sur couche, n'arrivait pas à camoufler ses rides. Pour parler, elle écartait à peine ses mâchoires de peur de faire tomber son dentier. En silence, le groupe se dirige vers la voiture qui les attendait dans le parking de l'aéroport. Le paternel, comme à son habitude, restait toujours le dernier, seul, détaché du groupe. Au moment de traverser la route, il s'aperçoit que la Josette marchait difficilement, que ses jambes arrivaient à peine à la porter... elle a trébuché sur une pierre, elle allait presque se casser la tronche... Excédé, le vieux père : «Ya Slimane, ya Slimane ». Le fils émigré s'arrête et le père de poursuivre : «Attention, ta carte de résidence risque de tomber...»

B73 : (26-03-2016)

Menteurs

Il y a autant de variétés de menteurs, que d'espèces de papillons. Il y a l'homme qui ment parce qu'il est bien élevé, celui-là, c'est un homme du monde! Il y a celui qui ment pour amuser les autres: celui-là, c'est un artiste. Il y a l'homme qui ment par devoir, celui-là, c'est un saint. Il y a l'homme qui ment par intérêt, par égoïsme ou par lâcheté: celui-là, c'est un mufle. Il y a l'individu qui ment pour le plaisir, ça, c'est un menteur. Enfin, il y a l'homme qui ment aux femmes: celui-là ne ment pas. Et c'est le cas de Hmida, le fêtard, qui chaque soir rentrait très tard chez lui. Sa femme en avait marre. Au début, inquiète, elle se sentait obligée de l'attendre. De son côté, lui se voyait obligé de mentir pour justifier ses retards. Il avait usé tout son «répertoire mensonges». Quand il était avec ses amis «quelque bar», il ne savait pas quitter la table et cette fois-ci il a battu tous les records. C'est à cinq heures du matin que ses copains le déposent au pied de son immeuble. Il entre chez lui sur la pointe de ce qui lui restait comme pieds, et de se diriger vers sa chambre. Il commence à se déshabiller pour mettre son pyjama, mais, au moment où il tentait de se débarrasser de ses chaussures, il s'écroule sur le lit. Sa femme se réveille en sursaut. - C'est maintenant, hada ouine, tu rentres? - Mais non! cela fait longtemps que je suis venu et je ne voulais pas te déranger. Maintenant je me prépare plutôt pour sortir. Il remet ses vêtements, et se précipite dehors, fredonnant «kahl elaynine bayette barra».

B74 : (27-03-2016)

El-kobre

Il est mal en point. Tantôt, c'est un lumbago qui le torture, tantôt c'est la tête qui bourdonne. Sa retraite ne lui allait pas. Pour ne pas être malade, il luttait. - Manich ghaya, se plaignait-il à ses amis. Ou on lui conseillait de bien manger, ou de ne pas trop manger, de se mouvoir et de rester couché, de se surmener et de ne rien faire. Pas de sucre, ni de sel, ni d'aigre! Ni viande, ni poisson, juste ce qu'il faut de légumes! Hadj Otchimine ne comprenait plus rien. Comment conserver sa santé si ce qui est bon pour les reins est mauvais pour le foie, ce qui développe les jambes affaiblit les bras? - Rak sfar, ammi El-Hadj. L'autre pensait que trop de calme était aussi mauvais. Qui fallait-il écouter? Les médecins ou ceux qui disaient «sal el-moudjarreb». Paumé, il se disait qu'en fin de compte, vivre, ce n'est pas bon pour la santé. Tout est dangereux, tout effraie. Il ferme les persiennes pour éviter les courants d'air, mais il ne supporte pas l'étouffement. Il voulait prendre son thé, il hésite, du café peut-être? Jamais! Le risque est partout. Le lendemain, il était chez le médecin pour son bilan de santé. Les résultats ne sont pas vraiment réconfortants. Il va falloir observer un régime très strict: plus de nourriture grasse, plus de sucre, plus de café et surtout plus une seule cigarette. Il faut se reposer et se coucher le soir à neuf heures. Chez lui, une question trotte dans sa tête. Si je respecte les instructions du toubib, est-ce que j'ai une chance de vivre plus longtemps? Certainement pas, se dit-il, c'est plutôt la vie qui va me paraître drôlement plus longue... Cérémonial, il appelle Daouia sa femme: - Prépare-moi un bon «berkoukès» bien épicé, ouvre les fenêtres et donne-moi mes cigarettes... Finalement, il décide de vivre et non pas lutter jour et nuit pour la santé absolue.

B75 : (28-03-2016)

Zéro conduite

Quotidiennement nous croisons dans la jungle de la ville, une faune de tous les âges et de tous les sexes. Nous autres piétons ou chauffeurs modèles, la peur au ventre, nous circulons, regardant à droite, à gauche, le risque de recevoir en plein buffet un véhicule de plein fouet nous guette à chaque coin de bêtise. Car entre les différents chauffeurs c'est la guérilla, et les routes se transforment en maquis. Il y a d'abord l'ancêtre. Chauffeur à la cécité avancée et aux réflexes style doucement le matin, et pas trop vite le soir. S'il arrive que vous rouliez derrière son carrosse, votre moteur doit fonctionner au mode patience, prudence et anticipation. Quand il clignote à droite, ce n'est pas rare qu'il tourne à gauche. Pour celui-là, à la limite, on lui conseillerait d'envisager de se retirer de la circulation... Viens ensuite la chabiba, ce jeunot dans une carrosserie, vitres teintées et moteur gonflé, qui passe d'un feu rouge à l'autre, usant du disque de freins et lais sant au démarrage de la gomme de pneu sur l'asphalte. Pour, en définitif, progresser à la même allure que les autres. Véritable objet roulant non identifié, il se faufile d'une voie à l'autre, en frôlant les autres voitures. Plus il passe près, plus c'est marrant. Mais quand il rate son coup, c'est papi qui arrange les choses. Pourris d'insouciance, c'est la frime qui compte le plus. Amala ya chabab qui bousillez vos vies autour d'arbres, muselez vos hormones débordantes... Lokhrine, les grands souaggas, taxiettes. Du haut de leur arrogance au volant, ils se comportent comme les uniques propriétaires de la voie publique. Tu dois composer avec leurs stops approximatifs, leurs déboîtements soudains, leurs arrêts brusques dès qu'ils aperçoivent un bras qui hèle, évitez les coups de klaxon si vous voulez éviter leurs coups de gueule. Devant les conducteurs de Karsan, les taxi-heurts paraissent des enfants de choeur. Les karsanneurs se comportent comme les soûlographes. Ce sont les plus détestables, les plus condamnables et les plus meurtriers... Ils sont les responsables, si légèrement punis, de centaines de morts chaque année... Entre les fous du volant et les fous au volant, je préfère rester piéton.

B76 : (29-03-2016)

Robot

C'est jour de fichta. Sa fichta. Beaucoup de galetta, du gazouz, des canettes de toutes marques, des serviettes en papier, des pailles, du syndicat de la direction et ses collègues. On lui fait sa fête. Après 35 années de service dans l'entreprise, on lui a gentiment signalé que c'était maintenant le temps de se retirer pour laisser place à des plus jeunes. Choukrène, félicitations, discours d'adieu, cadeaux, hommages, bousni, rebousni, puis... «tchaooo !» Une fois toutes ces émotions passées, il s'est senti tout drôle. Il se sent coupable de n'être plus obligé de se lever à heure fixe, d'avaler un café noir à la course, de partir dans la circulation dense pour se rendre toujours au même endroit, à la même heure, avec les mêmes visages, devant la même tâche à remplir. Il réalise lentement que pour gagner sa vie, il s'était laissé automatiser, laissant les autres décider pour lui des horaires, des contacts, des tâches, des congés, des pauses, même des maladies autorisées ou pas. Il se sent tout embarrassé de se retrouver avec lui-même comme patron. Prendre sa retraite, c'est peut-être ça: cesser de jouer au robot et commencer à vivre à son rythme, à sa fantaisie, à sa liberté retrouvée... ça le fait vraiment rire. Se dilater la rate, se retrouver avec une pension de misère, qui arrive quand elle peut. S'il avait économisé toutes les cotisations versées aux différentes caisses pendant 35 années, il aurait vécu aujourd'hui avec un matelas financier très à l'aise, réapprendre à respirer, à vivre en homme libre... redécouvrir l'intensité d'un café matinal siroté en regardant les bambins jouer dans la rue, au lieu d'attendre l'arrivée d'un facteur et du mandat !

B77 : (30-03-2016)

Rencontre

Il n'est pas très amateur de foot, mais il lui est arrivé d'assister à une joute, de celle qu'on appelle partia bolla. Un spectacle qui ne se refuse pas. La veille, déjà, il assistait étonné au défilé de voitures de l'équipe qui venait disputer sa rencontre en déplacement. Klaxons et voitures décorées aux couleurs du club. Chants et provocations dans toute la ville. Pression sur les services d'ordre qui ne savaient plus où donner de la tête. Le lendemain, une atmosphère indescriptible règnait dans le stade. Coups de sifflets de l'arbitre se confondaient avec la musique et les tambourins de circonstance. La performance des joueurs était saluée par des onomatopées et des cris d'arène. Bref, tout ce qui constitue le folklore habituel de telles joutes. Mais comme il n'était pas supporter de l'une ou de l'autre équipe, il ne perdait pas trop de temps à regarder l'évolution des joueurs qui essayaient, tour à tour, de se détruire pour les honneurs et la gloire. Il s'arrêtait à un autre spectacle qui en vaut tout autant la peine: celui de la foule... Vous verrez alors des gens saisis d'une rage hystérique lorsque l'une de leurs idoles se fait mettre sévèrement en échec; vous en verrez d'autres tomber dans le " delirium tremens " lorsque leur équipe marque un but; vous verrez soudainement la foule «faire la vague» pour encourager ses joueurs favoris; bref, vous assisterez à des manifestations d'émotions spontanées vives et colorées qui n'ont de nom que «défoulement collectif». L'anonymat de la foule permet alors des attitudes des plus saugrenues et toutes les explosions émotives civilisées ou pas. Le reste du spectacle se jouera à l'extérieur du stade, où tous les magasins sont obligés de descendre leurs rideaux. Les perdants casseront tout au passage. C'est que ces jeunes n'ont plus que ce mode d'expression. Et ce n'est pas une réforme sportive qui changera leur comportement. C'est la réforme économique qui fera du ministère de la Jeunesse et des Sports, le ministère de la jeunesse et du travail.

B78 : (31-03-2016)

Légumes

Krouchna, nos ventres et nos tubes digestifs influencent, non seulement notre bien-être physique mais aussi nos comportements et notre langage. Tu vas voir un film, déçu, il ne te plaît pas, tu diras : c'est un «navet» ! Quelqu'un montre-t-il peu d'imagination ou est très attaché à ses idées, immédiatement il devient une «andouille» ma yessouache basla (même si de nos temps el-basla n'est pas donné). De celui qui n'a rien dans la cabessa igoulou il a une cervelle pas plus grosse qu'une jelbana. Et s'il arrive un malheur à ce pauvre bougre, «kabouya oueklaha hmar». Enfin, si quelqu'un occupe un poste prestigieux dans l'ordre social, il devient une «grosse légume», ce que les Européens désignent par le sigle VIP «very important pastèque». Ces «personnages très importants » se plaisent à étaler leur statut social par des banquets, des grosses cylindrées, des discours ronflants à la télé ou dans des congrès réunissant leurs semblables. Mais ils ne font pas ça pour des prunes. Ils se disent réfléchissant à notre avenir, comme quoi nous ne comptons pas pour des noix. Congrès ou journées d'études, séminaires ou autres qui finissent autour d'une table de dîner. C'est la cerise sur le gâteau. Ils me rappellent certains concours de cucurbitacées (pastèques, melons, kabouya bsibi) que les agriculteurs tiennent fi l'étranger, pour figurer dans les livres des records. C'est à celui qui présenterait la plus grosse citrouille, même si elle n'est pas mangeable, car l'important n'est pas le contenu mais le contenant. Ainsi en est-il de certaines grosses légumes pour qui la grandeur de l'image projetée importe plus que l'efficacité. Ils mériteraient, probablement, le même sort réservé à la plupart de nos citrouilles : servir de décoration d'un soir, avant de prendre le chemin de la poubelle. Mais de quoi je me mêle... Et si je m'occupais de mes oignons ?

Résumé :

Ce travail à visée descriptive, analytique et explicative, s'appuie sur l'approche pragmatique-linguistique en vue de déceler les enjeux métalinguistiques de la ScaPoLine qui occupe une sphère privilégiée dans les écrits journalistiques.

De plus, notre objectif est de cerner les retombées et les atouts de la polyphonie déployée par le journaliste comme stratégie persuasive. Ce constat révèle, principalement le statu quo de notre société non seulement en tant que des apprenants-chercheurs, mais surtout comme des individus actifs au sein d'une société en pleine mutation.

Mots-clefs :

Allocutaire, Contexte, Cotexte, Énoncé, Locuteur, Polyphonie, Persuasion, Sujet-Parlant.

Summary:

This descriptive, analytical and explanatory work is based on ScaPoLine and the pragmatic-linguistic approach in order to detect the metalinguistics issues arising from polyphony, which find a privileged sphere in journalistic writings.

Moreover, our objective is to identify the drawbacks and advantages of the polyphony spread by the journalist in the persuasive strategy. In fact, this observation mainly comes from the actual situation which surrounds us not only as learners-researchers, but above all as active individuals within a society in full transformation.

Keywords:

Allocutary, Context, intertextuality, Statement, Speaker, Polyphony, Persuasion, Subject-Speaking.

الملخص:

هذا البحث بأبعاده الوصفية و التحليلية و التفسيرية يرتكز على نظرية التعدد اللغوي و المقاربة البراغماتية من أجل الكشف عن رهانات اللغة الواصفة في الكتابات الصحفية. و زيادة على ذلك فإن هدفنا يتمثل في تحديد تداعيات و مكاسب التعدد اللغوي الذي يُمارسه الصحفي في إستراتيجية الإقناع. و في الواقع فإن هذه النتيجة سببها الوضع الذي نعيشه كباحثين مُبتدئين أولاً، و كأفراد فاعلين في مجتمع يعيش تحولات في مجالات مختلفة ثانياً.

الكلمات المفتاحية:

المستمع-السياق-المتكلم-التعدد اللغوي-الشخص المتكلم